

THERESE DESQUEYROUX, ARCHETYPE DU HEROS
DE FRANCOIS MAURIAC

by

JAMES ALAN DAINARD

B.A., University of British Columbia, 1951.

A THESIS SUBMITTED IN PARTIAL FULFILMENT OF

THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE OF

MASTER OF ARTS

in the Department

of

Romance Studies

We accept this thesis as conforming to the
required standard.

THE UNIVERSITY OF BRITISH COLUMBIA

October, 1961.

In presenting this thesis in partial fulfilment of the requirements for an advanced degree at the University of British Columbia, I agree that the Library shall make it freely available for reference and study. I further agree that permission for extensive copying of this thesis for scholarly purposes may be granted by the Head of my Department or by his representatives. It is understood that copying or publication of this thesis for financial gain shall not be allowed without my written permission.

Department of Romance Studies

The University of British Columbia,
Vancouver 8, Canada.

Date Sept. 21, 1961.

Abstract

Cette thèse se propose d'étudier les personnages des romans de François Mauriac, en essayant de les rattacher à un type bien défini. A cet égard, Thérèse Desqueyroux semble réunir le plus grand nombre de caractéristiques communes à tous ces personnages, et c'est ce qui justifie le qualificatif d'archétype que nous utilisons dans notre titre. En étudiant Thérèse, nous la rapprocherons d'autres personnages et, en même temps, nous essayerons de préciser l'attitude de Mauriac devant la condition humaine.

Les romans de François Mauriac sont caractéristiques de ceux de la première moitié du vingtième siècle en ce qu'ils présentent un héros à la recherche du sens de sa vie. C'est un personnage complexe et contradictoire, qui se sent dépaycé même au sein de sa famille et de son milieu; il est conscient surtout de la solitude de sa condition. Aux yeux du monde, il paraît anormal, monstrueux même, à cause de ses idées peu conventionnelles, de ses émotions violentes, et de ses actes extravagants et quelquefois criminels.

Ce personnage archétype de Thérèse, ce "passionné", est d'abord un déshérité qui, sur le plan social, se trouve incapable de rejoindre son prochain, et ainsi de trouver le bonheur, qu'il s'agisse de la vie de famille ou des conventions de la société dans laquelle il est né. Il est en tous points l'antithèse de l'homme social, qu'il méprise à cause de la suffisance dont il fait preuve, mais qu'il

envie en même temps à cause de la sécurité dans laquelle il vit.

C'est ensuite un mal aimé, puisqu'il est aussi incapable de rejoindre son prochain sur le plan purement individuel. Il ne trouve le bonheur ni dans l'amitié ni dans l'amour. Au contraire, l'amour est toujours pour lui un échec: il souffre, ou bien il fait souffrir. En effet, s'il y a solidarité humaine, elle consiste surtout en l'influence que nous avons l'un sur l'autre sur le plan affectif. La cause de cette souffrance, selon Mauriac, vient de ce que l'homme est un "égaré d'amour", qui cherche vainement à assouvir en l'homme un amour qui ne peut s'assouvir qu'en Dieu.

C'est enfin un possédé, ce personnage: les tourments mystérieux auxquels il est en proie sont, selon Mauriac, d'origine diabolique. C'est en effet le démon de l'individualisme qui le pousse aux actes de destruction. L'homme est généralement passif devant les forces intérieures qui le possèdent et qui font de lui un déshérité et un mal aimé; il lui reste tout de même une marge de liberté que Mauriac essaie d'attribuer à l'intervention divine. Celui-ci conclut que la seule solution pour lui est d'accepter sa condition comme la "croix" que Dieu lui impose. Pour Mauriac, tout devient clair et supportable dans la perspective du divin; et, cependant, il n'arrive pas dans ses romans à convaincre entièrement le lecteur.

.....

.....

TABLE DES MATIERES

| | Pages |
|---|-------|
| Introduction | 1 |
| Chapitre Premier. Thérèse Desqueyroux, archétype de la passionnée | 10 |
| Chapitre II. Thérèse, la déshéritée | 20 |
| Chapitre III. Thérèse, la mal aimée | 47 |
| Chapitre IV. Thérèse, la possédée | 89 |
| Conclusion | 138 |
| Bibliographie | 141 |

(Les notes se trouvent à la fin de chaque chapitre.)

INTRODUCTION

Les critiques littéraires s'accordent depuis pas mal de temps pour définir le caractère particulier du roman de la première moitié du vingtième siècle. A vrai dire, le roman dans sa forme moderne existait déjà au dix-neuvième siècle; les noms de Stendhal, de Henry James, et de Dostoïevski suffisent à nous rappeler que le roman traditionnel, facilement classé en roman psychologique, roman social, ou roman régional, cessait d'indiquer la tendance la plus représentative du roman contemporain. C'est pourtant depuis le commencement du vingtième siècle que le roman s'est affirmé dans ses traits proprement dits "modernes". Frantz Kafka, Hermann Hesse, Virginia Woolf, James Joyce, William Faulkner à l'étranger, et Proust, Bernanos, Mauriac, Malraux, et Camus en France, pour n'en nommer que quelques-uns, aussi différents qu'ils soient par le style et par leur philosophie particulière, se ressemblent tous par leur manière de définir le rôle du romancier. Pour eux, il ne s'agit plus, comme dans le roman traditionnel, d'affirmer des vérités établies, d'adopter une attitude qui laisse supposer que

lecteur et auteur sont des hommes qui savent vivre, et qui échangent quelques idées sur un point particulièrement intéressant.¹

Au contraire, le roman le plus représentatif de la première moitié du vingtième siècle met tout en question, la signification même de la vie et les assises de la réalité.

Ainsi, ce roman présente une technique "de recherche plus que d'affirmation".² Les romanciers s'engagent librement et courageusement dans un corps à corps avec les contradictions, les complexités, les ambiguïtés, et les absurdités de la condition humaine. Ils n'ont pas l'intention de présenter une explication claire et raisonnable de ces problèmes; ils savent une telle explication impossible, puisqu'ils conçoivent l'univers comme une entité qui dépasse l'homme, et qui, par conséquent, dépasse la portée de l'esprit humain. Ils veulent simplement "que la même question se pose aux lecteurs qu'à eux-mêmes".³ Dans cette recherche, qui consiste forcément dans l'expression poétique et dramatique plutôt que dans l'articulation intellectuelle d'une philosophie, le romancier n'est secouru par aucun principe moral autre que la sincérité.

L'application de ce point de vue à la technique romanesque n'aboutit pas, comme le diraient certains, à la création d'un monde fictif où les personnages sont complètement dénués d'un sens de responsabilité. S'il est vrai que le héros du roman moderne ne se ment jamais et ne passe sous silence aucun aspect de sa personnalité, il est également vrai qu'il ne se cache pas ses responsabilités, même et surtout s'il a enfreint les codes sociaux. Car, d'après le jugement de ces romanciers, enfreindre les codes sociaux, c'est refuser de jouer la comédie, c'est cesser d'être "un homme honorable", c'est consentir à

faire face à "la tragique réalité qui est au fond de la condition humaine".⁴ En effet, pour l'individu, enfreindre les codes sociaux, ce n'est pas abuser de sa liberté, c'est plutôt reconnaître sa responsabilité, en tant qu'homme libre, "de ne rien laisser échapper de toutes les réalités de l'homme,"⁵ et, ainsi, "d'accroître la zone des terres inconnues qui sollicite critiques, historiens, romanciers".⁶

Le roman n'est plus un spectacle présenté du dehors par un témoin plus ou moins désintéressé; le romancier et son héros s'embarquent plutôt ensemble dans une aventure de recherche et d'enquête dont ni l'un ni l'autre ne sait d'avance le dénouement. Ce qui distingue le romancier de ses personnages; c'est l'objectivité dont jouit n'importe quel être humain à l'égard d'un autre. Mais le romancier n'essaie pas d'expliquer son personnage dans sa totalité; il veut que sa créature et que les situations qu'il a inventées restent complexes et sans explication évidente. Il ne prétend pas résoudre tout seul des problèmes qui sont universels. Il se contente de nous faire pénétrer dans la conscience de son héros; et là, fraternellement, mais le plus lucidement possible, il poursuit jusqu'au bout son examen des conflits et des sentiments obscurs dont l'homme est la proie. Le personnage lui-même est une créature d'exception, douée d'une intelligence et d'une sensibilité qui la rendent capable de profiter d'un de ces

"débats exemplaires de conscience".⁷ Ainsi, la littérature romanesque de la première moitié du vingtième siècle est peuplée de ces figures qui hantent longtemps après qu'on a fermé le roman, figures qui doivent leur persistance surtout à leur mystère. Demian, Léopold Bloom, Swann, Clarissa Dalloway, Mouchette, Meursault, et plus récemment, Querry, sont, pour le lecteur de romans, comme des êtres vivants et presque comme des frères, puisqu'ils l'éclairent sur lui-même autant que sur leur propre énigme.

François Mauriac, romancier, est bien de son époque de par sa volonté "d'interroger le sens de la vie humaine dans la mesure où ce sens dépasse les notions de la morale commune".⁸ Comme ses pères spirituels et ses contemporains, il invite le lecteur à entrer dans un monde "où la claire raison de l'homme s'éteint",⁹ et où l'homme est mis à nu devant les forces, en lui et hors de lui, qui le tourmentent et qui le rendent misérable. Si, Mauriac, catholique de naissance, considère la tragique réalité qui est au fond de la condition humaine comme le symbole chrétien de la Croix, il n'en reste pas moins vrai qu'il pose dans ses romans les mêmes questions angoissées que les écrivains qui ne sont pas chrétiens. Par exemple, la phrase tirée des Mouches de Sartre, qui va droit au coeur de la pièce, pourrait servir également de citation liminaire à toute l'oeuvre romanesque de Mauriac:

"La vie humaine commence de l'autre côté du désespoir".¹⁰
Ainsi, l'existentialiste athée et le catholique bourgeois, ennemis-nés, se rejoignent dans la même quête de la vérité.

Le héros chez Mauriac n'a pas moins de signification universelle que les héros nommés ci-dessus. Ce n'est pas un cas particulier ni un "type" qu'il nous présente dans son personnage principal; c'est l'homme universel harcelé par la question du sens de la vie. Qu'il s'agisse d'un jeune homme déformé physiquement, d'un libertin, d'une femme entretenue, d'un père de famille, d'un ancien séminariste devenu débauché, ou d'une empoisonneuse, Mauriac présente le portrait de l'homme en général devant l'univers, où le bien et le mal s'affrontent continuellement.

On objectera peut-être que, depuis 1932, date de publication du Noeud de vipères, Mauriac n'a rien produit de vraiment grand, sauf peut-être quelques pages de La Pharisienne (1941). On dira qu'il se répète de roman en roman: on rencontre toujours le même paysage orageux et aride des Landes ou la même atmosphère étouffante de Bordeaux; on se retrouve toujours parmi les mêmes propriétaires terriens et les mêmes marchands de bois et de vin; on respire toujours l'atmosphère des vieilles maisons provinciales; on est toujours témoin de luttes entre la chair et l'esprit chez des personnages monstrueux et invraisemblables. On affirmera que Mauriac est un mauvais catholique qui, tourmenté par une mauvaise conscience,

essaie vainement de justifier aux yeux de ses critiques catholiques une oeuvre où se laisse trop voir une délectation dans la peinture minutieuse et envoûtante de l'amour charnel. Pour toutes ces raisons, dira-t-on, Mauriac n'est pas un grand romancier et n'est pas digne de notre attention. Tout cela est vrai dans une certaine mesure, et pourtant pas tout à fait: de tels jugements témoignent d'une connaissance superficielle de l'oeuvre romanesque de Mauriac.

Dans cette étude, nous voulons montrer l'imperfection de ces jugements en étudiant en détail l'un des personnages principaux de Mauriac, personnage digne de prendre sa place à côté des héros modernes mentionnés ci-dessus: Thérèse Desqueyroux. La critique la reconnaît comme le personnage le plus représentatif des romans de Mauriac.

Dans toute l'oeuvre romanesque de Mauriac, comme d'ailleurs dans celle de tout romancier, il y a une division très nette entre les personnages principaux et les personnages secondaires. Cette distinction est clairement définie dans cette phrase de Bernard Barbey:

...ces personnages se rattachent à deux types: les passionnés - inadaptés et assoiffés - qui donnent des portraits; et les autres, qui sont des caricatures. Entre eux et à côté d'eux, pas de types intermédiaires, pas d'utilités.¹¹

Le personnage principal (souvent il y en a plus d'un dans le même roman) est ce passionné, souvent traité de "monstre" par la critique et même par l'auteur lui-même.

De ce personnage, Thérèse Desqueyroux est l'archétype, celui qui a le plus fasciné l'auteur, qui semble avoir "une vitalité têtue"¹², puisqu'il est le sujet de deux romans (Thérèse Desqueyroux et La Fin de la nuit) et de deux nouvelles (Thérèse chez le docteur et Thérèse à l'hôtel) et que nous revoyons momentanément dans un autre roman, Ce qui était perdu. Nous avons donc matière suffisante pour étudier Thérèse à loisir, tout en la rapprochant des "passionnés" dans les autres romans. Et, enfin, nous avons choisi Thérèse parce qu'elle seule est "passionnée" dans les écrits où elle apparaît. Tous les autres personnages sont, à des degrés différents, des "caricatures", qui sont là pour nous éclairer sur le caractère de Thérèse.

Avant d'aborder cette étude, il serait utile de faire quelques observations sur les idées personnelles de Mauriac sur le roman en général. On sait que Mauriac a consacré deux ouvrages critiques à l'art du roman, Le roman et Le romancier et ses personnages, ainsi que des articles de journaux et des interviews publiés. Il est intéressant de noter la ressemblance entre les tendances que révèlent les idées de Mauriac et celles du roman moderne discutées ci-dessus. Ce n'est pas la vie sociale ou professionnelle de son personnage qui intéresse Mauriac, mais plutôt ce qui se passe au-dedans de lui et qui ne se voit ni ne s'exprime au dehors:

C'est leur retentissement dans notre vie intérieure qui mesure l'importance des événements.¹³

...nous ne concevons plus une littérature romanesque détournée de sa fin propre, qui est la connaissance de l'homme.¹⁴

...il est certain qu'au delà de la vie sociale, de la vie familiale d'un homme, au delà des gestes que lui imposent son milieu, son métier, ses idées, ses croyances, existe une plus secrète vie: et c'est souvent au fond de cette boue cachée à tous les yeux, que gît la clef qui nous le livre enfin tout entier.¹⁵

Mettre en lumière le plus individuel d'un coeur, le plus particulier, le plus distinct, c'est à quoi nous nous appliquons.¹⁶

Comme ses contemporains, Mauriac ne recule pas devant la tâche parfois effrayante de pénétrer au fond d'un coeur humain. C'est peut-être parce qu'il se rend compte de la signification universelle d'une peinture honnête de l'homme, qui, lui, est dépassé par les problèmes qui le tracassent:

...aussi vivants que ces héros nous apparaissent, ils ont toujours une signification, leur destinée comporte une leçon, une morale s'en dégage qui ne se trouve jamais dans une destinée réelle toujours contradictoire et confuse.¹⁷

Essayons donc de déceler la signification qui se dégage de la destinée extraordinairement contradictoire et confuse de Thérèse Desqueyroux.

Notes sur l'Introduction

- 1 Albérès, R.-M., Bilan littéraire du vingtième siècle, p. 36.
- 2 Ibid., p. 34.
- 3 Ibid., p. 32.
- 4 Ibid., p. 87.
- 5 Le roman, dans Oeuvres complètes, t. 8, p. 273.
- 6 Journal I, dans Oeuvres complètes, t.11, p. 99.
- 7 Albérès. op. cit., p. 19.
- 8 Ibid., p. 53.
- 9 Ibid., p. 118.
- 10 Sartre, Jean-Paul, Les mouches, dans Théâtre, Gallimard, p. 102.
- 11 Barbey, Bernard, "Notes pour le lecteur et l'auditeur mauriaciens", La Table Ronde, janvier 1953, p. 111.
- 12 Cormeau, Nelly, L'art de François Mauriac, p. 55.
- 13 Journal I (Avertissement), p. 3.
- 14 Le roman, p. 271.
- 15 Ibid., p. 273.
- 16 Ibid., p. 274.
- 17 Le romancier et ses personnages, dans Oeuvres complètes, t. 8, p. 308.

CHAPITRE PREMIER. THERESE DESQUEYROUX, ARCHETYPE DE LA
PASSIONNEE

Les ouvrages dont Thérèse Desqueyroux est le personnage principal ont chacun leur autonomie artistique, mais c'est toujours la même Thérèse dont il s'agit. A quelques lacunes près, c'est une suite d'événements qui constituent une même vie de femme. Il est donc justifié de considérer Thérèse comme le même personnage dans les cinq écrits, qui se présentent comme un seul tableau, mais où chaque partie est complète en elle-même.

Commençons par esquisser brièvement les faits saillants de l'histoire de Thérèse, puisque, dans les trois chapitres qui vont suivre, il est souvent nécessaire d'interrompre l'ordre strictement chronologique des événements.

Dans le premier roman, Thérèse Desqueyroux (1927), presque toute l'action se passe à Argelouse dans le pays landais. Le père de Thérèse, Jérôme Larroque, et la famille de son mari Bernard Desqueyroux, y possèdent deux terres voisines, qui se trouvent réunies par le mariage de Thérèse et de Bernard. Ce sont des terres arides et sablonneuses, qui produisent des pins pour la résine et pour le bois, et où des métayers possèdent des troupeaux et cultivent des champs de seigle. Au début du roman, nous rencontrons Thérèse au moment où elle sort en compagnie de son père du Palais de Justice à Bordeaux. Elle était accusée d'avoir essayé d'empoisonner son mari, mais les deux familles,

la sienne et celle de son mari, ont tout fait pour supprimer le scandale, au nom de l'honneur et de la respectabilité. Acquittée, quoique coupable, Thérèse doit rejoindre son mari à Argelouse. Pendant le voyage entre Bordeaux et Argelouse, Thérèse, à qui ne manque ni l'intelligence ni la lucidité, a le temps d'examiner tout son passé pour chercher à bien comprendre elle-même les mobiles de son "acte", cette tentative d'empoisonnement. Elle veut surtout être en état de donner à son mari une explication convaincante de cet acte monstrueux. Elle pense à son passé, à l'époque où elle vivait seule avec une vieille tante sourde, sa mère étant morte et son père trop occupé pour s'intéresser à elle. Au lycée, elle avait fait de brillantes études. Sa seule compagne était la petite Anne de la Trave, belle-soeur de Bernard Desqueyroux, et plus jeune qu'elle. Les deux jeunes filles passaient l'été ensemble à Argelouse. Dans tout le pays, il était entendu que Thérèse, fille intelligente, épouserait Bernard Desqueyroux, garçon plus raffiné que la moyenne; d'ailleurs, leurs propriétés devaient inévitablement se joindre. En jeune fille pratique, Thérèse consentait volontiers à ce mariage; elle voulait s'établir dans une vie bien ordonnée. Sitôt mariée, pourtant, elle se rend vite compte qu'il existe un gouffre infranchissable entre elle et Bernard. En se mariant, elle avait cherché une vie riche, pleine, et

affranchie de conventions. Elle n'a pas trouvé le bonheur qu'elle attendait, et l'amour qu'elle a su feindre avant le mariage reste également mensonger après. Pendant le voyage de noces, son malheur devient plus poignant lorsqu'elle apprend que son amie Anne est amoureuse d'un jeune "juif tuberculeux", Jean Azévédo, qu'elle est follement heureuse, et qu'elle compte sur Thérèse pour écarter les objections de la famille. Thérèse promet de faire de son mieux, mais, après son retour à Argelouse, elle est d'abord trop préoccupée par son propre angoisse pour donner suite à sa promesse. En outre, elle est enceinte, et la perspective d'être mère ne lui plaît pas du tout; elle se sent de plus en plus restreinte par son entourage, et elle prend son mari de plus en plus en horreur. Quand elle consent enfin à se rencontrer avec Azévédo, elle est complètement séduite par la vision d'un monde plus vaste et plus riche que le sien, et que lui apporte ce jeune Parisien à la mode. Elle découvre en même temps qu'il n'a nulle envie d'épouser Anne, et le bonheur de celle-ci s'écroule vite. Azévédo part, et Thérèse donne bientôt naissance à une fille. C'est alors qu'elle est amenée, dans un état de demi-conscience, à empoisonner son mari, qui depuis quelque temps déjà prenait de l'arsenic pour son coeur surmené par excès de nourriture et de boisson. On découvre bientôt des ordonnances falsifiées, mais pas avant que Bernard n'ait failli mourir

par deux fois. C'est à ce moment-là qu'a lieu l'enquête et la déclaration de non-lieu, grâce à un faux témoignage de la part de Bernard lui-même.

Après son long examen de conscience, Thérèse se rend compte que Bernard ne lui pardonnera rien. Donc, quand elle le revoit, elle lui demande seulement de la laisser disparaître; mais, toujours soucieux de l'honneur de la famille, il refuse. Il faut d'abord convaincre le monde que rien n'est arrivé; et puis, il faut surveiller Thérèse de près et la punir. Virtuellement prisonnière à Argelouse, Thérèse mange peu et reste au lit la plus grande partie de la journée, et, par conséquent, sa santé empire. Quand Bernard amène le fiancé d'Anne, le fils Deguilhem, voir Thérèse, il se rend compte, en la voyant dans un tel état, qu'il doit la laisser disparaître de sa vie s'il espère retrouver la paix. A la fin de l'histoire, Thérèse, comme sa grand'mère maternelle, "disparaît" donc; Bernard l'emmène à Paris, où elle compte bâtir toute une vie nouvelle.

Dans Ce qui était perdu (1930), nous voyons brèvement Thérèse assise sur un banc dans un parc près des Champs-Élysées. C'est le jeune Alain Forcas, le futur prêtre, qui l'y rencontre. Se croyant seule, elle soupire longuement. Il lui demande de quoi elle souffre, et elle répond, "De quelqu'un." Elle lui parle brièvement d'un amour qui la fait souffrir. Puis elle disparaît.

Dans la nouvelle, Thérèse chez le docteur (1933), nous assistons à une conversation entre Thérèse et un psychiatre, le docteur Elis Schwartz, qu'elle est allée consulter parce qu'elle traverse une crise dans une affaire sentimentale avec un homme beaucoup plus jeune qu'elle.

L'autre nouvelle de la même année, Thérèse à l'hôtel, consiste en quelques pages du journal de Thérèse. Elle est seule dans un hôtel, où elle est venue chercher la paix, après le suicide d'un amant. A cet hôtel, elle rencontre un jeune séminariste, avec qui elle s'entretient sur le sens des mots "amour" et "bonheur". Elle s'étonne de la sagacité de cet adolescent qui n'a pas encore "vécu", tandis qu'elle, qui a vécu dans tous les sens du mot, reste toujours perplexé devant la vie.

Tout le roman, La fin de la nuit (1935), est consacré aux derniers jours de Thérèse. Elle est à Paris dans un appartement avec sa bonne, Anna. Thérèse a eu des crises cardiaques, et elle doit être prudente pour éviter une défaillance définitive. Sa fille de 17 ans, Marie, vient la chercher à Paris. L'homme qu'elle aime, Georges Filhot, est à Paris, et Marie a peur de le perdre, d'abord à cause de la froideur des sentiments de celui-ci, et aussi parce que sa famille n'approuve pas un mariage si peu avantageux du point de vue monétaire. Et, qui plus est, la famille Filhot ne croit pas à l'honorabilité d'une

famille dont fait partie la fameuse Thérèse Desqueyroux. Au début, Thérèse essaie d'écarter Marie, ne voulant rien faire pour nuire à son bonheur, mais elle finit par lui venir en aide, puisqu'elle se sent responsable en grande mesure de l'existence de cette situation fâcheuse. Elle renonce d'abord en faveur de Marie à la plupart de ses propriétés; puis, elle se rend chez Georges Filhot pour lui montrer qu'elle n'est pas la femme monstrueuse qu'on la croit, et pour plaider la cause de sa fille. Après le départ de Marie, rassurée par cette visite, Thérèse apprend, dans une deuxième rencontre fortuite avec Georges, que c'est d'elle-même qu'il est amoureux. Bien qu'elle soit flattée de se savoir toujours capable de plaire, elle ne veut pas gâter le bonheur de Marie. Elle écarte donc Georges, ainsi que son ami Mondoux, par des paroles blessantes. Exténuée par cette lutte, elle a une autre crise cardiaque, ainsi qu'une crise psychologique: elle se sent persécutée. On la ramène à Argelouse, où elle attend la mort, mais non sans avoir arrangé les fiançailles de Marie et de Georges.

Telle est l'histoire de Thérèse Desqueyroux. Il est évident que, chez Mauriac, ce n'est pas l'intrigue qui nous intéresse avant tout. Ce n'est pas non plus le cadre social, bien que celui-ci y joue un rôle bien déterminé. C'est plutôt la vie intérieure de son personnage principal - de son "passionné" - à qui il donne toute son attention.

Thérèse est l'archétype du héros mauriacien par plusieurs aspects. D'abord, c'est une passionnée, une excessive, une personne d'exception, qui, dans ce qu'elle a de particulier, est ce que l'homme normal qualifierait d'anormale et de monstrueuse. Puis, nous sommes toujours invités à considérer son histoire au moment d'une crise, ou au moment qui suit une crise. A de tels moments, le sens et la valeur de toute sa vie sont mis en question; les conditions, pourrait-on dire, sont idéales pour procéder à une expérience qui révélerait certains aspects fondamentaux de la nature humaine. Et, finalement, Thérèse est un personnage représentatif en ce qu'elle ne subit pas de développement au cours même du roman. Si l'intrigue est importante, c'est moins pour montrer le développement du personnage que pour nous le révéler peu à peu tel qu'il existe. Le roman, pour Mauriac, est ainsi un verre grossissant qu'il promène sur un monde figé; son monde romanesque n'est pas un monde en état de devenir.

Ayant esquissé les événements de l'histoire de Thérèse, personnage dans le genre du héros littéraire moderne, nous allons étudier cette histoire en profondeur, l'examinant trois fois sous trois points de vue différents.

Mal à l'aise dans la société où elle est née et où elle s'est mariée, c'est d'abord une déshéritée que Thérèse. Elle ne veut ni ne peut se laisser entraîner

par le rythme rituel de la vie sociale quotidienne; elle ne peut pas faire les gestes coutumiers et appeler cela "vivre". Cet aspect de son caractère fournira la matière du deuxième chapitre, et nous étudierons en même temps les représentants des groupes auxquels elle n'accepte pas de se conformer.

Incapable de rejoindre son prochain sur le plan social, Thérèse est également incapable de le rejoindre sur le plan individuel. Pour elle, il ne saurait y avoir d'amitié ni d'amour véritable. Comme tous les autres passionnés de ces romans - et comme tout être humain dont la vie n'est pas "un chemin mort qui ne mène à rien"¹, ajouterait Mauriac - Thérèse est une mal aimée, qui ne voit et ne traverse entre les individus qu'un "désert d'amour". Dans le troisième chapitre, nous étudierons le mal aimé chez Mauriac.

Condamnée à la solitude, Thérèse trouve qu'elle reste toujours incapable de façonner sa vie comme elle le voudrait. Elle est harcelée par des forces mystérieuses qui, malgré elle, régissent en elle ses actions et qui la remplissent de désirs dont elle ne comprend pas la nature. C'est en étudiant Thérèse, la possédée, dans le quatrième chapitre, que nous arriverons enfin à considérer ce que l'individu a de plus particulier et, peut-être, de plus significatif. Nous arriverons également à comprendre plus clairement pourquoi Thérèse est déshéritée et mal

aimée. Il ne s'agit pas de résoudre les contradictions dans le caractère de Thérèse (bien que Mauriac, le romancier, et Mauriac, le croyant, ne soient pas entièrement d'accord sur ce problème), mais simplement de les examiner de plus près pour mieux les comprendre.

Notes sur le Chapitre Premier

- 1 Les chemins de la mer, dans Oeuvres complètes,
t. 5, p. 216.

CHAPITRE II: THERESE, LA DESHERITEE

Pour Mauriac, celui qui désire affirmer la valeur de son individualité est un déshérité dans l'ordre social. Le mot de "déshérité" est particulièrement juste pour définir le conflit entre l'individu et l'ordre social, parce qu'il laisse supposer un conflit d'une nature double: d'une part, celui qui existe entre une personne qui choisit d'affirmer son individualité et ceux qui suppriment leur individualité pour s'accommoder aux codes sociaux; et, d'autre part, celui qui existe entre deux tendances opposées dans la même personne, celle d'être elle-même et celle de se perdre dans un groupe qui la dépasse.

L'opposition entre l'individu et la société apparaît très nettement dans les deux types de personnages de Mauriac - les "passionnées" et les "caricatures". Le passionné, c'est l'individualiste - un être vivant de son chef, et aussi l'incarnation de cet aspect de l'individu qui veut vivre sans compromis et qui veut avoir sa propre identité. La caricature, c'est l'homme social - en même temps être autonome, et aussi cet autre aspect de l'individu qui cherche dans le groupe un refuge des tourments particuliers qui l'assaillent. Dans les ouvrages construits autour de Thérèse Desqueyroux, cette distinction est nette.

Thérèse, lucide et par là même sans illusions, sait qu'elle n'appartient pas au milieu bourgeois et provincial

où elle est née et où elle a passé toute sa vie. Sur le plan social, sa vie est donc un échec.

D'abord, la vie ordinaire de famille lui est inconnue depuis sa naissance. Sa mère mourut quand elle était toute jeune, et son père, toujours trop pris par son travail pour s'occuper d'elle, se méfie du sexe féminin. Orpheline, elle est placée sous la tutelle d'une soeur aînée de son père, la tante Clara, "vieille fille sourde qui aimait la solitude."¹ Elle n'a donc pas l'occasion, dans sa jeunesse, de s'accoutumer aux traditions familiales chères à un milieu provincial tel que celui des propriétaires terriens de la Gironde, qui, dans tous les romans de Mauriac, représentent le groupe collectif. Qui plus est, son intelligence supérieure prédispose Thérèse contre l'exigence fondamentale de toute famille, et surtout des familles fermées de province, - exigence qui dicte que tous les membres se ressemblent.

Il faut néanmoins que Thérèse, en se mariant, épouse un homme du même milieu que le sien. Son père arrange son mariage avec le fils unique d'une famille voisine, Bernard Desqueyroux. Bernard est un garçon sage et bien élevé, qui s'intéresse plus à la chasse qu'aux femmes. Il est d'ailleurs prédisposé non seulement à devenir un mari exemplaire, mais aussi à mériter toute l'approbation du milieu provincial: c'est qu'il a, pour renforcer son dégoût naturel pour tout ce qui n'est pas

dans les convenances, l'exemple d'un beau-père, ce Victor de la Trave, qui est gaspilleur et peu sage. Il est du reste plus doué que les autres garçons du pays, et il n'est pas laid. Son sincère souci des convenances lui donne une certaine justesse d'esprit. Tel est l'homme que Thérèse doit épouser. En outre:

Tout les pays les mariait parce que leurs propriétés semblaient faites pour se confondre et le sage garçon était, sur ce point, d'accord avec tout le pays.²

Ainsi, tout le monde la pousse vers ce mariage où l'attire Bernard, et vers la fondation d'une autre famille landaise. Thérèse aussi aime les propriétés: "Les deux mille hectares de Bernard ne l'avaient pas laissée indifférente;"³ en cela, il faut le dire, elle est bien de son milieu. D'ailleurs, en dépit des vagues sentiments confus de malaise qui la remplissent quelquefois de panique, elle croit à la valeur du mariage:

Petite fille pratique, enfant ménagère, elle avait hâte d'avoir pris son rang, trouvé sa place définitive; ...elle s'incrustait dans un bloc familial....⁴

Remarquons que Mauriac parle déjà d'elle comme d'une déshéritée; elle entre dans le bloc familial par l'extérieur, comme une séparée qui veut bien "appartenir", comme une évadée qui a hâte de rejoindre les autres et de partager le lot commun. Sa future famille même reconnaît qu'elle est différente d'eux. Bernard, par exemple, émet le voeu "qu'elle devînt plus simple".⁵ Sa future belle-mère a des

réerves, sans être pour cela inquiète; elle compte sur la toute-puissance de la famille pour tout arranger:

Elle n'a pas nos principes, malheureusement; par exemple, elle fume comme un sapeur.... Nous aurons vite fait de la ramener aux idées saines.⁶

Thérèse s'attend donc à ce que le mariage résolve tout, et elle se croit même heureuse.

Pourtant, l'arrivée du jour des noces lui révèle tout d'un coup combien elle s'est dupée. Pour indiquer ce qu'est pour Thérèse la vie de famille, Mauriac ne parle plus de bonheur possible; il emploie plutôt l'image d'une cage, symbole de la captivité:

Elle était entrée somnambule dans la cage et, au fracas de la lourde porte refermée, soudain la misérable enfant se réveillait.⁷

Il lui a fallu subir l'état de femme mariée pour devenir consciente de la gravité de ce qu'elle avait fait. Soudain, elle se sent menacée par ceux-là même chez qui elle avait compté trouver la sécurité:

La famille....cette cage aux barreaux innombrables et vivants, cette cage tapissée d'oreilles et d'yeux....⁸

C'est Mauriac qui parle par la bouche de Thérèse. Il connaît bien les familles provinciales; il a écrit ailleurs:

En Province, ce qui s'appelle vie de famille se ramène souvent à la surveillance de chaque membre par tous les autres, et se manifeste par l'attention passionnée avec laquelle ils s'épient.⁹

Cette terreur que Thérèse ressent est entièrement instinctive, mais la Thérèse intelligente, non plus, n'arrive pas à supporter même un seul des aspects de la vie

conjugale. D'abord, l'acte physique d'amour est une déception, surtout parce qu'elle n'arrive pas à y perdre conscience:

Il était enfermé dans son plaisir comme ces jeune porcs charmants qu'il est drôle de regarder à travers la grille, lorsqu'ils reniflent de bonheur dans une auge ("c'était moi, l'auge", songe Thérèse).¹⁰

Cette première déception lui fait prendre en horreur tout ce que fait son mari, même jusqu'à cette "ruminantion de la nourriture sacrée".¹¹ On peut facilement se représenter l'expression moqueuse et dégoûtée de Thérèse lorsqu'elle contemple chaque geste de son mari.

Ce n'est pas seulement son mari; c'est aussi toute la famille qu'elle trouve bientôt insupportable. D'abord, malgré son intérêt aux propriétés, elle déteste ces gens pour qui la vie ne consiste qu'en une obsession pour les choses matérielles:

...le goût commun de la terre, de la chasse, du manger et du boire, crée entre tous, bourgeois et paysans, une fraternité étroite.¹²

Tout cela lui fait horreur. En outre, trop lucide pour ne pas voir l'hypocrisie au sein même de la famille dans le réseau des relations humaines, Thérèse, qui n'est plus soucieuse de cacher ses vrais sentiments, s'exprime librement devant son mari:

Nos familles me font rire avec leur prudence de taupes! Cette horreur des tares apparentes n'a d'égal que leur indifférence à celles, bien plus nombreuses, qui ne sont pas connues.¹³

La réponse sévère de Bernard à cette remarque n'est pas calculée pour diminuer sa désaffection: "Nous ne plaisantons pas sur le chapitre de la famille".¹⁴ Enfin, elle est consciente d'une réduction de son autonomie; maintenant sa fonction est de servir les intérêts de la famille et de ne rien faire pour porter tort à son honneur. Déjà, pendant le voyage de noces, aux nouvelles de l'intention qu'a sa belle-soeur Anne d'épouser Jean Azévédo, ce "juif tuberculeux" (il ne faut pas contaminer le sang de la famille!), Bernard est flatté de ce que sa famille ait déjà recours à sa femme pour "ramener la petite à la raison".¹⁵ Mais, pour Thérèse, le fait d'être ainsi utilisée, au mépris des droits individuels, pour le service de l'intérêt commun, ne fait qu'accentuer son impression d'une mise en cage.

La cristallisation de ces rancœurs, c'est "l'acte" de Thérèse, sa tentative pour empoisonner son mari. Si d'abord son acte n'est qu'à demi conscient, plus tard Thérèse a sans aucun doute une connaissance claire de ce qu'elle est en train de faire, puisqu'elle se remet à administrer à Bernard des doses accrues de gouttes après un court délai destiné à détourner les soupçons du docteur. Cet acte a indubitablement une valeur symbolique, nous en discuterons plus tard, mais il est tout d'abord l'action par laquelle Thérèse exprime et achève en même temps son "deshéritement". C'est la protestation de l'individu,

emprisonné mais toujours possédé de force vitale, contre l'hégémonie du collectif. Sans famille, si ce n'est pour sa tante sourde, négligée par son père, trop intelligente et trop "compliquée" pour les gens de son milieu, sans amie (elle avait aliéné l'affection d'Anne en faisant avorter l'affaire Azévédo), sans lien avec le milieu "intellectuel" qu'elle avait entrevu brièvement dans la personne de Jean Azévédo, sans amour pour son mari ni pour sa fille, sans la capacité ni le désir de partager les goûts et les idées de la famille, il ne reste plus à Thérèse que cette tentative désespérée pour "devenir soi-même", ou, du moins, pour être libre de devenir soi-même. Elle n'a même pas les consolations de la religion, sa famille étant athée; elle arrive même à détester la religion après avoir vu son mari, homme apparemment sans foi sincère, "accomplir son devoir" en faisant partie de la procession de la Fête-Dieu à Saint-Clair. Il est significatif aussi de se rappeler la rencontre de Thérèse avec Jean Azévédo, ce Parisien si différent des hommes de chez elle:

Tant d'impudeur, cette facilité à se livrer, que cela me changeait de la discrétion provinciale, du silence que, chez nous, chacun garde de sa vie intérieure!...il était le premier homme que je rencontrais et pour qui comptait, plus que tout, la vie de l'esprit. Ses maîtres, ses amis parisiens dont il me rappelait sans cesse les propos ou les livres me défendaient de le considérer ainsi qu'un phénomène: il faisait partie d'une élite nombreuse, "ceux qui existent", disait-il. 16

Certainement, les entretiens qu'elle a eus avec Azévédo ont fait sentir à Thérèse à quel point elle était en désaccord avec son milieu. La vision fugitive d'un groupe social où elle aurait pu se sentir parmi "les siens" n'a réussi qu'à lui faire détester plus encore la vie qu'elle menait. Après le départ d'Azévédo, elle n'avait plus rien qu'à attendre que ses couches: l'idée qu'elle allait devenir mère, qu'elle devait désormais s'identifier irrévocablement à la famille et donner naissance à un enfant qui perpétuerait ce monde renfermé qu'elle détestait, cette idée l'affolait. Si, à ce moment, il était survenu quelqu'un pour l'écouter et pour lui donner des conseils, il n'y aurait sans doute pas eu de tragédie. Mais il n'y eut personne. Un critique définit ainsi la position de Thérèse vis-à-vis de son milieu:

C'était en réalité de sa complexité intérieure qu'elle souffrait, de sa supériorité intellectuelle en disproportion avec son entourage et son genre de vie. Thérèse n'est pas comme Bernard, de la race des simples; et elle aurait eu besoin d'être conseillée, guidée, éclairée sur elle-même; or, elle a été élevée sans mère, par un père trop occupé. Personne ne lui a parlé de religion; elle a été entièrement livrée à elle-même, dans un milieu provincial, stagnant, moins apte que tout autre à la comprendre et à la secourir.¹⁷

Incapable de se résigner à partager le lot commun, Thérèse cherche inconsciemment une issue à ses émotions refoulées. Comme de raison dans une telle situation, c'est contre Bernard que toute sa fureur se retourne,

fureur contenue, il est vrai, qui n'en est que plus forte. Puisque c'est Bernard qu'elle connaît le mieux dans son entourage, puisque c'est de lui qu'elle attendait ce bonheur qui ne s'est pas réalisé, puisqu'il est instruit et donc plus susceptible de la comprendre que d'autres qu'elle aurait pu épouser, sa rancune ne connaît pas de bornes. Elle le voit lucidement, tel qu'il est: "toi qui appartiens à la race aveugle, à la race implacable des simples."¹⁸ Il est, à tous les points de vue, le contraire de ce qu'elle est: il est aveugle, elle est lucide; il est implacable, elle a l'esprit souple et peut écouter des raisons étrangères; il est simple, elle est complexe. Non seulement Bernard, mais aussi toute la famille, la trouvent compliquée, paradoxale, affectée: elle a "la manie de lire",¹⁹ elle a "le génie des situations fausses".²⁰ Pourquoi Bernard est-il, à la différence de Thérèse, si sûr de lui-même? C'est que tout ce qu'il fait, il le fait dans l'intérêt de la famille. "L'esprit de famille l'inspire, le sauve de toute hésitation."²¹ Bernard est un homme de principes, c'est-à-dire, un homme aux idées bien arrêtées, sans complication intérieure. Pour lui, penser, c'est formuler des aphorismes, des maximes, qui, aux yeux de Thérèse, sont terriblement irrévocables et bornées:

On n'est jamais malheureux que par sa faute.²²

Nous en avons parlé en famille, et nous avons jugé que....²³

...la peur est le commencement de la sagesse.²⁴

Bernard émerge peu à peu du collectif menaçant qui entoure Thérèse pour devenir pour elle la personnification même de ce collectif. Il est l'incarnation de l'être social, de "l'homme honorable"; il fait ce qu'il doit faire, il pense ce qu'il doit penser, il partage tous les goûts avouables des hommes. Rien ne se passe chez lui qui ne puisse être connu sans que sa position d'homme honorable soit menacée. Même dans l'acte d'amour, il ne fait que ce que n'importe quel "bon type" ferait:

Où avait-il appris à classer tout ce qui touche à la chair, - à distinguer les caresses de l'honnête homme de celles du sadique? Jamais une hésitation.²⁵

Thérèse voit chez Bernard tout ce qui la menace et qui veut l'anéantir en tant qu'individu. Il est le symbole vivant de tout ce qui l'empêche d'être heureuse.

Pour se protéger, l'idée d'empoisonner Bernard lui vient à l'esprit. Incapable de rejoindre le collectif ou d'accepter la vie qu'il exige, Thérèse se met à le détruire pour affirmer la grandeur et la puissance de l'individu vis-à-vis de l'homme social. Celui-là veut vivre à tous les sens du mot et par tous les aspects de sa personnalité; celui-ci ne vit que partiellement. Nous trouvons ici un thème cher à Mauriac (ainsi qu'à bien d'autres écrivains de ce siècle): l'individu, dans tout ce qu'il possède d'incompréhensible, d'illogique, d'inavouable, d'inexprimable, est renié par l'homme

social, dont tous les actes et toutes les pensées peuvent être connus d'avance et approuvés. Thérèse ne peut pas trouver de point où rejoindre Bernard:

Thérèse ne rencontrait jamais Bernard, et moins encore ses beaux-parents.... Avaient-ils seulement un vocabulaire commun? Ils donnaient aux mots essentiels un sens différent.²⁶

Une fois, cependant, elle essaie d'exprimer à Bernard ses sentiments au sujet de la vie qu'ils mènent:

N'éprouves-tu jamais, comme moi, le sentiment de ton inutilité? Non? Ne penses-tu pas que la vie des gens de notre espèce ressemble déjà terriblement à la mort?²⁷

Mais Bernard, qui vit seulement en homme social parce que c'est plus facile et plus rassurant, ne voit pas dans cette vie à moitié vécue la mort de la vie individuelle, du vrai moi; à son avis, Thérèse parle en paradoxes:

Ce n'est pas malin d'avoir de l'esprit: on n'a qu'à prendre en tout le contre-pied de ce qui est raisonnable.²⁸

Avant "l'acte", Thérèse fait de son mieux pour ne pas laisser paraître, en présence des autres, ses vrais sentiments. Elle joue un rôle: elle espère que ce rôle finira par lui devenir naturel, et, en outre, elle sent obscurément le danger de se révéler à l'ennemi. C'est donc par un effort conscient de la volonté qu'elle s'applique à se conformer au code social. Elle trouve plus facile de se plier aux convenances que de lutter contre elles; elle ne sait pas clairement, d'ailleurs, au nom de quoi elle lutterait:

Son charme, que le monde disait irrésistible, tous ces êtres le possèdent dont le visage trahirait un tourment secret, l'élançement d'une plaie intérieure, s'ils ne s'épuisaient à donner le change.²⁹

Elle sait qu'il est malséant de laisser voir sa "plaie intérieure", qui n'est ni plus ni moins ce qu'elle a de plus personnel, et qui serait par là même tout à fait incompréhensible pour les autres. Nous examinerons de près la nature de cette "plaie" dans le quatrième chapitre; il suffit à présent de reconnaître son existence comme élément qui la sépare et qui la différencie.

Impatiente d'épouser Bernard et de trouver un refuge, elle sait feindre l'amour:

Oui, elle avait été en adoration devant lui: aucune attitude qui demandât moins d'effort. Dans le salon d'Argelouse ou sous les chênes au bord du champ, elle n'avait qu'à lever vers lui ses yeux que c'était sa science d'emplir de candeur amoureuse.³⁰

Même après son mariage, dans l'acte d'amour, qui lui fait horreur, elle joue à son jeu:

Mimer le désir, le joie, la fatigue bienheureuse, cela n'est pas donné à tous. Thérèse sut plier son corps à ces feintes et elle y goûtait un plaisir amer.³¹

Elle se cache moins devant Bernard après son mariage, ayant appris à le mépriser de près, mais elle se soucie toujours de ne pas montrer son vrai visage. Le passage suivant est significatif à cet égard: Thérèse est rêveuse auprès de Bernard dans la chambre d'hôtel pendant le voyage de noce :

La famille! Thérèse laissa éteindre sa cigarette; l'oeil fixe, elle regardait cette cage aux barreaux innombrables et vivants, cette cage tapissée d'oreilles et d'yeux, où, immobile, accroupie, le menton aux genoux, les bras entourant ses jambes, elle attendrait de mourir.

-Voyons, Thérèse, ne fais pas cette figure: si tu te voyais...

Elle sourit, se remasqua.

-Je m'amusais... Que tu es nigaud, mon chéri!³²

Ce masque qu'elle porte, elle réussit de moins en moins à le garder à mesure qu'elle prend conscience du silence qui l'entoure à Argelouse, où elle se sent étouffée:

"...je crus pénétrer dans un tunnel indéfini, m'enfoncer dans une ombre sans cesse accrue...."³³

Après la naissance de sa fille, elle a tellement horreur de se voir reproduite dans une autre chair qu'elle ne se soucie plus de cacher ses sentiments: "Le bruit commençait de courir que le sentiment maternel ne l'étouffait pas."³⁴

Malheureusement, l'empoisonnement par lequel Thérèse se démasque complètement et irrévocablement n'accomplit pas du tout ce qu'elle attendait de lui; elle ne réussit pas à détruire Bernard, qu'elle croit être la source de son malheur, ni à se libérer de la prison familiale.

Tout au contraire, par ironie, c'est maintenant la famille qui va se retourner activement contre elle pour la détruire, en l'emprisonnant plus que jamais. Elle n'a qu'à attendre les représailles; son crime a été de se laisser trop voir et, par là, de nier la valeur des codes sociaux sans les accommodements desquels la plupart des hommes ne peuvent pas vivre. C'est une lutte à mort qui va

s'engager:

Quelle que fût sa solitude, elle percevait autour d'elle une immense rumeur; bête tapie qui entend se rapprocher la meute; accablée comme après une course forcenée, - comme si, tout près du but, la main tendue, déjà, elle avait été soudain précipitée à terre, les jambes rompues.³⁵

La famille n'est plus indifférente à sa haine pour elle; c'est maintenant "la meute" qui la traque, dont elle est devenue "le gibier". Dès ce moment, même si elle le voulait, elle ne peut plus devenir membre normal du collectif; elle ne peut être que prisonnière. Elle a renoncé à son droit d'avoir une opinion personnelle et de mener sa vie à elle. Il faut qu'elle comprenne que, maintenant, "la moindre dérogation aux usages"³⁶ serait la mort de l'honneur familial. Désormais, elle est complètement déshéritée: "...la solitude lui est attachée plus étroitement qu'au lépreux son ulcère: 'Nul ne peut rien pour moi: nul ne peut rien contre moi.'³⁷ Thérèse ne se voit plus comme le monstre qui voulait mettre à mort son mari; c'est la famille qui va la détruire maintenant, mais sans que le monde extérieur ne se doute de rien. "Sans que rien ne parût au dehors, ils allaient, avec une lente méthode, l'anéantir."³⁸ A cette extrémité, horrifiée elle-même par la folie de son acte (mais, étant passionnée, elle ne peut rien faire qui ne soit de nature excessive), Thérèse se demande pourquoi elle n'a pas pu, comme les autres femmes de la famille, apprendre à supporter

cette vie, routinière et bornée qu'elle soit, et faire les sacrifices que doit faire toute femme :

Me masquer, sauver la face, donner le change, cet effort que je pus accomplir pendant moins de deux années, j'imagine que d'autres êtres (qui sont mes semblables) y persévèrent souvent jusqu'à la mort, sauvés par l'accoutumance, peut-être, chloroformés par l'habitude, abrutis, endormis contre le sein de la famille maternelle et toute puissante. Mais moi, mais moi, mais moi....³⁹

La vie individuelle, semble-t-il, est trop forte en elle pour qu'elle puisse continuer à jouer la comédie. Le rôle qu'elle jouait pour s'adapter à ce qu'on attendait d'elle a été un échec, et elle finit par être plus seule que jamais. La nature même se ligué avec l'homme pour bâtir une prison autour d'elle. Mauriac se sert constamment du procédé qui consiste à recréer dans le paysage naturel l'extension du paysage intime du personnage. Ainsi Thérèse, consciente de la "cage familiale", sent aussi la participation de la nature à la construction d'une prison encore plus étroite :

Comme si ce n'eût pas été assez des pins innombrables, la pluie ininterrompue multipliait autour de la sombre maison ses millions de barreaux mouvants.⁴⁰

Enfin la pluie sur les tuiles, sur les vitres brouillées, sur le champ désert, sur cent kilomètres de landes et de marais, sur les dernières dunes mouvantes, sur l'Océan⁴¹,

Quand Bernard la renferme, seule, dans une chambre, à Argelouse, il ne fait que créer une prison physique là où il y avait déjà une prison morale.

Isolée, déshéritée de tout ce qui aurait pu lui appartenir, Thérèse rêve d'une vie idéale, où elle n'aurait pas à renier son individualisme, où elle pourrait en même temps appartenir à une collectivité, mais cette fois une collectivité selon sa nature et ses goûts :

Etre sans famille! Ne laisser qu'à son coeur le soin de choisir les siens - non selon le sang, mais selon l'esprit, et selon la chair aussi; découvrir ses vrais parents, aussi rares, aussi disséminés fussent-ils....⁴²

Ainsi rêve Thérèse sequestrée à Argelouse. La réalité l'a déçue; il ne lui reste donc que des rêves impossibles de bonheur, de ce bonheur auquel elle croyait avant son mariage.

A la fin, c'est Thérèse qui est la plus forte. Même prisonnière, elle menace l'honneur de la famille; il est évident à Bernard qu'elle n'appartiendra jamais fondamentalement à la famille, et qu'il vaut mieux lui donner sa liberté:

Bernard la lâcherait dans le monde, comme autrefois dans la Lande, cette laie qu'il n'avait pas su apprivoiser.⁴³

Comme sa grand'mère maternelle, on la ferait disparaître; il importait pour la famille de faire le silence autour de toute l'histoire de cette femme bizarre et indomptable.

A Paris, où Bernard emmène Thérèse, les deux époux, avant de se séparer à jamais (sauf pour les cérémonies officielles où il importe, "pour l'honneur du nom et dans l'intérêt de Marie, que l'on nous voie ensemble"⁴⁴),

essaient de parler à coeur ouvert des tristes événements de leur vie conjugale. C'est à ce moment-là que Mauriac, par la bouche de Thérèse, résume en quelques mots toute l'histoire de cette déshéritée:

Mais maintenant, Bernard, je sens bien que la Thérèse qui, d'instinct, écrase sa cigarette parce qu'un rien suffit à mettre le feu aux brandes, - la Thérèse qui aimait à compter ses pins elle-même, régler ses gemmes; - la Thérèse qui était fière d'épouser un Desqueyroux, de tenir son rang au sein d'une bonne famille de la lande, contente enfin de se caser, comme on dit, cette Thérèse-là est aussi réelle que l'autre, aussi vivante; non, non: il n'y avait aucune raison à la sacrifier à l'autre.⁴⁵

La distinction est claire: c'est la Thérèse, l'être social, qui n'aurait pas dû se renier à l'avantage de "l'autre", l'être individuel et mystérieux, cet aspect de l'individu qui ne peut pas se communiquer. Pourtant, l'acte est maintenant accompli; "l'autre" ne voulait pas partager la vie de la race des aveugles; des implacables, et des simples. Et Thérèse, isolée spirituellement des siens, sera désormais isolée physiquement; à Paris, elle espère pouvoir devenir "soi-même", et Mauriac nous la montre à la fin du roman qui se prépare à cette aventure: "Elle farda ses joues et ses lèvres, avec minutie; puis, ayant gagné la rue, marcha au hasard."⁴⁶ La vie de cette déshéritée a terminé son cours provincial.

L'histoire d'Anne de la Trave, est une antithèse en miniature de la destinée de Thérèse. Petite enfant sage, Anne était élève au couvent et se préparait pour un mariage

avantageux avec le fils d'une famille respectée du pays. Elle est bien de son milieu, et la famille est contente d'elle. Puis, tout à coup, elle perd tout équilibre, et "tombe en démente". C'est-à-dire qu'elle connaît une émotion vraie, son individualisme s'exprime: elle s'éprend éperdument de Jean Azévédo, le "juif tuberculeux". Elle se révèle enfin:

Anne avait toujours appartenu au monde des simples vivants... la véritable Anne de la Trave, (Thérèse) ne l'a jamais connue, celle qui rejoint, aujourd'hui Jean Azévédo....⁴⁷

La famille ne peut rien comprendre à cette passion chez Anne:

Mais qu'est-ce qu'on lui a fourré dans la tête au couvent? Ici, elle n'a eu que de bons exemples; nous avons surveillé ses lectures.⁴⁸

On sépare Anne de Jean: elle lutte, mais Jean lui-même, dont la passion est moins violente, voit clairement qu'

en dépit de sa passion, elle était une âme toute simple, à peine rétive, et qui bientôt serait asservie.⁴⁹

Grâce aux actions de la famille, Anne est bientôt vaincue et réduite. Moins individualiste que Thérèse, elle oublie vite sa tentative d'évasion. Thérèse perçoit enfin cette distinction entre Anne et elle-même:

Anne, elle, n'attend que d'avoir des enfants pour s'anéantir en eux, comme a fait sa mère, comme font toutes les femmes de la famille. Moi, il faut toujours que je me retrouve; je m'efforce de me rejoindre.... Les femmes de la famille aspirent à perdre toute existence individuelle - 50

Affirmation nette de la différence qui existe entre la

personne qui consent à perdre toute individualité en se conformant aux lois de la collectivité, et la personne qui, voulant pénétrer jusqu'à la réalité de l'individu, refuse de se laisser droguer par les conventions et par une vie de sécurité, ou du moins en est incapable. Nul doute: Mauriac a voulu que cet épisode serve de contraste à l'histoire de Thérèse.

Thérèse est le port-parole de l'individu, ou de cette part de l'individu, qui échappe aux conventions. C'est aussi une empoisonneuse, c'est-à-dire, quelqu'un qui a enfreint les codes sociaux et qui menace l'ordre établi. Chez Mauriac, le passionné est presque toujours un hors-la-loi, sinon au sens juridique, du moins au sens moral; pour être plus précis, ce passionné est contre la moralité de la bourgeoisie provinciale. C'est comme si Mauriac voulait rendre visible et tangible cette volonté, chez son personnage, de pénétrer en lui-même au-delà de l'être social. Il faut que ce soit quelqu'un de "pas comme les autres", même si cette différence doit s'exprimer par sa capacité de contrevenir la loi et la moralité établies. Ainsi Gisèle de Plailly est fille-mère, et Daniel Trasis est trafiquant.⁵¹ Maria Cross est une femme entretenue, et Raymond Courrèges devient débauché et entremetteur.⁵² Elisabeth Gornac, lourde mère de famille, d'une cinquantaine d'années, nourrit une passion ignoble pour un jeune garçon.⁵³ Marcel Revaux a fait le trafic des stupéfiants, Hervé Blénauge est sodomiste, et Tota Revaux

entretient une passion incestueuse pour son frère.⁵⁴
Louis, l'avoué du Noeud de vipères, est un avare sadique, et quoique père de famille respecté, il a un fils naturel. Gabriel Gradère fait du trafic clandestin, sans parler de sa qualité de proxénète et de maître-chanteur.⁵⁶ On n'a pas de peine à comprendre, en considérant le joli monde dont le répertoire mauriacien est composé, pourquoi tant de lecteurs ont crié au scandale. Mais Mauriac ne cherche pas à scandaliser; il veut seulement montrer que même les hors-la-loi, ou plus précisément, surtout les hors-la-loi, ont eu le courage de chercher leur individualisme au-delà de la couche épaisse de conventions sociales qui ont pour effet d'étouffer le caractère essentiellement humain de l'homme.

A ce répertoire de déshérités, Mauriac oppose une peinture cruelle, mais exacte, d'une société qu'il connaît bien, la bourgeoisie bordelaise et landaise. Il est dur pour cette classe. Chez un écrivain qui sait être charitable pour tant de personnes de caractère douteux, la "raillerie assise"⁵⁷ avec laquelle il dépeint cette société - en groupe et individuellement - confond le lecteur. On sent qu'il donne libre cours à l'expression de certaines rancunes personnelles qu'il nourrit depuis sa jeunesse envers ce milieu dans lequel il fut élevé. Tout de même, sa peinture de cette classe, d'une ironie appuyée et soutenue, bien qu'elle ne vise qu'une certaine

région écartée, relève des traits de l'homme social qui sont universels. On y voit l'avarice, la passion de posséder les biens matériels, la recherche de la sécurité, la suffisance, la tyrannie familiale, et le pharisaïsme - toutes des qualités que nous avons déjà vues chez Bernard Desqueyroux, l'archétype de cette classe. Il y en a d'autres comme lui dans les romans de Mauriac: Bertie Dupont-Gunther,⁵⁸ Jérôme Péloueyre,⁵⁹ Victor Larousselle,⁶⁰ le lieutenant Basque,⁶¹ Jean Gornac,⁶² Hubert, fils de Louis,⁶³ Symphorien Desbats,⁶⁴ Madame Duprouy,⁶⁵ Léonie Costadot,⁶⁶ et Armand Dubernet⁶⁷ sont tous de la même classe. Le portrait du vieux Marc de Villeron, mari de la sainte Lucile dans Le Fleuve de feu, est comme l'apothéose de l'homme que Mauriac exécra tant:

Lucile haïssait de lui jusqu'à ces phalanges velues enserrant, pour l'attiédir, un verre de vieille fine, jusqu'à ce ton sûr de soi dans le temps de la digestion, lorsque la réprobation temporelle des trois quarts de l'humanité parachevait son système harmonieux du monde. Elle le haïssait dans son cigare et dans son auto formidable, nickelée, projectile à deux places. Elle baffouait son culte des moeurs anglo-saxonnes, ses costumes de sport à carreaux qui accusait jusqu'au ridicule, jusqu'à l'horreur, ses mollets énormes, son ventre de surnourri. Enfin elle exécrait, cette chrétienne, elle osait excréer la foi de cet homme, condition de son hygiène, police d'assurances pour l'au-delà, dont il payait, à qui de droit, les primes.⁶⁸

Voilà pour l'homme d'affaires, le grand industriel! Pour ce qui est du propriétaire terrien des Landes, sa convoitise trouve son expression la plus vive dans cette citation de Destins: il est question du vieux Jean Gornac et de sa belle-fille:

Mais une autre religion les unissait: les pins, la vigne, - la terre, enfin. Ils communiaient dans ce même amour. Si on leur avait ouvert le coeur, on y eût trouvé inscrits les noms de toutes les fermes, de toutes les métairies dont la possession les tenait en joie, les fortifiait aux jours de traverses et de deuil - empêchait qu'aucun drame atteignit en eux le goût de la vie.⁶⁹

Enfin, pour un portrait de tout le monde bourgeois de "l'aristocratie du bouchon" à Bordeaux, on n'a qu'à lire Préséances. L'essai intitulé La province est également révélateur en ce qui concerne l'attitude personnelle de Mauriac envers la classe sociale dont il fait lui-même partie. Qu'il s'agisse d'un propriétaire terrien, d'un vigneron, d'un commerçant, d'une mère de famille, d'un chrétien qui "accomplit son devoir", le membre du groupe est inévitablement satisfait de lui-même. Il ne vit que par le code de la collectivité, et il n'a d'opinions que par rapport au groupe. Pour rester content de lui-même, il faut qu'il se mente et qu'il refuse de reconnaître certains éléments de son être. Pour se protéger contre la misère de se savoir complexe et illogique, il se réfugie dans "l'ornière" de sa classe; comme cela, la vie est plus facile. Il ne se rend pas compte de ce que sa vie est ainsi morcelée et diminuée parce qu'il renie la partie essentielle de son être.

Le passionné, d'autre part, est un homme qui existe en tant qu'individu, et qui fait de son mieux pour prendre conscience de lui-même. Mais, puisqu'il n'est pas satisfait de lui-même, et puisqu'il croit que la partie la plus

importante de son être est justement celle qui ne peut pas se communiquer, il est fatalement déshérité de son patrimoine familial et social.

Notes sur le Chapitre II

- 1 Thérèse Desqueyroux, dans Oeuvres complètes, t. 2, p. 186.
- 2 Ibid., p. 187.
- 3 Ibid., p. 192.
- 4 Ibid.
- 5 Ibid., p. 193.
- 6 Ibid., p. 191.
- 7 Ibid., p. 194.
- 8 Ibid., p. 204.
- 9 La province, dans Oeuvre complètes, t. 4, p. 459.
- 10 Thérèse Desqueyroux, p. 196.
- 11 Ibid., p. 211.
- 12 Ibid., p. 218.
- 13 Ibid., p. 203.
- 14 Ibid.
- 15 Ibid., p. 198.
- 16 Ibid., p. 223.
- 17 Fillon, Amélie, dans Exupérien, Frère, François Mauriac, p. 84.
- 18 Thérèse Desqueyroux, p. 191.
- 19 Ibid., p. 208.
- 20 Ibid., p. 276.
- 21 Ibid., p. 231.
- 22 Ibid., p. 187.
- 23 Ibid., p. 231.
- 24 Ibid., p. 251.

- 25 Ibid., p. 196.
- 26 Ibid., p. 235.
- 27 Ibid., p. 216.
- 28 Ibid.,
- 29 Ibid., p. 179.
- 30 Ibid., pp. 191-192.
- 31 Ibid., p. 195.
- 32 Ibid., p. 204.
- 33 Ibid., p. 228.
- 34 Ibid., p. 236.
- 35 Ibid., p. 241.
- 36 Ibid., p. 177.
- 37 Ibid., p. 244.
- 38 Ibid., p. 253.
- 39 Ibid..
- 40 Ibid., p. 233.
- 41 Ibid., p. 261.
- 42 Ibid., p. 263.
- 43 Ibid., p. 274.
- 44 Ibid., p. 281.
- 45 Ibid..
- 46 Ibid., p. 284.
- 47 Ibid., p. 202.
- 48 Ibid., p. 208.
- 49 Ibid., p. 227.
- 50 Ibid., p. 272.

- 51 Le fleuve de feu.
- 52 Le désert de l'amour.
- 53 Destins.
- 54 Ce qui était perdu.
- 55 Le noeud de vipères.
- 56 Les anges noirs.
- 57 Prévost, Jean, "De Mauriac à son oeuvre", N.R.F.,
t. 34, janvier-juin 1930, p. 353.
- 58 La chair et le sang.
- 59 Le baiser au lépreux.
- 60 Le désert de l'amour.
- 61 Ibid.
- 62 Destins.
- 63 Le noeud de vipères.
- 64 Les anges noirs.
- 65 Le rang (Plongées).
- 66 Les chemins de la mer.
- 67 Galigai.
- 68 Le fleuve de feu, dans Oeuvres complètes, t. 1, p. 282.
- 69 Destins, dans Oeuvres complètes, t.1, p. 435.

CHAPITRE III.THERESE, LA MAL AIMÉE

C'est d'abord comme un déshérité que Mauriac conçoit l'individu, ainsi que nous l'avons établi dans le chapitre précédent. Celui que nous avons qualifié de "passionné", et dont Thérèse Desqueyroux est l'archétype, est isolé du groupe social, mais, qui plus est, cet individu souffre de son isolement, tout en méprisant les qualités qui caractérisent l'homme social. Membre d'une élite intellectuelle, donc, prédisposé à tout mettre en question dans la vie, il reconnaît l'insuffisance et la nature fragmentaire d'une vie vécue uniquement sur le plan social. Le fait qu'il se sent différent des autres le rend malheureux, une société hostile le laisse inassouvi, il se sent prisonnier et exilé: mais le héros mauriacien persévère dans sa recherche du bonheur terrestre. La vie comme membre de la collectivité n'est pas le seul moyen de combler un vide intérieur. L'individu peut chercher hors du groupe à assouvir son besoin d'expression et à se libérer du malheur qui le ronge et dont il ne connaît pas la cause. Il lui reste l'affection, l'amitié, et l'amour - la possibilité de communication sur le plan strictement individuel. C'est cette quête que nous étudions dans ce chapitre.

Nous verrons, pourtant, que l'isolement que ressent l'individu vis-à-vis du groupe social n'est que l'indice d'un isolement encore plus profond, isolement qui s'étend

jusqu'au plan individuel. On ne peut pas avoir de relations satisfaisantes avec un autre. L'amour humain est un échec; dans le monde romanesque de François Mauriac l'individu n'est pas seulement un déshérité, mais aussi un mal aimé.

Dans son roman Le mystère Frontenac, Mauriac fait parler Dieu à l'un de ses personnages, le jeune Yves Frontenac, future poète. Ce qu'il écrit ici peut servir d'épigraphe à l'histoire de tous ses "passionnés":

Tu es libre de traîner dans le monde un coeur que je n'ai pas fait pour le monde; - libre de chercher sur la terre une nourriture qui ne t'est pas destinée - libre d'essayer d'assouvir une faim qui ne trouvera rien à sa mesure: toutes les créatures ne l'apaiseraient pas, et tu courras de l'un à l'autre...¹

De roman en roman, Mauriac exprime cette vérité dans des situations diverses; de ses écrits se dégage toute une philosophie de l'amour humain, philosophie qui pourrait se résumer par le titre de son neuvième roman, "Le Désert de l'amour". La créature par elle-même n'est pas à la mesure des besoins forcenés qui la harcèlent.

Examinons maintenant l'histoire de Thérèse Desqueyroux de ce nouveau point de vue. Dans tous les écrits où elle paraît, le sujet de l'amour humain est essentiel. Que Thérèse ait faim d'amour, nous n'en pouvons douter d'après la connaissance que nous avons déjà d'elle. Que sa faim soit démesurée, nous n'en pouvons douter non plus.

Sa seule amie d'enfance fut Anne de la Trave, belle-

soeur de son future mari. Avec Anne, Thérèse se montrait exigeante et jalouse: l'amitié demande tout. Rappelons-nous que, pendant les vacances d'été à Argelouse, le seul contact humain qu'ait Thérèse était avec la vieille tante Clara, qui n'aimait que la solitude. Elle est donc dans un état d'esprit où l'amitié prend une grande importance. Pourtant, ce n'est pas un cas spécial que celui de Thérèse; la sienne est une situation symbolique, dirait Mauriac, puisque, tous, même si nous sommes constamment entourés d'autres personnes, nous n'en vivons pas moins avec une personne sourde - nous sommes tous des solitaires.

Thérèse, donc, chérit démesurément cette amitié adolescente; elle dévore Anne. Lisons de près le passage suivant:

Une de ces cabanes qui servent en octobre aux chasseurs de palombes, les accueillait comme naguère le salon obscur. Rien à se dire; aucune parole: les minutes fuyaient de ces longues haltes innocentes sans que les jeunes filles songeassent plus à bouger que ne bouge le chasseur lorsqu'à l'approche d'un vol, il fait le signe du silence. Ainsi leur semblait-il qu'un seul geste aurait fait fuir leur uniforme et chaste bonheur. Anne, la première, s'étirait - impatiente de tuer des alouettes au crépuscule; Thérèse, qui haïssait ce jeu, la suivait pourtant, insatiable de sa présence. Anne décrochait dans le vestibule le calibre 24 qui ne repousse pas. Son amie, demeurée sur le talus, la voyait au milieu du seigle viser le soleil comme pour l'éteindre. Thérèse se bouchait les oreilles; un cri ivre s'interrompait dans le bleu, et la chasseresse ramassait l'oiseau blessé, le serrait d'une main précautionneuse et, tout en caressant de ses lèvres les plumes chaudes, l'étouffait.

-Tu viendras demain?

-Oh! non! pas tous les jours.

Elle ne souhaitait pas de la voir tous les jours: parole raisonnable à laquelle il ne fallait rien opposer; toute protestation eût paru, à Thérèse même, incompréhensible. Anne préférait ne pas revenir; rien ne l'en eût empêchée, sans doute, mais pourquoi se voir tous les jours? "Elles finiraient, disait-elle, par se prendre en grippe." Thérèse répondait: "Oui...oui...surtout ne t'en fais pas une obligation: reviens quand le coeur t'en dira...quand tu n'auras rien de mieux."²

Nous voyons ici l'un des thèmes favoris de Mauriac: c'est celui qui aime qui souffre. C'est Thérèse qui a besoin de cette amitié, parce qu'elle veut se sentir moins seule et que, toute jeune fille, elle a déjà conscience de la condition solitaire de l'homme. Anne, l'aimée, est cruelle, puisqu'elle ne veut pas voir Thérèse tous les jours. Sa cruauté est évoquée par la façon dont elle tue les alouettes; c'est ainsi que, sur le plan moral, elle fait souffrir son amie Thérèse, simplement parce que son amitié n'est pas à la mesure de la faim de Thérèse. Mauriac a exprimé cette vérité d'autre façon:

Toutes et tous, nous sommes tendres quand c'est nous qui aimons, jamais quand c'est nous qu'on aime.³

L'action de tuer l'oiseau symbolise le manque de tendresse chez Anne, et la souffrance que ce manque cause à Thérèse. Sitôt seule, voici Thérèse livrée de nouveau à elle-même:

Qu'était-ce donc que cette angoisse? Elle n'avait pas envie de lire; elle n'avait envie de rien; elle errait de nouveau.... Le silence n'était pas plus profonde pour la sourde immobile et les mains croisées sur la nappe, que pour cette jeune fille un peu hagarde.⁴

Cette angoisse et ce silence sont l'incarnation de sa solitude intérieure que, paraît-il, même l'amitié ne fait pas disparaître.

Cependant, l'amitié entre Anne et Thérèse est une chose pure et innocente. C'est l'époque la plus heureuse de la vie de Thérèse. Elle s'en rend compte, en évoquant sa jeunesse:

Du fond d'un compartiment obscur, Thérèse regarde ces jours purs de sa vie - purs mais éclairés d'un frêle bonheur imprécis; et cette trouble lueur de joie, elle ne savait pas alors que ce devait être son unique part en ce monde.⁵

S'il en est ainsi pour une amitié qui la fait souffrir, que lui apporteront les autres relations personnelles qu'elle connaîtra au cours de sa vie?

Certes, en épousant Bernard, Thérèse ne trouve pas non plus l'amour. Pour elle, il n'avait jamais été question d'amour; elle cherchait dans le mariage un asile; "Ce qui l'y avait précipitée, n'était-ce pas une panique?"⁶ Néanmoins, elle est assez intelligente pour savoir feindre l'adoration devant Bernard:

...elle n'avait qu'à lever vers lui ses yeux que c'était sa science d'emplir de candeur amoureuse.⁷

Elle avait intérêt à jouer ce jeu; elle croyait toujours que Bernard allait lui apporter le bonheur. Mais, après le mariage, elle ne trouve aucun bonheur. D'abord, l'amour physique est une déception:

Ce monde inconnu de sensations où un homme la forçait de pénétrer, son imagination l'aidait à concevoir qu'il y aurait eu là, pour elle

aussi, un bonheur possible, - mais quel bonheur? Comme devant un paysage enseveli sous la pluie, nous nous représentons ce qu'il eût été dans le soleil, ainsi Thérèse découvrirait la volupté.⁸

Loin de rapprocher les deux époux, l'amour les éloignait encore plus l'un de l'autre:

Rien ne nous sépare plus de notre complice que son délire: j'ai toujours vu Bernard s'enfoncer dans le plaisir, - et moi, je faisais la morte, comme si ce fou, cet épileptique, au moindre geste eût risqué de m'étrangler.⁹

La déception de Thérèse après son mariage est d'autant plus grande qu'il n'y a jamais eu de vraie affection entre elle et son époux: il n'est pas question d'un désert créé par la disparition de l'amour.

Mauriac veut insister sur l'impossibilité où se trouve Thérèse de connaître le bonheur dans l'amour humain, impossibilité d'autant plus atroce que Thérèse désire ardemment posséder la richesse d'une vie dont elle se sent exclue. Mauriac crée donc une situation qui servira de contraste avec celle de Thérèse. Pendant le voyage de noces, Thérèse reçoit les nouvelles qui annoncent qu'Anne s'est éprise d'un jeune garçon. Il s'agit d'un amour vrai, un amour qui étonne la Thérèse qui, jeune fille, aimait Anne beaucoup plus qu'elle ne fut aimée d'elle:

...ces paroles de feu...ne (pouvaient) être de ce coeur sec - car elle avait le coeur sec: Thérèse le savait peut-être!¹⁰

L'ironie de Mauriac est manifeste dans la lettre qu'Anne écrit à Thérèse:

Chérie, quel est donc ce bonheur que tu possèdes aujourd'hui et que je ne connais pas encore, pour que la seule approche en soit un tel délice?¹¹

Chérie, pardonne-moi: je te parle de ce bonheur comme si tu ne le connaissais pas non plus; pourtant je ne suis qu'une novice auprès de toi....¹²

A la lecture de ces paroles écrites par la seule créature qu'elle ait jamais aimée, Thérèse, qui avait tant voulu connaître ce bonheur dont parle son amie, ressent encore plus intensément son isolement et tout ce qui la rend différent des autres:

Il lui fallut un effort pour desserrer les dents, avaler sa salive..."Elle connaît cette joie...et moi, alors? et moi? pourquoi pas moi?¹³

Pour comble d'ironie, la famille Desqueyroux compte sur Thérèse pour "ramener la petite à la raison".

Thérèse se rend compte de ce que l'Anne qu'elle croyait connaître n'était pas la vraie Anne - son isolement est complet:

...une créature s'évade hors de l'île déserte où tu imaginais qu'elle vivait près de toi jusqu'à la fin; elle franchit l'abîme qui te sépare des autres, les rejoint.....¹⁴

Il semble que Mauriac ait fait exprès de dépouiller Thérèse, petit à petit, de tous les soutiens humains qu'elle possédait, et d'assurer que sa solitude sera complète.

Plus tard, Thérèse fera la connaissance de Jean Azévédo. Pour la première fois de sa vie, elle rencontre quelqu'un d'aussi intelligent qu'elle, et qui se livre facilement. Elle l'écoute avidement; elle est éblouie, et elle veut devenir complice de cet homme:

...déjà je devenais, moi aussi, exigeante, et
souhaitais que chaque minute m'apportât de quoi
vivre.¹⁵

Comme avec Anne, elle dévore cette personne avec qui elle
entrevoit une possibilité, sinon d'amitié et d'affection,
du moins de rapprochement intellectuel et de parenté
spirituelle. Dans un moment de lucidité, elle reconnaî-
tra, quelques années plus tard, ce qu'il y avait chez
Jean de prétention et d'affectation. Mais son désir de
pouvoir communiquer avec un autre était si grand qu'elle
n'était pas consciente de ces défauts au moment de la
première rencontre. Il ne s'agissait pas, dans ce cas,
d'un attrait physique; il s'agissait seulement d'un
rapprochement, si superficiel fût-il, avec un autre être.
Cette période de bonheur fut de courte durée, mais elle
suffit pour révéler à Thérèse la possibilité d'une vie
loin d'Argelouse, à Paris, au milieu de gens avec qui
l'on pourrait s'exprimer librement.

Après le départ de Jean, Thérèse se sent plus isolée
que jamais. Cet isolement est symbolisé par le silence
d'Argelouse; c'est un pays étranger, son pays natal,
parce qu'il n'y a plus personne avec qui parler des choses
qui la passionnent:

Ce fut surtout après le départ d'Azévédo que je
l'ai connu, ce silence. Tant que je savais
qu'au jour Jean de nouveau m'apparaîtrait, sa
présence rendait inoffensives les ténèbres
extérieures; son sommeil proche peuplait les
landes et la nuit.¹⁶

Il a suffi de cette brève rencontre, non pas d'une grande

passion, pour que Thérèse sente que "tout est dépeuplé" après le départ de Jean.

On peut maintenant considérer "l'acte" de Thérèse - sa tentative d'empoisonnement de son mari - sous un autre jour que celui du chapitre précédent. Ce n'est plus Bernard, représentant de la collectivité, qu'elle veut faire disparaître. C'est plutôt Bernard, l'individu - homme, mari, amant, et compagnon - qui n'a pas su satisfaire son besoin de tendresse et sa soif d'entente personnelle. Il n'y a ni satisfaction dans l'amour physique, ni tendresse masculine, ni sécurité émotive, ni entente intellectuelle, ni simple camaraderie pour consoler Thérèse et pour justifier son mariage. Cet homme représente un obstacle entre elle et la "vraie vie"; voilà encore un motif pour le faire disparaître. Mais l'empoisonnement est également un acte de violence qui sert à extérioriser sa déception et à la délivrer de l'intensité de ses sentiments refoulés. Elle veut non seulement écarter un obstacle, mais encore, pour se venger de sa déception, faire du mal à cet homme, son mari, qui l'utilise sans l'aimer, puis retourne à ses vrais intérêts - la chasse, la nourriture, la propriété. Il a manqué à son devoir comme mari parce qu'il n'a fait aucun effort pour comprendre sa femme.

Thérèse reste ignorante de ce qu'est un véritable amour; elle est donc incapable d'aimer autrui d'une façon désintéressée. Elle est indifférente et détachée de tous

ceux qui l'entourent - elle est sans amour filial pour son père, sans amour féminin pour son mari, sans amour maternel pour sa fille. Devant la souffrance d'Anne, qui est sur le point de se voir séparée de Jean Azévédo, Thérèse ne ressent de pitié que pour elle-même, elle qui n'a jamais connu d'amour assez fort pour apporter la souffrance. Pour Anne, elle ne peut pas ressentir de pitié; c'est comme si celle-ci était une privilégiée qu'il faudrait envier plutôt que plaindre:

Thérèse n'avait plus besoin de lui demander si elle souffrait: elle l'entendait souffrir dans l'ombre; mais sans aucune pitié. Pourquoi aurait-elle eu pitié? Qu'il doit être doux de répéter un nom, un prénom qui désigne un certain être auquel on est lié par le coeur étroitement! La seule pensée qu'il est vivant, qu'il respire, qu'il s'endort, le soir, la tête sur son bras replié, qu'il s'éveille à l'aube, que son jeune corps déplace la brume...

-Tu pleures, Thérèse? C'est à cause de moi que tu pleures? Tu m'aimes, toi.¹⁷

L'ironie des paroles d'Anne est manifeste; penchée sur sa solitude, Thérèse pleure de n'avoir jamais souffert par l'amour, souffrance douce, croit-elle, ne serait-ce que parce qu'on en connaît la cause. La souffrance sans nom qui la harcèle constamment est dix fois plus cruelle puisqu'elle est gratuite, sans cause apparente.

Dans la chambre où Bernard l'a fait enfermer, Thérèse est au moment le plus noir de son isolement et de son emprisonnement. C'est à ce moment-là qu'elle rêve de la possibilité d'un amour humain. Mauriac présente cette scène émouvante où cette créature tourmentée

tâche de se consoler :

Un être était dans sa vie grâce auquel tout le reste du monde lui paraissait insignifiant; quelqu'un que personne de son cercle ne connaissait; une créature très humble, très obscure; mais toute l'existence de Thérèse tournait autour de ce soleil visible pour son seul regard; et dont sa chair seule connaissait la chaleur.... Ce corps contre son corps, aussi léger qu'il fût, l'empêchait de respirer; mais elle aimait mieux perdre le souffle que de l'éloigner. (Et Thérèse fait le geste d'étreindre, et de sa main droite serre son épaule gauche - et les ongles de sa main gauche s'enfoncent dans son épaule droite).¹⁸

Ainsi l'individu, isolé de tout autre individu, rêve d'un bonheur imaginaire. Pour mieux éclaircir cette situation, Mauriac se prévaut des droits de l'auteur pour donner au lecteur, sur sa créature, des renseignements qu'elle ne peut pas avoir elle-même. C'est que Thérèse n'est plus une personne particulière en ce moment; elle est plutôt le symbole de l'homme tout court, de l'homme qui, isolé par sa nature de tous les autres hommes, rêve d'une entente impossible avec un autre :

Elle composait un bonheur, elle inventait une joie, elle créait de toutes pièces un impossible amour.¹⁹

...ainsi l'amour dont Thérèse a été plus sévrée qu'aucune créature, elle en est possédée, pénétrée.²⁰

Cette possession, cette pénétration, ne peuvent exister pourtant qu'en rêve; le lecteur et l'auteur le savent, mais Thérèse ne le sait pas encore. Elle croit simplement qu'elle n'a pas encore connu l'amour parce que l'occasion ne s'est jamais présentée.

C'est dans les écrits qui suivent Thérèse Desqueyroux

que Mauriac nous montre Thérèse dans une situation où elle peut enfin connaître l'amour. Quand Bernard la "lâche" à Paris, à la fin du premier roman, il la laisse libre de suivre la vie qui lui plaira. Passionnée, elle continue à tout demander de la vie, étant de ceux qui "ne peuvent se résigner à ce que la musique soit un seul instant interrompue"²¹. Elle croit donc toujours que ce qui lui manque, c'est le bonheur dans l'amour.

Il est significatif que, chaque fois que Mauriac nous introduit dans la vie de Thérèse à Paris, c'est pour nous la montrer dans un moment de désespoir causé par la souffrance amoureuse. Si elle a connu le bonheur dans l'amour (comme elle a dû le connaître, puisqu'elle souffre d'en être privée), ce n'est pas cela à quoi Mauriac s'intéresse. Non, c'est la suite de ce bonheur qui le fascine. En effet, nous voyons enfin Thérèse qui a trouvé l'amour qui lui manquait à Argelouse. Sa déception n'en est que plus profonde. Elle apprend, après avoir souffert, ce que c'est que l'amour humain. Sa vie est l'incarnation de l'attitude de Mauriac lui-même envers l'amour, résumée ainsi par un critique:

To love, for his heroes and heroines, is to fall victim to a kind of trick or mirage.²²

Que nous enseigne l'histoire de Thérèse sur la philosophie de l'auteur? La conception de l'amour de Mauriac n'est pas loin de celle d'un Marcel Proust, parce que tous deux voient l'amour comme une sorte de maladie.

Des paroles et des méditations de Thérèse, dans les deux nouvelles de Plongées et dans La fin de la nuit, se dégage la conception mauriacienne de l'amour. Il n'est pas besoin de préciser les circonstances particulières qui font naître ces réflexions chez Thérèse; il suffit de rappeler qu'elle est constamment à la recherche de l'amour qui ne déçoit pas. En quittant Argelouse pour aller à Paris, elle n'a réussi qu'à échanger un type d'emprisonnement pour un autre; elle a quitté la cage familiale pour se jeter dans la prison de l'amour charnel.

A cet égard, il faut considérer Thérèse comme symbole d'une tendance universellement humaine: Thérèse est "aspiration à l'amour";²³ Thérèse est le désir forcené pour la communion la plus étroite qu'il puisse y avoir entre êtres humains.

L'amour ne continuerait pas d'exercer son attrait profond s'il n'impliquait une promesse de bonheur. L'amour que nous ressentons pour un autre être transforme complètement celui-ci à nos yeux:

C'est toujours le mystère d'une âme que la passion, même coupable, nous découvre; et toute une vie de souillures n'altère pas cette splendeur d'un être tel que nous le livre l'amour.²⁴

Ce n'est pas seulement l'excellence de l'âme, mais aussi la présence physique qui est toute-puissante.²⁵ Il faut que la splendeur de l'âme et du corps promette ce bonheur pour que l'amour arrive à la deuxième phase, celle de la souffrance.

Et cette souffrance ne manque jamais de survenir. Il y a deux catégories d'êtres pour Mauriac: ceux qui aiment et ceux qui sont aimés. On se rappellera, par exemple, le cas d'Anne de la Trave et de Thérèse, ainsi que celui de Jean Azévédo et d'Anne. Les deux types sont présents dans chaque couple: celui qui souffre et celui qui fait souffrir; il y a le martyr et le bourreau; il y a celui qui est ingrat et celui qui est importun. Ce contraste, d'ailleurs, ne tarde pas à se manifester. Quand celui qui est exigeant commence à être importun, c'est l'un des premiers symptômes. Quand on aime, on fait n'importe quoi pour attirer l'attention du bien-aimé, pour exister à ses yeux. Thérèse est consciente de cette nécessité:

...quand j'aime, je ne cesse jamais de supputer, de combiner, de prévoir, avec une maladresse si constante qu'elle devrait finir par attendrir celui qui en est l'objet, au lieu de l'irriter, comme elle fait toujours....²⁶

Présence et conscience réciproque sont indispensables. Dès qu'on s'est livré à quelqu'un, dès qu'on s'est déclaré, on exige en retour une passion proportionnée. Il n'est même pas nécessaire que ce soit de l'amour; la haine est également un signe d'intérêt. Voici Thérèse qui poursuit son examen de conscience:

Et une femme peut tout espérer de l'homme qui la hait. Mais une certaine gentillesse est sans appel. Il témoignait de ma mort en tant que femme: témoignage involontaire, donc irréfutable.²⁷

C'est cet anéantissement devant l'aimé qui est insupportable.

Parfois, pour que l'illusion de bonheur se prolonge, c'est le premier aveu qu'on retient:

...elle songeait aux heures de sa vie où elle avait été tout près d'entendre ce "je vous aime"; mais si elle avait presque vu se former les mots au bord des lèvres, toujours, à la dernière seconde, par une triste rouerie, l'adversaire les avait retenus. Et elle-même, que de fois avait-elle serré la bouche pour empêcher l'aveu qui eût assuré sa défaite! Car tout le jeu avait toujours tenu dans cette pauvre ruse, dans cette terreur que l'autre se rassure et devienne indifférent.²⁸

Dès qu'il y a une attitude de possession, le désir diminue; puis, la douleur et l'angoisse remplacent le premier élan de bonheur. En d'autres termes, celui qui est aimé commence à faire souffrir celui qui aime.

Thérèse est assez lucide pour reconnaître sa propre responsabilité en consentant à se soumettre aux lois de l'amour:

Au début de tout amour, il y a un acte de volonté. Je connais la minute exacte où, de mon plein gré, je franchis le seuil fatal.

Il ne s'agit donc pas de déterminisme ni de fatalité. C'est librement qu'elle fait un choix; son intelligence et sa volonté sont encore en jeu. Mais, la citation laisse supposer qu'elle opte toujours pour l'amour. Qu'est-ce donc qui la décide à se laisser entraîner encore une fois, malgré toutes les déceptions antérieures? Thérèse se parle ainsi:

Pour aller de l'avant, pour t'engager à fond, cet attrait était nécessaire, cet espoir qui, sans doute, se savait d'avance trompé.³⁰

C'est donc "l'appât de la tendresse".³¹ Elle finit toujours par y céder, à ce besoin d'être préférée, désirée, comprise, à cette illusion que la communication profonde est possible.

Une fois son parti pris, pourtant, la voici plus prisonnière que jamais. Ayant opté pour l'amour, elle s'avère membre de la race qui aime et qui souffre. Car amour est douleur. Si elle aime, c'est elle qui souffre. Si elle est aimée, c'est l'autre qui souffre; par exemple, Thérèse n'apprend qu'elle est aimée du jeune Georges Filhot que par la misère qu'elle voit dans son visage:

O merveille! il souffrait. Le masque de la jalousie était familier à Thérèse: elle l'aurait reconnu à un seul regard. Depuis combien d'années n'avait-elle tenu cette unique preuve que nous sommes aimés: une bouche crispée, des yeux pleins d'angoisse et de reproche?³²

Et tant que l'amour subsiste, cette douleur aussi doit subsister, parce qu'elle est consubstantielle à l'amour. C'est d'elle qu'il se nourrit. Mauriac a exprimé ailleurs cette même idée:

Par l'unique douleur, l'amour humain prenait conscience de lui-même, au point que, si nous ne faisons pas souffrir, nous ne savions pas que nous étions aimés.³³

...il n'existe aucune méthode pour connaître l'amour que nous inspirons. A quoi se mesure-t-elle sinon aux pleurs que nous faisons couler?³⁴

L'amour n'est dans la plupart des cas que ce pouvoir démesuré de nous tourmenter que nous avons conféré à un autre.³⁵
Il y a loin de la première promesse de bonheur à cette

douleur qui surgit fatalement. Il ne s'agit pas, chez Mauriac, de l'amour salubre et libérateur tel que le voit un D.H. Lawrence. Il est significatif qu'en lisant L'amant de Lady Chatterley, Mauriac ne puisse penser qu'à un autre roman que Lawrence n'a pas écrit, La vieille-lesse de Lady Chatterley.³⁶ Pour ce qui est des amours heureux de la littérature, Mauriac ne les croit pas possibles. Sur l'amour de Tristan et d'Iseult, par exemple, il n'a que ce commentaire:

Ce que Tristan et Iseult furent dans la mort, c'est l'horreur de s'aimer moins, c'est la honte de ne plus s'aimer.³⁷

L'individu veut garder l'illusion de l'union parfaite, sous-entend Mauriac, parce qu'une telle union et une compréhension si parfaite ne sont pas possibles dans le monde temporel. On finit toujours par détruire son propre bonheur, ou celui des autres, ou les deux; et ce qui est plus horrible encore, les traces d'un amour ne s'effacent jamais:

Aucun amour n'est jamais tout à fait fini....
Les êtres les plus médiocres demeurent grands
par ce qu'ils détruisent.³⁸

Thérèse a connu ses seules joies dans l'amour quand il ne s'agissait pas d'un véritable amour, mais plutôt d'une brève rencontre:

Car cela seulement qui avait peu compté dans sa vie, qui y avait tenu le moins de place, recé-
lait quelque douceur: amitiés à peine ébauchées,
amours qui n'avaient pas eu le temps de se
corrompre.... Seuls, l'aidaient encore les
êtres qu'elle n'avait fait qu'entrevoir, qui
s'étaient avancés sur le bord de sa vie, de ceux-

là seulement elle pouvait tirer une consolation :
des inconnus rencontrés une nuit, et jamais
revus....³⁹

Ce que nous aimons chez un autre, c'est précisément ce qui est périssable. Comment l'amour et l'amitié peuvent-ils donc durer? Ils ne durent pas. Consciente de cette vérité, Thérèse essaie de s'imaginer une situation où un amour heureux serait possible (il est à remarquer avec quelle facilité Thérèse se livre à son imagination!). Pour l'amour idéal, songe-t-elle, il faudrait les conditions suivantes:

Que la vie avec la créature que nous avons choisie, ou qui nous a choisi, fût une longue sieste au soleil, un repos sans fin, une quiétude animale. Oui, avoir cette certitude qu'un être est là, à portée de notre main, accordé, soumis, comblé, et que, pas plus que nous-même, il ne désire d'être ailleurs. Il faudrait à l'entour une telle torpeur que la pensée fût engourdie afin de rendre impossible, même en esprit, toute trahison....⁴⁰

Ce sont, dirait-on, les paroles d'une personne qui souffre d'un désir malsain de dominer les autres, ou du moins un autre, sans lui laisser aucune liberté de vivre sa propre vie. Cela est juste, répondrait Mauriac; c'est la description parfaite de l'amant qui, en exigeant tout du bien-aimé, assure d'avance la corruption finale de leur amour. Cependant, Thérèse elle-même est trop intelligente pour se duper de telles fantaisies; elle a d'ailleurs suffisamment souffert de l'amour pour ne pas le reconnaître pour ce qu'il est. Le passage suivant résume admirablement tout l'enseignement que ses aventures à Paris lui ont

apporté sur l'amour humain:

Ce que tu appelles ton amour est ce démon qui erre à travers les lieux arides jusqu'à ce qu'il ait découvert une créature à sa convenance, et il se jette sur elle. Et quand cette créature est détruite, le démon de ton amour erre de nouveau, dans un sentiment de libération, mais obéissant à sa loi, qui est de partir à la recherche d'un nouvel être, et de s'abattre sur lui pour s'en nourrir....⁴¹

On rappelle à ce propos le passage déjà cité du Mystère Frontenac^{*}. Enfin, Thérèse, après avoir "vécu", trouve qu'elle n'a fait aucun progrès dans la connaissance de ses propres sentiments:

Plus rien à attendre de l'amour, aussi inconnu maintenant qu'aux jours de ma jeunesse. Je ne sais rien de lui, hors le désir que j'en ai: ce désir qui, tout à la fois, me possède et m'aveugle; qui me jette sur tous les chemins morts, me cogne à des murs, me fait trébucher dans des fondrières, me couche, exténuée, dans des fossés pleins de boue.⁴²

Voilà, en raccourci, l'histoire sentimentale de la vie de Thérèse Desqueyroux à Paris. Mauriac n'essaie pas de résoudre le problème pour Thérèse en lui révélant combien elle s'est méprise sur son aspiration innée vers l'amour. Dans d'autres oeuvres, il laissera voir ses idées à ce sujet. Il se borne à révéler à Thérèse qu'elle n'est pas seulement déshéritée, mais aussi mal aimée, et que de ce fait elle rejoint la condition humaine dans son désir de se mieux connaître.

L'histoire de Thérèse Desqueyroux est celle d'un

^{*} Voir page 48.

seul personnage; on ne voit donc les effets de l'amour que d'un seul point de vue. Pour avoir une conception plus nette et plus complète des cheminements de l'amour dans l'oeuvre de Mauriac, il faudrait étudier un roman où tous les protagonistes sont d'importance égale. Le roman qui se prête le plus aisément à une telle étude est Le désert de l'amour. Ce roman a précédé Thérèse Desqueyroux de deux ans, mais tous les thèmes que nous avons relevés se dessinent déjà dans Le désert de l'amour. Il y a trois personnages principaux, qui sont tous des "passionnés": Maria Cross, le docteur Paul Courrèges, et Raymond, fils de celui-ci. Maria Cross, veuve, est entretenue par Victor Larousselle, marchand bordelais; bientôt après son installation par Larousselle dans une maison près de la ville, l'enfant de celle-là est mort. Elle est cliente du docteur Paul Courrèges, médecin respecté de la ville. Son fils Raymond est un collégien de dix-huit ans. Ces trois personnages sont liés entre eux par tout un réseau de sentiments divers, dont l'étude nous éclairera davantage sur la pensée de Mauriac au sujet de la solitude.

Paul Courrèges est amoureux de Maria Cross. Il s'est intéressé à elle parce qu'il voyait en elle d'abord l'image de la femme à laquelle on a fait tort, puis ensuite, après la mort de son enfant, l'image de la mère affligée - la mater dolorosa. C'est bien malgré lui,

pourtant, qu'il conçoit pour elle une véritable passion. Sans qu'il se l'avoue, la première image qu'il avait d'elle nourrit et justifie sa passion. Il ose imaginer avec elle une vie loin des siens, vie qui lui permettra d'assouvir sa passion et d'atteindre pour la première fois de sa vie, croit-il, au bonheur. Ce rêve devient un désir forcené:

Dans le domaine spirituel, ce scrupuleux ne connaissait aucune barrière, ne reculait pas devant d'affreux massacres - jusqu'à supprimer en esprit toute sa famille pour se créer une existence différente.⁴³

Il ne s'est jamais déclaré à elle, pourtant. Sa réputation dans la ville ne le prédispose pas à déclarer une passion illégitime:

...toute la ville avait coutume de professer que le docteur Courrèges était un saint. Mais quoi! justement parce qu'il avait usurpé cette réputation, quelle délivrance que de n'en plus subir le poids immérité! Ah! être méprisé enfin! Alors il saurait adresser à Maria Cross d'autres paroles que des encouragements au bien et que des conseils édifiants; il serait un homme qui aime une femme et qui la conquiert avec violence.⁴⁴

Mais la barrière principale entre Maria et le docteur, c'est bien le manque évident d'amour chez elle:

Si Maria avait éprouvé ne fût-ce qu'un commencement d'affection, l'amour du docteur lui aurait crevé les yeux.⁴⁵

Mais, devant l'indifférence de la femme, Paul ne peut pas surmonter sa timidité et ses scrupules naturels. Qui plus est, le seul intérêt que porte Maria à Paul vient d'une attitude de déférence respectueuse pour cet homme qu'elle trouve si bon, mais un peu ennuyeux:

Le culte forcé que lui vouait cette femme désespérait son amour. Son désir était muré par cette admiration. Le malheureux se persuadait, lorsqu'il était loin de Maria Cross, qu'il n'existait point d'obstacles qu'un amour comme le sien ne pût traverser; mais, dès qu'il retrouvait la jeune femme respectueuse et dans l'attente de sa parole, il se rendait à l'évidence de son malheur irrémédiable: rien au monde ne pouvait changer le plan de leurs relations; elle n'était point maîtresse, mais disciple; il n'était pas amant, mais directeur.⁴⁶

A cause de la barrière créée ainsi par l'attitude de Maria, Paul souffre. Il appartient à la race qui aime, à la race qui est importune. Il est assez lucide pour savoir qu'il ne saurait jamais plaire à une femme comme Maria:

Ce n'était donc pas seulement l'âge qui le séparait de Maria Cross: à vingt-cinq ans, il n'aurait pas su mieux franchir le désert entre lui et cette femme. A peine sorti du collège, à l'âge qu'avait maintenant Raymond, il se souvenait d'avoir aimé sans une minute d'espoir... C'était une loi de sa nature de ne pouvoir atteindre ceux qu'il chérissait.⁴⁷

Il reconnaît aussi son destin dans l'attitude de Maria, qui ne se donne pas la peine de cacher son irritation lorsque la présence "importune" du docteur l'empêche de se consacrer à son amour naissant pour le fils du docteur:

Ah! l'importunité de ces êtres, à qui notre coeur ne s'intéresse pas, et qui nous ont choisis, et que nous n'avons pas choisis! - si extérieurs à nous, dont nous ne désirons rien savoir, dont la mort nous serait aussi indifférente que la vie....⁴⁸

Tout concourt donc pour rendre impossible un amour entre le docteur Courrèges et Maria Cross. Le "désert" entre ces deux créatures est immense; il ne saurait y avoir ni

communion physique ni communion spirituelle.

Il y a aussi un rapport entre Maria et Raymond qui pourrait promettre une sorte de bonheur. Dans ce cas, Maria n'est pas du tout indifférente. En effet, c'est son intérêt muet pour Raymond, qu'elle a l'occasion de voir souvent dans le tramway, qui éveille aussi l'intérêt de Raymond pour elle. Ces trajets s'expliquent par le fait qu'elle revient du cimetière où elle va souvent prier sur la tombe de son fils. Elle est donc toute disposée à s'attendrir. Elle se sent d'abord attirée par la beauté adolescente de Raymond, qui lui rappelle son fils mort; ensuite, elle rêve d'un amour qui est chaste, ce qui est compréhensible chez une femme dont la vie est irrégulière. Cet attrait du "fruit intact"⁴⁹ pour les personnes déchues est un thème qu'on rencontre souvent chez Mauriac. Dans Le fleuve de feu, par exemple, Daniel Trasis, jeune débauché, s'intéresse d'abord à Gisèle de Plailly parce qu'il la croit toujours pure, et qu'il a toujours été hanté par "une étrange soif de limpidité"⁵⁰. La même tendance se révèle chez Thérèse Desqueyroux lorsqu'elle est à Paris; elle nourrit une passion pour les jeunes hommes à visage d'ange, qui n'est que le désir inconscient de se purifier d'une façon ou d'une autre par un amour pur. Fanny Barrett dans Le mal cherche à satisfaire ce même désir dans sa passion pour le jeune Fabien Dézaymeries, fils de sa meilleure amie. Ceux qui entourent Bon Lagave dans Destins

s'intéressent à lui surtout à cause de sa grâce pure et juvénile. C'est le contraire de l'attrait qu'ont pour les purs les plaisirs interdits.

Maria se crée une illusion en envisageant une relation spirituelle avec Raymond, mais elle est en même temps consciente de l'aspect trouble de son désir. Elle croit d'ailleurs que cet enfant pur serait dégoûté par une femme comme elle:

Moi, une femme déjà usée, perdue, et lui, tout baigné d'enfance encore, sa pureté est un ciel entre nous où mon désir même renonce à se frayer un chemin.⁵¹

Ainsi rêve-t-elle à sa façon romanesque habituelle, tendance que le docteur Courrèges avait déjà remarqué en elle.

Raymond est d'abord flatté par l'intérêt qu'il a éveillé chez Maria. Accoutumé à être traité de collégien sale et grossier, il s'est déjà résigné à n'attirer que le mépris des autres. Quand, donc, il apprend qu'il est capable de plaire, c'est pour lui une révélation:

...comme un premier coup de bêche met à jour le fragment d'une statue parfait, le premier regard de Maria Cross avait décelé dans le collégien sale un être neuf.⁵²

Lorsque Raymond découvre que cette femme est la fameuse Maria Cross, il est ébloui. Son attitude envers Maria est pourtant toute différente que celle de son père; c'est que, pour lui, Maria n'est qu'une femme entretenue, le symbole de la sexualité. Ce collégien ne voit dans tout ce qu'elle dit et tout ce qu'elle fait que des manoeuvres

pour l'encourager. Il se fait un devoir de la séduire.

Leurs relations harmonieuses sont brusquement interrompues par la tentative de viol de Raymond. D'abord, Maria avait tellement bâti de rêves sur Raymond qu'elle en avait fait une sorte de dieu. Quand il vient lui rendre visite, elle prend tout de suite conscience de la disproportion qu'il y a entre la figure de ses rêves et ce jeune garçon un peu essoufflé :

Elle l'observait, s'efforçait d'ajuster à son désir, à sa douleur, à sa faim, à son renoncement, ce garçon à la fois fort et efflanqué, ce grand jeune chien. Des mille sentiments surgis en elle à propos de lui, tout ce qui pouvait être sauvé se groupait tant bien que mal autour de ce visage tendu, rougi.⁵³

C'est dans ces circonstances que Raymond essaie de la prendre de force. Les illusions de pureté qu'entretenait Maria disparaissent, et elle prend en horreur jusqu'à la présence physique de Raymond :

Cette seule main, une seconde retenue, l'obligeait naguère à fermer les yeux, à détourner la tête. Maintenant c'est une main molle et mouillée....elle vit de tout près mille gouttes sur un front bas; les ailes du nez piqués de points noirs; elle respira une haleine aigre.⁵⁴

Elle n'a plus désormais qu'un seul désir - c'est de le voir partir. Le dégoût physique qu'elle a pour Raymond est le symbole d'un désenchantement encore plus profond, la découverte que, dans ce jeune garçon rayonnant d'une pureté juvénile, il y a la même volonté de s'avilir qu'elle porte en elle-même. Ce n'est pas sa propre corruption qu'elle veut retrouver chez les autres; au contraire,

elle compte sur l'amour pour échapper à son propre individualisme - mais c'est un échec. Son besoin d'écarter Raymond est proportionné à sa déception.

Raymond, de son côté, se sent humilié parce qu'il n'a pas réussi à posséder cette femme:

Toute sa vie, il devait se souvenir de cette minute où une femme l'avait jugé repoussant (ce qui n'eût rien été), mais aussi grotesque.⁵⁵

Il sait que, dès lors, Maria Cross lui serait inaccessible. Pour surcroît de malheur, il comprend qu'elle ne peut plus supporter sa présence physique:

Le docteur avait souffert de ce que Maria ne souhaitait pas sa présence; Raymond, lui, connaissait une pire douleur: ce besoin de ne plus nous voir, que l'être aimé ne dissimule plus, qu'il ne peut plus cacher; il nous rejette, il nous vomit. Notre absence est nécessaire à sa vie.....⁵⁶

Il n'existe entre eux deux maintenant qu'un désert, créé non pas par un acte voulu d'hostilité, mais plutôt par le désir ardent des protagonistes de trouver ce que chacun d'eux croit être le bonheur. Encore une fois l'individu est frustré dans ses efforts pour effacer le sentiment de vide au dedans de lui en possédant physiquement et spirituellement.

Enfin, dans ce roman, Mauriac veut aussi montrer qu'il existe un désert entre le père et le fils; il ne s'agit pas seulement de l'amour entre les sexes. Paul voudrait bien se confier à quelqu'un, surtout aux moments où il souffre à cause de Maria. Il est naturellement enclin à s'ouvrir à son fils, mais ils ne se parlent guère.

Paul pense à lui-même :

J'ai le même coeur qu'à vingt ans, et tu es sorti de moi : il y a des chances pour que nous ayons en commun des inclinations, des dégoûts, des tentations... Ce silence entre nous, qui le rompra le premier?⁵⁷

Raymond sent vaguement cet appel muet chez son père et il pressent intuitivement l'amour de son père pour lui ; de son côté, il demeure de glace devant la timidité qu'il inspire. Ce qui les rapproche finalement, c'est l'influence prédominante dans la vie de chacun - Maria

Cross :

Une force, à leur insu, les rapprochait ; comme s'ils eussent détenu le même secret. Ainsi se cherchent et se reconnaissent des initiés, des complices. Chacun découvrait dans l'autre l'être unique avec qui s'entretenir de ce qui lui tenait le plus à coeur. Comme deux papillons, séparés par des lieues, se rejoignent sur la boîte où est enfermée la femelle pleine d'odeur, eux aussi avaient suivi les routes convergentes de leurs désirs et se posaient côte à côte sur Maria Cross invisible.⁵⁸

Mais Maria Cross, qui les a réunis une seconde, pour la première fois de leur vie, c'est elle qui de nouveau les sépare. Au cours de leur conversation, il est évident que chacun veut conserver son image de Maria : le docteur la voit presque comme une sainte, et Raymond la considère comme une courtisane :

Quel naïf que son pauvre père ! Mais il lui en voulait surtout de réduire Maria Cross aux proportions d'une petite institutrice honnête et molle - de lui abîmer sa conquête.⁵⁹

L'hostilité que chacun inspire à l'autre les écarte de nouveau. Entre eux s'étend un désert d'autant plus grand

que la possibilité d'une compréhension a été facilement imaginable.

Le désert entre ces trois êtres ne disparaît jamais. Quand, dix-sept ans après les événements qui occupent la plus grande partie de ce roman, les trois mêmes personnes sont réunies par le hasard, il devient évident qu'elles n'arriveront jamais à s'entendre. Le docteur Courrèges s'est réfugié dans sa famille, Maria s'est réfugiée dans une vie régulière de femme mariée, et Raymond continue sa vie de débauche. Les contacts qu'ils avaient eus dix-sept ans auparavant les a amenés à la vie qu'ils mènent maintenant, certes, mais ils sont aussi incapables de s'exprimer que dans le passé. Le désert est infranchissable. Ce sont tous trois des mal aimés.

Nous savons déjà que l'être humain, dans le monde mauriacien, est destiné à ne rien trouver à la mesure de la faim d'amour qui le consume. Maria Cross est pleinement consciente de cette insuffisance de l'amour:

Songez qu'il n'est aucune route entre nous et les êtres que toucher, qu'êtreindre... la volupté, enfin! ...Je ne suis pas à la mesure du plaisir... Lui seul pourtant nous fait oublier l'objet que nous cherchons, et il devient cet objet même...⁶⁰

Ils croyaient que c'étaient pour que nous nous enlisions ensemble que je les avais appelés... Il n'est pas d'intervalle entre le plaisir et le dégoût.⁶¹

Maria parle ici au nom de tous les passionnés mauriaciens - tous ceux qui ont découvert que la promesse de l'amour ne se réalise jamais, et que le plaisir dans l'amour, qui

donne un instant de répit, n'est pas ce qui peut combler leur vide et satisfaire à leurs aspirations intérieures. A cet égard, les méditations d'Elisabeth Gornac sur l'amour sont en contradiction avec cette attitude:

...pour éphémère que soit tout amour, elle pressent qu'il est une évasion hors du temps; et sans doute il faudra rentrer, tôt ou tard, dans la geôle commune, mais il reste de pouvoir se dire:

-Au moins, une fois, je me suis évadé; au moins, une fois, une seule fois, j'ai vécu indifférent à la mort et à la vie, à la richesse et à la pauvreté, au mal et au bien, à la gloire et aux ténèbres....⁶²

Une fois ne suffit pas, répondraient les autres; toute une vie d'amour ne suffirait pas à vaincre leur solitude. Comme Thérèse, Maria Cross essaie d'imaginer ce qu'il nous faudrait pour nous satisfaire:

Un être que nous pourrions atteindre, posséder - mais non dans la chair...par qui nous serions possédés.⁶³

Et plus loin dans le même roman, l'auteur intervient pour apporter la réponse à l'angoisse du mal aimé:

...Raymond porte en lui une passion forcenée, héritée de son père - passion toute-puissante, capable d'enfanter jusqu'à la mort d'autres mondes vivants, d'autres Maria Cross dont il deviendra tour à tour le satellite misérable... Il faudrait qu'avant la mort du père et du fils se révèle à eux enfin. Celui qui à leur insu appelle, attire, du plus profond de leur être, cette marée brûlante.⁶⁴

C'est la théorie de l'unicité de l'amour, ou, pour emprunter les mots de Maria Cross:

Non pas des amours, mais un seul amour en nous; - et nous ramassons au hasard des rencontres, au hasard des yeux et des bouches, ce qui pourrait

y correspondre peut-être. Quelle folie d'espérer atteindre cet objet!⁶⁵

mots que l'on peut rapprocher de ceux d'Yves dans le Mystère Frontenac.^{*}

C'est ici que la conception de l'amour de Mauriac rejoint sa vision chrétienne du monde. Ce que nous cherchons chez la créature, c'est la satisfaction d'un amour qui ne saurait se satisfaire que chez le Créateur. Cette vérité reçoit, pour ainsi dire, l'approbation ecclésiastique par la bouche du jeune séminariste que rencontre Thérèse:

Il me répondait placidement qu'à ses yeux, le décor de l'amour tel que l'ont toujours représenté le théâtre et le cinéma ne correspondait à rien de réel... Je lui dis que nous ne parlions pas du même amour... Mais il croyait au contraire que l'amour est unique: un seul amour existe, que nous appliquons à des objets différents.⁶⁶

Toutes les articulations psychologiques de l'amour dans l'oeuvre de Mauriac sous-entendent cette conception de l'amour. Charles du Bos la formule ainsi:

...cette vue de Mauriac, qui fait consister la preuve centrale de l'existence d'un Dieu personnel dans l'inassouvissement, et rien que dans l'inassouvissement... pour Mauriac, il n'y a que deux choses... la vie des sens: soyons aussi net que lui: la vie sexuelle et Dieu - et Dieu, parce que jamais la vie sexuelle ne parvient à s'assouvir.⁶⁷

Cette définition a trouvé son écho chez d'autres critiques:

...the via dolorosa by which he would lead his troubled characters back to the ancient faith was that of the passion of love.⁶⁸

^{*} Voir page 48.

Ceux qui ont la sympathie de l'auteur...sont des êtres dévorés par le besoin d'aimer et qui sont déçus dans la poursuite de leur amour terrestre...⁶⁹

...il n'y a pas d'amour naturel en cet univers qui ne soit l'ennemi de l'amour sauveur.⁷⁰

Humans attempt to satisfy their inner void - a void that can be filled only by God - through the spiritual and physical possession of their fellow beings.⁷¹

Voilà donc la raison de la misère du mal aimé; c'est un "égaré d'amour",⁷² qui est destiné à n'aimer que son Créateur, mais qui, le plus souvent, doit souffrir pour le compte de l'amour terrestre avant d'avoir les yeux dessillés sur ce qui devrait être le véritable objet de son amour.

Le mal aimé, ou "l'égaré d'amour", reparaît dans tous les romans de Mauriac. Le même thème essentiel se répète, bien que les circonstances changent. Chaque passionné ressent le besoin de jouir des délices d'un bonheur dont il se sent exclu. Par conséquent, il exige de l'objet de son désir une passion exclusive; il est porté à une jalousie extrême. Il se venge cruellement sur ceux qui le déçoivent dans ses tentatives d'assouvissement, parce que, généralement, il n'est ni endurant ni patient - il a besoin d'une réalisation immédiate.

On peut encore citer l'exemple de Louis, l'avocat du Noeud de vipères. Comme Raymond Courrèges, Louis, jeune homme, a connu son premier bonheur lorsqu'il s'est

senti capable de plaire à la jeune Isa Fondaudège :

L'amour que j'éprouvais se confondait avec celui que j'inspirais, que je croyais inspirer. Mes propres sentiments n'avaient rien de réel. Ce qui comptait, c'était ma foi en l'amour que tu avais pour moi. Je me reflétais dans un autre et mon image ainsi reflétée n'offrait rien de repoussant. Dans une détente délicieuse, je m'épanouissais. Je me rappelle ce dégel de tout mon être sous ton regard, ces émotions jaillissantes, ces sources délivrées.⁷³

Mais, peu après le mariage, vient la nuit désastreuse où Louis apprend que sa femme n'avait aimé vraiment qu'un autre homme, et que son bonheur avait donc été fondé sur un mensonge. Sa joie déçue se transmue en puissance destructrice :

Ma haine est née, peu à peu, à mesure que je me rendais mieux compte de ton indifférence à mon égard.⁷⁴

Sa déception constitue le choc psychologique qui le change en monstre de haine et d'avarice - d'avarice, parce que c'était le moyen le plus sûr qu'il connût de faire souffrir sa femme et toute sa famille. C'est le même acte de violence libérateur que le crime de Thérèse, l'acte qui exprime sa volonté de détruire ce qui se dresse entre lui et ce qu'il croit l'ultime bonheur - l'amour humain. Louis ne se contente pas du désert naturel qui existe déjà entre les individus; il l'aggrandit et le dessèche exprès et refuse de faire aucun effort en vue d'une réconciliation. Plus tard, lucide comme Thérèse, il se rend compte que sa vie aurait pu être

différente. Il apprend, en lisant les fragments du journal de sa femme morte, qu'elle l'avait aimé :

Oui, oui: elle avait souffert par moi; j'avais eu ce pouvoir de la torturer... je jouissais de n'avoir pas été indifférent à une femme, d'avoir soulevé en elle ces remous.⁷⁵

Comme toujours, la preuve qu'on a été aimé réside en ceci, qu'on détient le pouvoir de causer la souffrance. Ce n'est pourtant pas un accident que la méprise de Louis sur les sentiments de sa femme; il est destiné par sa condition humaine, à ne pas connaître l'amour. C'est un mal aimé, dirait Mauriac, par la faute d'Adam.

Un corollaire du thème du désert de l'amour est celui de la solidarité humaine. Quoique l'individu ne puisse pas trouver d'assouvissement dans l'amour ou dans l'amitié, il est cependant vrai que ceux avec lesquels il est en contact ont sur lui une influence profonde et durable, et que cette influence est réciproque. Écoutez Thérèse qui parle d'un amour passé :

Aucun amour n'est jamais tout à fait fini. Je devrais le haïr...mais il garde à mes yeux le prestige du mal qu'il m'a fait.⁷⁶

Étant donné le concept mauriacien de l'amour, cette influence que nous exerçons les uns sur les autres est nécessairement peu bienfaisante. Thérèse est consciente de son influence pernicieuse sur les jeunes hommes qu'elle a aimés :

Ils ont pu me torturer, m'abandonner; moi, je leur ai laissé entre les bras une agonisante :

leur jeunesse, qu'ils regardaient mourir; et plus rien d'autre n'a existé pour eux, désormais, que cette agonie.⁷⁷

L'acte sexuel détruit définitivement la pureté et l'innocence de la jeunesse; c'est le premier partenaire qui est responsable de ce changement irrévocable. Les paroles de Thérèse, "l'ineffaçable salissure des noces,"⁷⁸ trouvent un écho dans tous les autres romans de Mauriac. Dans l'acte d'amour, l'individu ne perd sa plus chère possession, sa pureté, que pour entrer dans une union qui est passagère, partielle, et peu satisfaisante. Pour remplacer la pureté, il n'y a que l'agonie dont parle Thérèse. C'est l'agonie de la jeunesse disparue à jamais; aimer, c'est donc vieillir. Les gens du monde parisien qui entourent Bob Lagave l'aiment parce qu'ils voient en lui un reflet de leur propre pureté:

Elle (la mère de Bob) ne savait pas qu'ils chérissaient en son fils leur jeunesse souillée, agonisante, ou déjà morte, - et tout ce qu'ils avaient à jamais perdu et dont ils poursuivaient le reflet dans un jeune homme éphémère.... Rien au monde n'avait de prix, à leurs yeux, que cette grâce irremplaçable qui les avait fuis.⁷⁹

Et Thérèse, à vingt-sept ans, voit sa propre jeunesse sous le même jour:

L'enfance de Thérèse: de la neige à la source du fleuve le plus sali.⁸⁰

Ce qui a sali ce fleuve, c'est le contact avec d'autres, ou, plus précisément, le heurt contre d'autres.

Il y a d'autres exemples de cette influence réciproque qui témoigne de notre solidarité. Elisabeth

Gornac qui, vers la cinquantaine, découvre, trop tard, l'amour, réfléchit à son influence sur notre vie, même après la mort du bien-aimé:

Nous croyons qu'un être a disparu de notre vie; nous scellons sur sa mémoire une pierre sans épitaphe; nous le livrons à l'oubli; nous rentrons, le coeur délivré, dans notre existence d'avant sa venue: tout est comme s'il n'avait pas été. Mais il ne dépend de nous d'effacer aucune trace. Les empreintes de l'homme sur l'homme sont éternelles et aucun destin n'a jamais traversé impunément le nôtre.⁸¹

Dans Le désert de l'amour il y a deux passages qui expriment la même idée; il s'agit de l'influence de Maria Cross sur Raymond:

Nous avons tous été pétris et repétris par ceux qui nous ont aimés et, pour peu qu'ils aient été tenaces, nous sommes leur ouvrage, - ouvrage que d'ailleurs ils ne reconnaissent pas, et qui n'est jamais celui qu'ils avaient rêvé. Pas un amour, pas une amitié qui n'ait traversé notre destin sans y avoir collaboré pour l'éternité.⁸²

Si elle l'avait créé par son amour, elle achevait son oeuvre en le méprisant: elle venait de lâcher dans le monde un garçon dont ce serait la manie de se prouver à soi-même qu'il était irrésistible, bien qu'une Maria Cross lui eût résisté.⁸³

Cette influence première met aussi en jeu une série de répercussions dans d'autres vies. Raymond, à son tour, à cause de l'influence de Maria, répand sa propre influence:

...que de créatures à qui son approche fut fatale! Encore ne sait-il pas combien d'existences il a orientées, il a désorientées; il ignore qu'à cause de lui telle femme a tué un germe dans son sein, qu'une jeune fille est morte, que ce camarade est entré au séminaire, qu'indéfiniment chacun de ces drames en a suscité d'autres.⁸⁴

Le désert d'amour qui sépare les individus empêche leur bonheur. Ils se rapprochent d'autres façons, pourtant, et souvent de manière inattendue pour les protagonistes, puisque l'amour et la haine ont leur origine et leur substance dans les éléments irrationnels de l'homme. Il n'est donc pas paradoxal que Mauriac rapproche son concept du mal aimé de celui de la solidarité humaine.

Dès que, entre deux êtres, l'amour existe, reconnu pour tel ou non, et payé de retour ou non, un changement intérieur s'opère. Mauriac va même jusqu'à affirmer que les seules choses d'importance qui arrivent dans la vie d'une personne doivent leur existence à l'amour. Considérons, par exemple, le cas de Brigitte Pian, la femme dévote et dominante de La Pharisienne, qui passait sa vie à intervenir dans les affaires d'autrui, se comportant comme si elle était envoyée de Dieu pour juger du mérite des autres. Elle s'intéresse particulièrement au jeune homme Léonce Puybaraud, dont elle gâche le mariage, et qu'elle détourne de l'église, par l'amertume qu'elle engendre chez lui. On se demande ce qui la pousse à s'intéresser si activement à la vie de cet homme; le narrateur suggère la raison suivante:

En quoi M. Puybaraud l'intéressait-elle? Est-ce qu'elle l'aimait? Et si elle ne l'aimait pas, me disais-je, pourquoi se mettre dans un tel état à propos de lui? Quel mal ou quel bien pouvons-nous recevoir des êtres que nous n'aimons pas?⁸⁵

Nul doute que ceux qui nous aiment ne nous fassent du mal, ou que nous n'en fassions à ceux qui nous aiment. Est-ce que nous pouvons faire du bien dans l'amour? Un amour heureux est-il possible pour Mauriac? En général, la réponse est non. De temps en temps, il nous présente des couples heureux, mais ce sont toujours des personnages d'intérêt secondaire - par exemple, Bob Lagave et Paule de la Sesque dans Destins, Jean-Louis Frontenac et Madeleine Cazavieilh dans Le mystère Frontenac, et Gilles Salone et Marie Dubernet dans Galigai. Le bonheur que ressentent ces jeunes gens est évident, mais il n'est pas dans l'intention de Mauriac de donner au lecteur une impression de la joie qu'apporte l'amour dans ces trois romans. Il utilise plutôt le bonheur de ces couples pour souligner la souffrance des personnages principaux du roman. Dans Destins, c'est la souffrance d'une femme âgée qui n'a jamais connu d'amour que pour un jeune garçon qui nous intéresse avant tout; pour faire ressortir le caractère monstrueux de cet amour, Mauriac présente l'amour ordinaire, sain, et heureux entre Bob et Paule. Dans Le mystère Frontenac, Jean-Louis Frontenac cesse d'être un personnage principal dès qu'il se marie à Madeleine Cazavieilh, et commence ainsi une vie sobrement heureuse, ce qui intéresse alors le lecteur, c'est la souffrance d'Yves et de José Frontenac, frères de Jean-Louis. Celui-ci, content et bien établi,

tient lieu de père à ses deux frères. Dans Galigai, l'urgence de la passion réciproque que ressentent Gilles Salone et Marie Dubernet ne se manifeste que pour souligner le grotesque du désir de Madame Agathe pour le doux Nicolas Plassac, frère spirituel de "l'idiot" Muichkine de Dostoïevsky. Mauriac veut bien nous persuader que, chez l'individu qu'il présente comme personnage principal, il ne peut découvrir que la souffrance, tandis que chez les autres, qu'il n'étudie que superficiellement, comme antithèse, le bonheur que nous voyons n'est qu'une illusion qu'une étude plus approfondie démasquerait.

Chez Mauriac, le mariage est un duel à la mort entre homme et femme, l'amour est une forme raffinée de torture, l'amitié n'existe pas, la vie familiale est un "noeud de vipères". En conséquence, l'individu - Thérèse et tous les autres de son espèce - est malgré lui un mal aimé.

Notes sur le Chapitre III

- 1 Le mystère Frontenac, dans Oeuvres complètes, t. 4, p. 59.
- 2 Thérèse Desqueyroux, dans Oeuvres complètes, t. 2, pp. 189-190.
- 3 Thérèse à l'hôtel, dans Oeuvres complètes, t. 2, p. 314.
- 4 Thérèse Desqueyroux, pp. 190-191.
- 5 Ibid., p. 188.
- 6 Ibid., p. 192.
- 7 Ibid.
- 8 Ibid., p. 195.
- 9 Ibid., p. 196.
- 10 Ibid., p. 198.
- 11 Ibid., p. 199.
- 12 Ibid., p. 200.
- 13 Ibid.
- 14 Ibid., p. 202.
- 15 Ibid., p. 222.
- 16 Ibid., p. 228.
- 17 Ibid., p. 212.
- 18 Ibid., p. 262.
- 19 Ibid., p. 263.
- 20 Ibid., p. 265.
- 21 La pierre d'achoppement, Editions du Rocher, p. 77.
- 22 O'Donnell, Donat, "The magic of Mauriac", Commonweal, Vol. LVIII, No. 6, May 15, 1953, p. 146.
- 23 Cormeau, Nelly, L'art de François Mauriac, p. 112.

- 24 La fin de la nuit, dans Oeuvres complètes, t. 2, p. 425.
- 25 Dans ces romans, la femme le sait; quand elle a été rejetée et abandonnée par un homme, elle croit toujours que, si seulement elle le revoit, il ne saura pas résister à l'attrait physique de sa présence. Mauriac nous rappelle cette vérité dans plusieurs cas: Marie Desqueyroux et Georges Filhot (La fin de la nuit), Anne de la Trave et Jean Azévédo (Thérèse Desqueyroux), Paule de la Sesque et Bob Lagave (Destins), et Rose Révolou et Robert Costadot (Les chemins de la mer).
- 26 Thérèse chez le docteur, dans Oeuvres complètes, t. 2, p. 300.
- 27 Thérèse à l'hôtel, p. 325.
- 28 La fin de la nuit, p. 420.
- 29 Thérèse à l'hôtel, p. 315. (cf. Louis du Noeud de vipères qui se rend compte de la même responsabilité. Il parle de "...cette minute exacte où la volonté joue encore un rôle décisif dans l'amour, où au bord de la passion, nous demeurons encore libre de nous abandonner ou de nous reprendre.", pp. 402-403.)
- 30 Thérèse à l'hôtel, p. 313.
- 31 Ibid.
- 32 La fin de la nuit, p. 409.
- 33 Journal I, dans Oeuvres complètes, t. 11, p. 36.
- 34 Journal II, dans Oeuvres complètes, t. 11, p. 121.
- 35 Peyre, Henri, The contemporary French novel, p. 119.
- 36 Journal I, p. 75.
- 37 Journal II, p. 121.
- 38 Thérèse chez le docteur, p. 298.
- 39 La fin de la nuit, p. 341.
- 40 Ibid., p. 402.
- 41 Thérèse à l'hôtel, p. 311.

- 42 Ibid., p. 329.
- 43 Le désert de l'amour, dans Oeuvres complètes, t. 2, p. 57.
- 44 Ibid., p. 60.
- 45 Ibid., p. 36.
- 46 Ibid.
- 47 Ibid., p. 125.
- 48 Ibid., p. 65.
- 49 Ibid., p. 42.
- 50 Le fleuve de feu, dans Oeuvres complètes, t. 1, p. 222.
- 51 Le désert de l'amour, p. 110.
- 52 Ibid., p. 48.
- 53 Ibid., p. 111.
- 54 Ibid., p. 115.
- 55 Ibid., p. 116.
- 56 Ibid.
- 57 Ibid., p. 71.
- 58 Ibid., p. 83.
- 59 Ibid., p. 87.
- 60 Ibid., p. 133,
- 61 Ibid., p. 134.
- 62 Destins, dans Oeuvres complètes, t. 1, p. 451.
- 63 Le désert de l'amour, p. 135.
- 64 Ibid., p. 164.
- 65 Ibid., p. 133.
- 66 Thérèse à l'hôtel, p. 326.
- 67 Dubos, Charles, Journal, t. 2, p. 325.

- 68 Drake, William, A., Contemporary European writers, pp. 268-269.
- 69 Hourdin, Georges, Mauriac, romancier chrétien, p. 38.
- 70 Rousseaux, André, Littérature du XXe siècle, t. 5, p. 210.
- 71 Brée, Germaine et Margaret Guiton, An age of fiction, p. 114.
- 72 Simon, Pierre-Henri, Mauriac par lui-même, p. 81.
- 73 Le noeud de vipères, dans Oeuvres complètes, t. 3, p. 368.
- 74 Ibid., p. 395.
- 75 Ibid., p. 511.
- 76 Thérèse chez le docteur, p. 298.
- 77 Thérèse à l'hôtel, p. 326.
- 78 Thérèse Desqueyroux, p. 183.
- 79 Destins, p. 425.
- 80 Thérèse Desqueyroux, p. 183.
- 81 Destins, p. 505.
- 82 Le désert de l'amour, p. 49.
- 83 Ibid., p. 118.
- 84 Ibid., p. 163.
- 85 La pharisienne, dans Oeuvres complètes, t. 5, p. 282.

CHAPITRE IV: THERESE, LA POSSEDEE

Nous avons déjà traité des deux problèmes fondamentaux qui, chez Mauriac, confrontent le personnage principal - le problème de ses rapports avec la structure sociale dans laquelle il vit, et le problème de ses rapports personnels avec d'autres individus. En étudiant ces deux problèmes, nous avons montré que les "passionnés" chez Mauriac, poussés par la force intérieure qui rend leur vie si dramatique, ne trouvent jamais de satisfaction à leurs besoins dans la vie ordinaire du travail, des amusements, et du mariage, ou dans le commerce avec autrui. Ces "anormaux" sont trop préoccupés, trop obsédés par leur drame personnel pour se perdre dans la vie sociale ou dans un amour désintéressé.

Il convient maintenant de se demander quelle est la nature exacte du drame intérieur de Thérèse et de ses frères spirituels. A cet égard, nous avons choisi le titre de "possédé" pour ce chapitre pour préciser que, ce qui tourmente le héros mauriacien, ce sont des forces au-dedans de lui qu'il ne comprend pas, mais qui le déchirent et le font souffrir. En d'autres termes, il se sent "possédé" par des éléments qui sont hors de son contrôle; c'est grâce à la présence en lui de ces mêmes éléments qu'il est déshérité et mal aimé. En outre, nous employons ce mot "possédé" dans le sens de la

possession diabolique; au cours du chapitre, il deviendra de plus en plus évident que Mauriac conçoit les forces intérieures qui tourmentent ses passionnés comme l'incarnation du mal. On pourrait aussi ajouter que, lucide, intelligent, et conscient de sa lutte intérieure, le personnage partage l'intérêt du lecteur au résultat de cette enquête. Lui aussi, il cherche l'explication de sa propre énigme. Les impulsions complexes et contradictoires qui le poussent à agir et à sentir comme il le fait le laissent dans une perplexité aussi grande que celle de ses amis et de ses parents.

Le problème qui se présente est le problème fondamental de la liberté humaine. Etant donné la vérité et la nécessité psychologiques de leur nature, jusqu'à quel point ces personnages sont-ils restreints par cette même nature, ou, en d'autres termes, jusqu'à quel point sont-ils victimes des éléments irrationnels au-dedans d'eux - des passions, des instincts, de l'hérédité - bref, de tout ce qui est hors de leur contrôle direct? Nous savons déjà qu'ils ne peuvent rien contre une société qui ne veut pas reconnaître l'illogique dans l'individu; il n'y a donc pas de délivrance sur ce plan. Nous savons aussi qu'il n'y a pas de délivrance dans les relations personnelles, qui aboutissent fatalement à la souffrance. L'homme n'est donc pas libre de trouver une solution hors de lui-même.

Malgré ses tentatives, Mauriac n'arrive pas à présenter

une peinture de la vie familiale heureuse ou du bonheur dans l'amour. L'évidence des deux chapitres précédents suffit pour nous en convaincre. Mauriac lui-même a avoué qu'il aimerait faire autrement s'il en était capable :

Oui, souvent impressionné par mes critiques, j'ai rêvé d'écrire l'histoire d'une sainte petite fille, d'une soeur de Thérèse Martin. J'ai cru que Mozart, qui m'a ouvert les portes de son paradis, ferait soudain dans mon oeuvre, un lâcher d'anges qui ne seraient pas noirs. Mais dès que je me mets au travail, tout se colore selon mes couleurs éternelles; mes personnages les plus beaux entrent dans une certaine lumière sulfureuse qui m'est propre et que je ne défends pas - qui est simplement la mienne. 1

Comme ses personnages, il ne s'est pas tout à fait résigné à vivre avec les forces mystérieuses au-dedans de lui, et il voudrait les connaître mieux.

Le monde remanesque de Mauriac est inévitablement lugubre et morne; n'existe-t-il pas néanmoins une possibilité que ces personnages résolvent leur conflit intérieur, qu'ils arrivent à comprendre leurs mobiles obscurs, et qu'ainsi ils puissent se débarrasser de ces tourments qui font d'eux des possédés? Mauriac se met à la tâche d'étudier ces personnages, sinon pour résoudre leur problème, du moins pour l'éclairer en l'exprimant poétiquement. Nous n'avons qu'à citer les épigraphes à deux romans pour indiquer l'aspect du sujet qui l'intéresse. L'épigraphe à Thérèse Desqueyroux est une citation de Baudelaire:

Seigneur, ayez pitié, ayez pitié des fous et des folles! O Créateur! peut-il exister des monstres aux yeux de Celui-là seul qui sait pourquoi ils existent, comment ils se sont faits, et comment ils auraient pu ne pas se faire?

Le monstre, c'est Thérèse, c'est la passionnée, l'excessive, la déshéritée, la mal aimée, la possédée - et c'est aussi tout individu de sa race. Le second épigraphe, tiré de l'oeuvre de Sainte Thérèse d'Avila (une autre passionnée, comme Baudelaire), est en tête du Noeud de vipères:

...Dieu, considérez que nous ne nous entendons pas nous-mêmes et que nous ne savons pas ce que nous voulons, et que nous nous éloignons infiniment de ce que nous désirons.

Écoutons maintenant le cri de Thérèse qui prépare sa confession à Bernard, et qui fait un effort suprême pour comprendre les motifs de ses actes:

Moi, je ne connais pas mes crimes. Je n'ai pas voulu celui dont on me charge. Je ne sais pas ce que j'ai voulu, Je n'ai jamais su vers quoi tendait cette puissance forcenée en moi et hors de moi: ce que'elle détruisait sur sa route, j'en étais moi-même terrifiée....²

Les deux épigraphes laissent supposer que Dieu au moins tient la clef de l'énigme humaine, mais Thérèse n'a pas cette consolation; elle ne voit pas d'issue à la réclusion solitaire. Nous savons que la solution de Baudelaire et de Sainte Thérèse est aussi celle de Mauriac, catholique de naissance et d'attachement. Mais avant que nous puissions constater si oui ou non Mauriac a su introduire cette solution dans ses romans - solution qui porterait une affirmation à l'avantage de la liberté humaine - il

faut étudier des cas particuliers, et tout d'abord celui de Thérèse.

Thérèse est typique des héros mauriaciens en ce qu'elle est à la recherche de la solution de son énigme. Elle est toujours dans un état de tension nécessaire qui rend cette recherche dramatique. Dans Thérèse Desqueyroux et dans les deux contes, Thérèse chez le docteur et Thérèse à l'hôtel, Mauriac présente une situation statique où Thérèse par elle-même, ou avec l'auteur, examine sa vie passée et sa situation présente dans un effort pour comprendre le sens de son existence et les mobiles de ses actes. Un tel point de vue est possible seulement parce que Thérèse est d'une intelligence supérieure, et qu'elle est accoutumée à l'examen de conscience. Dans le premier roman, Thérèse passe en revue son passé à un moment de crise. Acquittée légalement, elle est sur le point de confronter l'homme qu'elle a essayé d'empoisonner et qui, ainsi que toute sa famille, la sait coupable. Thérèse veut arriver à une entente parfaite avec Bernard; elle accomplira cela, croit-elle, en étant parfaitement sincère avec lui:

Se livrer à lui jusqu'au fond, ne rien laisser dans l'ombre; voilà le salut. Que tout ce qui était caché, apparaisse dans la lumière, et dès ce soir. Cette résolution comble Thérèse de joie. Avant d'atteindre Argelouse, elle aura le temps de "préparer sa confession..."³

Cette confession remplit plus de la moitié du livre.

La Thérèse du temps présent examine toute sa vie; cette vie est révélée à travers la conscience de Thérèse, avec des interventions de l'auteur, qui apporte des témoignages supplémentaires. Ce n'est qu'à la fin de cet examen de conscience que Thérèse se rend compte que cet espoir est vain, qu'il est absurde d'attendre le pardon de l'homme qu'elle a voulu tuer parce qu'elle ne peut plus supporter de vivre avec lui. Les événements du reste du roman sont rapportés directement, à la troisième personne, mais nous ne voyons que ce dont Thérèse est consciente.

La nouvelle, Thérèse chez le docteur, quoiqu'étant principalement l'histoire d'une autre femme, Catherine Schwartz, est bâtie pourtant autour de la conversation entre Thérèse et le docteur. C'est encore une fois un moment de crise dans la vie de Thérèse; moment où elle tâche d'évaluer sa vie, cette fois dans la situation classique où elle se révèle à un psychiatre. La nouvelle Thérèse à l'hôtel nous présente Thérèse à un autre moment de crise; son amant vient de se suicider. Le récit consiste entièrement en quelques pages tirées du journal de Thérèse. Encore une fois c'est l'occasion d'un examen de conscience, dans un hôtel écarté où elle cherche la solitude. En plus de ses pensées personnelles, Thérèse rapporte des conversations qu'elle a eues avec un jeune séminariste. Thérèse est incroyante; elle n'ira jamais dans un confessionnal, et cette conversation tient

lieu de confession; les paroles même du séminariste ressemblent à celles d'un prêtre dans le confessionnal. Mauriac sonde encore, en vain, une possibilité pour que Thérèse découvre le sens de la vie. Le roman, La fin de la nuit, est un rapport d'événements qui ont lieu dans le présent; il ne s'agit plus d'événements remémorés. Cette fois, c'est la crise finale de la vie de Thérèse. Le lecteur assiste à ses luttes intérieures et voit son influence sur les autres. Si nous entrons dans la conscience d'autrui, c'est pour voir ce qu'il pense de Thérèse, ou bien pour apprendre à quel point son contact avec Thérèse l'a changé.

La structure de ces quatre oeuvres est telle qu'à chaque instant le lecteur est conscient de l'angoisse de Thérèse. Que nous apprend cet exposé sur la nature de Thérèse? Il est possible d'apercevoir un motif logique aux actes de Thérèse. On apprend peu à peu que son influence est surtout destructrice - destructrice pour les autres, mais aussi pour elle-même. Repassons les événements de sa vie pour tracer l'étendue de cette influence. En remontant à la genèse de ses actes, Thérèse se voit comme une possédée même quand elle était petite fille:

Pure, je l'étais: un ange, oui! Mais un ange plein de passions. Quoi que prétendissent mes maîtresses, je souffrais, je faisais souffrir. Je jouissais du mal que je causais et de celui qui me venait de mes amies; pure souffrance qu'aucun remords n'altérerait: douleurs et joies naissaient des plus innocents plaisirs.⁴

Même à cette époque-là, à cause de sa propre souffrance, elle était attentive à la vie des autres; elle voulait trouver chez eux les mêmes tourments que les siens, pour ne pas se sentir seule, et elle voulait aussi trouver, à ce jeune âge, la cause de son angoisse. Rendue perspicace par ses propres tourments, elle voyait facilement les illusions des autres:

Encore la pureté d'Anne de la Trave était-elle faite surtout d'ignorance. Les dames du Sacré-Coeur interposaient mille voiles entre le réel et leurs petites filles. Thérèse les méprisait de confondre vertu et ignorance.⁵

Même à cet âge, elle avait peur de la solitude, qui la laissait en proie à cette inquiétude sans nom qui ne lui permettait pas de vivre en paix:

Elle n'avait pas envie de lire; elle n'avait envie de rien; elle errait de nouveau.... Le silence n'était pas plus profond pour la sourde immobile et les mains croisées sur la nappe que pour cette jeune fille un peu hagarde.⁶

Elle réussissait quand-même à apaiser ces inquiétudes intérieures, puisqu'elle était une jeune fille très pratique et raisonnable. Elle voyait dans le mariage un moyen efficace pour assurer sa sécurité future. Mais si Thérèse a persisté dans cette illusion, Mauriac ne nous laisse jamais oublier que c'est tout de même une illusion:

...elle voulait être rassurée contre elle ne savait quel péril... elle s'incrustait dans un bloc familial... Elle se sauvait.⁷

En faisant comme tout le monde, en acceptant le destin de toutes les femmes, elle espérait arriver à résoudre de façon réaliste un problème difficile dont elle reconnaissait l'existence, mais dont la nature exacte lui échappait complètement. Grâce à cette manoeuvre, elle connut, avant le mariage, une sorte de paix. Mauriac veut montrer, pourtant, qu'une possédée ne bannit pas à si peu de frais son démon:

Jamais Thérèse ne connut une telle paix, - ce qu'elle croyait être la paix et qui n'était que le demi-sommeil, l'engourdissement de ce reptile dans son sein.⁸

Le mot "reptile" suggère l'élément venimeux de sa nature, élément qui l'empoisonne elle-même aussi bien que les autres. Ce mot nous révèle pour la première fois un des aspects de cette force destructrice chez Thérèse.

Le jour de ses noces, elle se rend compte de l'étendue de son illusion. Au lieu de se perdre dans quelque chose de plus grand qu'elle, qui l'absorberait pour la rendre inoffensive - la famille et une vie conventionnelle, - elle entre dans une situation où sa puissance de destruction n'est plus limitée à elle-même:

Rien de changé, mais elle avait le sentiment de ne plus pouvoir désormais se perdre seule. Au plus épais d'une famille, elle allait couvrir, pareille à un feu sournois qui rampe sous la brande, embrasse un pin, puis l'autre, puis de proche en proche crée une forêt de torches.⁹

Elle ne tarde pas à comprendre qu'elle ne trouvera ni bonheur ni assouvissement auprès de son mari. Cette

déception, toujours aigue, la préoccupe pendant le voyage de noces au moment même où elle reçoit des lettres d'Anne qui révèle son amour pour Jean et son bonheur. De telles nouvelles ne servent qu'à accroître l'angoisse de Thérèse. Son ressentiment envers le bonheur d'Anne devient de la haine, et elle commet son premier acte concret de destruction. Elle veut se venger de quelqu'un - de n'importe qui - de ne pas avoir trouvé dans le mariage ce qu'elle voulait:

Il y a deux ans déjà, dans cette chambre d'hôtel, j'ai pris l'épingle, j'ai percé la photographie de ce garçon (Jean Azévédo) à l'endroit du coeur, - non pas furieusement, mais avec calme et comme s'il s'agissait d'un acte ordinaire....¹⁰

Même deux ans plus tard, Thérèse est horrifiée par cet acte, qu'elle a fait presque malgré elle. Elle s'étonne d'avoir été capable d'un tel acte "comme s'il s'agissait d'un acte ordinaire".

Son influence destructrice se fait sentir de plus en plus. Plus tard, elle détruit la seule possibilité de bonheur d'Anne, négativement, en ne faisant rien pour aider sa cause. C'est qu'elle entretient le désir subconscient de détruire ce bonheur qu'elle désire si ardemment elle-même, mais dont elle semble éternellement exclue. Ainsi, comme pour tous ses actes d'empoisonnement, elle détruit par inaction plutôt que par acte positif de méchanceté. Et est ironique qu'Anne adresse à Thérèse ce reproché:

-Ah! tu l'as bien, toi, l'esprit de famille!
 Tu poses pour l'affranchie...Mais depuis ton
 mariage, tu es devenue une femme de la famille...
 Oui, oui, c'est entendu: tu as cru bien faire;
 tu me trahissais pour me sauver, hein? Je te
 fais grâce de tes explications.¹¹

Dès ce moment, Thérèse, qui s'est ainsi aliéné l'affection
 d'Anne, n'a plus de confidente. Sa volonté de détruire
 s'étend même jusqu'à inclure son enfant qui n'est pas
 encore née:

...elle aurait voulu connaître un Dieu pour
 obtenir de lui que cette créature inconnue, toute
 mêlée encore à ses entrailles, ne se manifestât
 jamais.¹²

Elle n'a pas de joie à enfanter puisqu'elle-même, elle ne
 connaît pas de raison pour se réjouir de la vie.

C'est surtout après la naissance de sa fille que
 Thérèse commence à sentir le plus intensément le besoin
 de changer son existence:

Sortir du monde... Mais comment? et où aller?¹³

A cette époque, toute la force de son amertume se concentre
 sur la figure de Bernard. Elle sent qu'elle le connaît
 à fond maintenant: il ne contient plus de surprises pour
 elle. L'idée de le détruire naît sans doute pendant les
 premiers jours de la maladie de Bernard:

La nuit, un râle parfois réveillait Thérèse en
 sursaut...¹⁴

Elle trouve un plaisir malicieux à rappeler à Bernard sa
 condition cardiaque en lui demandant souvent comment il se
 porte. Lorsqu'il cherche une consolation, elle lui fait

seulement ces réponses qui, consciemment ou inconsciemment, sont destinées à l'inquiéter:

-On ne sait jamais (la cause d'une maladie); toi seul connais ce que tu éprouves. Ce n'est pas une raison parce que ton père est mort d'une angine de poitrine ... surtout à ton âge... Evidemment le coeur est la partie faible des Desqueyroux. Que tu es drôle, Bernard, avec ta peur de la mort! 15

Le principe vital chez elle est puissant, pourtant, si puissant que, pour sauver sa propre vie, elle est amenée peu à peu, d'abord inconsciemment et puis en toute connaissance, à empoisonner son mari.¹⁶ Mauriac ne tente pas une explication logique de cet empoisonnement, puisque l'acte lui-même est sans raison logique apparente. Thérèse la raisonnable n'aurait jamais consenti à une telle action. Mais, à ce moment-là, c'est Thérèse la possédée qui l'emporte.

C'est cet acte qui classe Thérèse définitivement comme l'empoisonneuse, la destructrice. Elle est maintenant complètement consciente de la nature de son destin. La même force est en jeu quand, après avoir enfermé Thérèse à Argelouse, Bernard avec sa mère, Anne, et le fiancé d'Anne, pour lui rendre visite (évidemment la famille du fiancé n'est pas encore convaincue de son innocence). L'aspect de Thérèse a tant changé, parce qu'elle ne s'est pas soignée, qu'elle risque encore une fois de menacer le bonheur d'Anne et la paix de la famille (on a besoin dans la famille des biens qu'apportera le

fiancé!). Elle menace aussi de nouveau Bernard, car il pourrait être accusé à son tour d'avoir enfermé Thérèse illégalement; il se rappelle avec horreur une photographie dans un journal intitulée "la séquestrée de Poitiers". Il se voit lui-même, à la place de Thérèse, à la cour d'Assises. C'est à ce moment-là qu'il se rend compte de ce qu'il n'aura pas de paix tant que Thérèse sera dans sa vie:

Que ce fût ou non à son insu, Thérèse suscitait le drame, - pire que le drame: le fait divers; il fallait qu'elle fût criminelle ou victime....¹⁷

Bernard décide de donner à Thérèse sa liberté.

Bien que nous n'ayons que peu de détails sur la vie de Thérèse à Paris, nous savons que ses rencontres avec certains jeunes hommes (parmi qui étaient Azévédo et un nommé Phili) se sont terminées malheureusement, ce qui indique que Thérèse a encore une fois répandu le malheur, et qu'en même temps elle a souffert.

Dans La fin de la nuit, elle continue sa carrière d'empoisonneuse. Sans le vouloir, elle menace le bonheur de sa fille Marie. Les parents du fiancé de Marie s'opposent au mariage surtout à cause de Thérèse, c'est-à-dire, à cause de son passé et de sa vie présente. Marie lance ce cri à sa mère:

Ses parents sont de plus en plus hostiles au mariage depuis qu'ils ont appris.... Oui, ce n'est pas tant le drame en lui-même que votre existence pendant plusieurs années... Tant pis, il faut que vous sachiez! C'est votre faute! c'est à cause de vous! ¹⁸

Dans la longue lutte qui suit, une série de "duels glacés",¹⁹ le pouvoir destructeur de Thérèse s'affirme. Il y a, bien entendu, l'exemple de Marie, mais également celui de Georges Filhot, le fiancé de Marie, qui se croit épris de cette femme vieillissante dont le charme et l'intelligence l'ont ébloui, et, finalement celui de Mondoux, un ami intime de Georges. La scène entre Thérèse et Mondoux est particulièrement violente.²⁰ Mondoux s'en prend à Thérèse à cause de l'influence malsaine de celle-ci sur Georges, mais elle, toujours clairvoyante, comprend tout à coup la raison de la violence des paroles de Mondoux, et elle lui répond ainsi :

Quand vous croyez humilier une femme, cela vous soulage, n'est-ce pas? Vous avez raison, c'est le seul plaisir que vous soyez en droit d'attendre d'elles. Mais c'est un faux plaisir, parce que vous ne réussissez jamais à nous faire vraiment du mal. Il n'y a que ceux que nous aimons pour détenir ce pouvoir. Seuls, les garçons aimés sont redoutables. C'est même curieux que l'on puisse être avec une femme aussi grossier que vous l'avez été avec moi, et tellement inoffensif.... -Ca ne m'atteint pas! balbutiait Mondoux.²¹

Thérèse, horrifiée par l'effet que produisent ses paroles, se rétracte immédiatement et prétend qu'elle cherchait seulement à le blesser. Il est pourtant trop tard: le mal est accompli. Ayant quitté Mondoux, Thérèse réfléchit:

C'était à (Mondoux) que Thérèse pensait dans la rue, longeant les maisons. Georges Filhot, pour l'instant, ne l'occupait plus; ni Marie. Seul Mondoux, sa dernière victime, l'intéressait. Non qu'elle ait pu lui faire grand mal; mais ce coup porté d'une main sûre l'aidait à mesurer son pouvoir, à prendre conscience de sa mission....

Il faudrait vivre en recluse désormais.
 Pour être sûre de ne plus nuire, pour
 éviter aussi les représailles, car tous
 ceux à qui elle avait fait du mal finiraient
 par se rejoindre.²²

Thérèse est arrivée au point où elle est à bout de forces, et son complexe de la persécution fait naître dans son imagination une vision mystique de la meute de tous ceux à qui elle a fait du mal, et qui la poursuit, demandant que justice soit faite. Il semble qu'elle n'ait fait aucun progrès dans la vie depuis ce moment de son passé où l'on venait de découvrir sa tentative d'empoisonnement, et, où, toute seule à Argelouse:

elle percevait autour d'elle une immense rumeur;
 bête tapie qui entend se rapprocher la meute.²³

Elle ne peut maintenant espérer un changement dans son destin. Malade, elle rentre à Argelouse:

Il n'y a plus qu'à attendre ce moment où elle pourra dire à quelqu'un: Voici votre créature épuisée par cette lutte interminable contre elle-même, selon ce que vous avez voulu.²⁴

Ce pouvoir que possède Thérèse pour empoisonner et pour corrompre nous ramène à ce que nous appelions, dans le chapitre précédent, la solidarité humaine. Le crime de Thérèse révèle ce pouvoir obscur au fond d'elle-même, pouvoir qui habite toute l'humanité. Ce thème est à la base de tous les romans de Mauriac; il s'agit de

...l'effroyable capacité de mal que toute âme possède inconsciemment à l'égard de toute autre.²⁵

Nous nous empoisonnons tous mutuellement. Les mots-clé de La fin de la nuit sont prononcés au moment où Thérèse

se trouve obligée d'expliquer son crime à Georges Filhot :

Non, je ne suis pas un monstre... Vous-même...
Si vous cherchiez bien... et même sans chercher
longtemps... Oh! bien sûr! vous n'avez forcé la
dose d'aucun remède pour vous débarrasser d'une
créature... Mais il existe tant d'autres moyens
de supprimer les êtres! (Et à voix presque
basse :) - Combien en avez-vous rejeté de votre
vie?²⁶

Son crime n'est rien, prétend-elle, auprès de tous ses autres crimes, qui étaient lâches et secrets, sans aucun risque. Pourtant, quoique non reconnus comme tels par la loi, ils sont pour elle aussi graves. Tout son comportement prend une extrême importance à cause de l'influence qu'il a sur autrui. Pour étayer son argument, Thérèse encourage doucement Georges à raconter un ancien incident, au cours duquel il avait rejeté brutalement une amitié après l'avoir recherchée. Il lui en coûte beaucoup de se rappeler en détail cet incident, qu'il croyait avoir oublié, et à la suite duquel la vie de la personne en question avait été ruinée. Il se rend compte qu'un tel acte le rend aussi criminel que Thérèse. Il se rend compte aussi que cet acte n'était qu'un parmi beaucoup d'actes semblables au cours de sa vie. Plus tard, il décrit cette rencontre avec Thérèse en ces termes :

Elle disait que ce crime était un crime parmi beaucoup d'autres qu'elle commettait tous les jours, que nous commettons tous... Oui, Marie, vous aussi. Aux yeux du monde, seuls comptent les délits de droit commun, les attentats matériels.... Ah! elle a eu vite fait de m'obliger à tirer du plus profond de ma vie une petite action hideuse, un minuscule scorpion choisi entre mille autres....²⁷

Des exemples semblables se retrouvent dans tous les romans de Mauriac. Dans Genitrix, la mère possessive répand son poison qui dépouille son fils de toute volonté et qui précipite la mort de sa bru. Dans Ce qui était perdu et Les chemins de la mer, il n'y a guère de personnage qui n'ait fait du mal à un autre, en dépit de l'innocence de ses intentions. L'influence néfaste de Brigitte Pian dans La Pharisienne, qui se manifeste sous les apparences d'une sollicitude pour le bien des autres, est infinie. Les noms de Gabriel Gradère,²⁸ Daniel Trasis,²⁹ Jean de Mirbel,³⁰ Louis du Noeud de vipères, Blaise Coûture,³¹ et Paule de Cernès³² sont ceux d'autres fameux empoisonneurs.³³

Dans une oeuvre critique, la question de cet empoisonnement mutuel est exprimé ainsi:

(Mauriac) analyzes the satanic nature of the fascination we exercise over each other, preying on one another to satisfy our emotional needs.³⁴

Il est significatif que cet intérêt passionné pour les autres se manifeste peu chez les personnages de deuxième plan. Ces gens, dont Bernard Desqueyroux est l'archétype, ne s'intéressent guère aux individus mais plutôt aux choses. Ce sont des gens qui voudraient toujours être sûrs de tous; ils n'aiment pas ce qui ne peut pas se classer et s'identifier facilement. Puisque l'être humain est complexe et changeant, il échappe à toute classification; on peut donc comprendre pourquoi les personnages secondaires chez Mauriac évitent toute

exploration du caractère d'autrui. Il s'intéresse à peine à sa propre personnalité. Son désir de dominer et de posséder se borne plutôt aux choses - aux forêts de pins, aux vignobles, à l'argent, aux animaux qu'il faut apprivoiser ou tuer dans la chasse. Il connaît une paix réelle dans son monde ainsi limité, et hésite à rien faire qui l'oblige à sortir de sa torpeur. Considérons Bernard:

Bernard était "à la voie", comme ses carrioles: il avait besoin de ses ornières; quand il les aura retrouvées...il goûtera le calme, la paix.³⁵

Mauriac est impitoyable dans sa peinture de ce type d'homme. Les marchands de vin de Bordeaux, qui s'occupent seulement de rang social et de thésaurisation, sont attaqués dans Préséances. Bertie Dupont-Gunther,³⁶ Victor Larousselle,³⁷ Jérôme Larroque, père de Thérèse, tout occupé de sa carrière politique, Hubert, fils du Louis du Noeud de vipères, Madame Duprouy³⁸ - ce sont tous des frères spirituels de Bernard. Leurs besoins sont facilement satisfaits; nulle force intérieure ne les pousse. Mauriac sous-entend que ces gens sont de peu de mérite, simplement parce qu'ils n'ont pas le courage de vouloir se connaître, comme le font les passionnés,

C'est décidément l'un des traits saillants des personnages principaux qu'ils s'intéressent aux autres, et passionnément. Aucun des personnages principaux n'est indifférent à ceux qui l'entourent. Cet intérêt est

toujours intense, quels qu'en soient les mobiles exacts: désir de dominer, désir de posséder, désir de prendre en faute, ou désir de trouver un directeur. Pourquoi faut-il que cet intérêt empoisonne? Mauriac prétend que l'influence directe n'est jamais bienfaisante, car on cherche ou à exercer une influence qui n'appartient qu'à Dieu, ou à trouver chez autrui un assouvissement qui appartient également à Dieu seul. Lorsqu'un intérêt est mal dirigé et mal appliqué, le seul résultat possible est néfaste; de ce point de vue, la nature de notre attrait mutuel peut être considérée comme satanique. Thérèse, par exemple, ne cesse jamais de chercher son assouvissement dans les autres. Les autres la fascinent. Quoiqu'elle s'ennuie vite de ceux de la race "simple" parce qu'elle réussit si vite à les comprendre, elle ne cesse jamais d'attendre des autres ce dont elle a besoin pour se rendre heureuse. L'une des raisons pour lesquelles elle se sentait étouffer à Argelouse, est qu'elle avait épuisé toutes les possibilités humaines qui s'y trouvaient. L'un des attrait de Paris, à son avis, c'est le nombre et la diversité des gens qui s'y trouvent:

Qu'importe d'aimer tel pays ou tel autre, les pins ou les érables, l'océan ou la plaine? Rien ne l'intéressait que ce qui vit, que les êtres de sang et de chair.³⁹

Ce n'est pas la ville de pierres que je chéris, ni les conférences, ni les musées, c'est la forêt vivante qui s'y agite, et que creusent des passions plus forcenées qu'aucune tempête. Le gémissement des pins d'Argelouse, la nuit, n'était émouvant que parce qu'on l'eût dit humain.⁴⁰

Daniel Trasis du Fleuve de feu va de créature en créature parce que, tourmenté par sa vie désordonnée, il entretient une étrange "soif de limpidité"⁴¹, mais il ne recherche les êtres que pour les avilir, pour les empoisonner. Félicité Cazenave de Genitrix manifeste son intérêt dans les autres sous forme de tyrannie maternelle, et elle détruit ceux à qui elle s'intéresse, par l'amour ou par la haine. La passion de Louis du Noeud de vipères, c'est de faire du mal aux autres, puisqu'il n'a pas su leur faire du bien; il n'a de cesse qu'il n'ait réussi à les trouver méprisables. Hervé de Blénauge de Ce qui était perdu se délecte dans l'échange de propos malicieux, et il ne souffre pas que ses amis aient des secrets - lui qui mène une vie secrète à la poursuite de vices peu naturels. Louis Landin, "l'immonde" des Chemins de la mer, s'intéresse exclusivement à la famille de son patron, Oscar Révolou. Landin se croit serviteur dévoué, mais son influence est tout de même néfaste; c'est lui qui, indirectement, cause le suicide d'Oscar. Celui-ci s'exprime ainsi dans son journal:

J'en vois autour de moi qui sont sauvés par leur devoir professionnel, par leur famille. Mais l'étude Révolou, ce n'est plus moi, c'est l'immonde (Landin). Ma famille? Il m'en a séparé;.... Comment? Je ne saurais l'exprimer et pourtant je l'éprouve avec force... Peut-être en créant autour de nous une zone d'ombre où les miens n'ont pas accès. Il a secrété un monde ténébreux et sans issue pour ceux qui me chérissent....⁴²

Les victimes de Brigitte Pian sont légion: Jean de Mirbel,

Michèle Pian, l'abbé Calou, Octave Pian, Léonce Puybaraud, Octavie Tronche - elle leur a fait à tous du mal en ayant pour eux un intérêt excessif.

Dans tous ces cas, le mal s'exprime sous forme d'intervention dans la vie des autres. Dans ce sens, toutes ces personnes sont des "possédés"; comme Satan, ils veulent jouer à Dieu. Ils cherchent également la possession totale des autres; en cela aussi, ils jouent à être Dieu, qui veut tout. Il faut ajouter, pourtant, que cet empoisonnement n'est pas voulu, il s'opère malgré ceux qui en sont responsables. Il suffit qu'il y ait contact humain, dirait Mauriac, pour qu'un empoisonnement ait lieu. Que faut-il faire dans ce cas? Une réponse partielle vient de Pierre Gornac, le séminariste renfrogné de Destins. Il se reproche d'être intervenu dans l'affaire sentimentale entre Bob Lagave et Paule de la Sesque, et d'être indirectement responsable de la mort de Bob. Pierre comprend enfin la futilité de vouloir s'interposer dans le destin d'un autre, même si l'on veut lui faire du bien. Le vrai philanthrope se limite à souffrir pour les autres, selon la doctrine catholique de la réversibilité des mérites:

Il voyait en esprit un Dieu immobilisé par trois clous et qui ne peut rien pour les hommes que donner du sang. Ainsi devaient agir les vrais disciples: n'intervenir que par le sacrifice, que par l'holocauste. On ne change rien dans les êtres, les êtres ne changent pas, sauf par une volonté particulière de leur Créateur; il

faut les racheter tels qu'ils sont, avec leurs inclinations, leurs vices, les prendre, les ravir, les sauver, tout couverts encore de souillures, saigner, s'anéantir pour eux.⁴³

Pour ne pas se faire empoisonneur, on n'a qu'à consentir à ne rien faire. Nous discuterons plus tard cet élément de passivité dans l'oeuvre de Mauriac.

Ce que nous venons de considérer - le thème de l'empoisonnement sur le plan moral - n'est que la manifestation de quelque chose d'encore plus obscur. Thérèse, elle, était intelligente, douée, charmante ("...on ne demande pas si elle est jolie ou laide, on subit son charme"⁴⁴), vive, et capable de bonté et de générosité. Cependant, elle était aussi meurtrière, adultère, mère dénaturée, et égoïste. La division et la contradiction sont l'essence de sa personnalité. Il ne serait pas exact de la nommer "empoisonneuse" et rien d'autre, parce qu'elle n'est pas un "type" comme le sont les personnages secondaires dans ces romans. Elle hésite et oscille entre les désirs et les sentiments les plus contradictoires. C'est une fille pratique, soucieuse de ses propriétés et désireuse de se marier, et elle est également la créature furieuse qui déteste son milieu conventionnel et qui aspire à une vie parmi ses semblables. Elle a du charme et de l'aplomb, mais c'est également la créature en proie à la peur qui la rend capable des actes les plus bas. Elle a une grande vitalité, et pourtant elle est paresseuse et ne témoigne pas de curiosité intellectuelle. Elle

tâche de détruire sa propre sécurité, et pourtant elle imagine la sécurité dans une vie aussi banale que sa vie à Argelouse. Elle paraît incapable d'amour ("...cette femme si froide, si moqueuse, qui ne montre jamais son plaisir..."⁴⁵), et pourtant elle n'a jamais voulu que l'amour:

(Elle inventait d'autres rêves plus humbles...Elle voit la maison blanche encore, le puits; une pompe grince; des héliotropes arrosés parfument la cour; le dîner sera un repos avant ce bonheur du soir et de la nuit qu'il doit être impossible de regarder en face, tant il dépasse la puissance de notre coeur; ainsi l'amour dont Thérèse a été plus sevrée qu'aucune créature, elle en est possédée, pénétrée.)⁴⁶

Elle désire la liberté, l'indépendance, et l'aventure, et pourtant elle trouve très attrayante la vie de tous les jours:

(Elle croyait que le sublime d'une destinée ordinaire échappe à ceux qui y sont plongés, et que le pain de chaque jour n'a plus de goût pour eux; seuls les coeurs qui, comme elle, en seront éternellement frustrés, se repaissaient de son intolérable absence.)⁴⁷

Pour expliquer l'énigme de Thérèse, les critiques ont proposé bien des théories, dont toutes ont leur valeur.

En voici quelques-unes:

Her exile from the fulness of a life she vaguely apprehends is the source of her disturbing compulsion to destroy.⁴⁸

Est-ce par hasard il n'y aurait pas eu à l'origine une âme naïve et pure? et l'âme noire ne serait-elle pas alors plutôt une âme bouleversée et offensée, révoltée et vengeresse?⁴⁹

Le secret de Thérèse Desqueyroux, c'est que devant elle, tout amour se dérobe: incapable d'être aimée et incapable d'aimer selon sa vocation, elle s'exaspère jusqu'au meurtre.⁵⁰

It is the sexual vice of a decaying middle class which puts murder into Thérèse's head, makes her feel that she must get rid of the man at all costs, fling the large, hot body out of the bed into the darkness.⁵¹

Consciousness of ability stifled by a narrow, conventional environment; a dynamic will turned in upon itself - then, in rage, facing round to destroy what it has failed to make its own; realisation of a vicious circle creating an ever deeper hatred of self: such is M. Mauriac's vision of the earthly hell to which defiant self-will drives its victims. This arid fever is purely cerebral: it makes use of sex only in order to enslave and destroy.⁵²

Chacun de ces théories a sa vérité, certainement. Il est vrai que Thérèse sent que sa vie est moins complète que ses rêveries de jeunesse l'auraient voulue. Il est vrai aussi qu'elle ressent le choc qu'apporte la transition entre la sécurité relative de la jeunesse et les problèmes de la vie de l'âge adulte. Elle est consciente aussi de l'aridité de ses sentiments, et de son incapacité de se perdre dans l'amour d'un autre. Ce manque de tendresse de sa part est responsable en partie de ce qu'elle ne reçoit pas de tendresse d'autrui. En outre, sa déception, est due en partie au "vice sexuel d'un bourgeois décadent" comme son mari Bernard; pour une nature sensible comme la sienne, le choc de subir les "patientes inventions de l'ombre"⁵³ de Bernard est certainement fatal, et altère toute son attitude envers le mariage, "cette ineffaçable salissure des noces"⁵⁴; - mais cette théorie est trop simpliste pour expliquer toute son énigme. La dernière citation ci-dessus, celle de Sackville-West, donne une

explication plus satisfaisante. C'est la volonté frustrée, l'individu qui n'a pas eu la liberté de s'accomplir et qui, ajouterait-on, est incapable de s'accomplir. Il n'est pas vrai, pourtant, que la fièvre soit purement cérébrale; le critique fait supposer que Thérèse savait précisément ce qu'elle faisait, mais Mauriac insiste à plusieurs reprises qu'elle ne comprend pas du tout les motifs de ses actes. Elle est consciente de l'existence des forces intérieures qui la tourmentent, mais elle ne peut pas les comprendre. Par exemple, lorsque Bernard lui demande enfin pourquoi elle voulait l'empoisonner, sa réponse est vague:

Je cétais à un affreux devoir. Oui, c'était comme un devoir.. Ce que je voulais? Sans doute serait-il plus aisé de dire ce que je ne voulais pas; je ne voulais pas jouer un personnage, faire des gestes, prononcer des formules, renier enfin à chaque instant à une Thérèse qui.....⁵⁵

et à ce point-là elle ne trouve plus rien à dire. Définir la Thérèse qu'elle ne voulait pas renier est aussi difficile pour elle que pour le lecteur et pour l'auteur.

Le démon qui possède Thérèse est celui qui possède aussi d'autres héros de ce siècle, à savoir, le démon de l'individualisme. Les mobiles de ces personnages se trouvent dans la lutte pour s'affirmer. Ainsi, l'une des figures symboliques de la littérature des 130 dernières années, c'est "l'étranger". De Stendhal à Camus, le héros s'occupe surtout à établir sa propre identité dans

un monde auquel il ne semble pas appartenir. Il se sent ineffablement seul et différent des autres, ou bien il sent que, étant entré dans un ordre social quelconque, il est emprisonné, et que la meilleure partie de lui-même est étouffée et privée de la liberté nécessaire à son développement. Puis, consciemment ou inconsciemment, sa volonté de se protéger s'exprime dans un acte violent, acte dont le résultat est une aggravation de la situation initiale.

C'est précisément le cas de Thérèse. Elle est écartelée. Benjamin Crémieux exprime ainsi son problème:

Elle est à une de ces minutes où les deux besoins fondamentaux de l'homme: conservatisme, durée d'une part; liberté, nouveauté de l'autre; font sentir en même temps et avec une force égale leur pesée.⁵⁶

D'une part, elle a besoin de sécurité et de tendresse, et, d'autre part, elle désire l'indépendance et la liberté qui lui permettront de développer ses dons et de se perdre dans une vie riche et complète. Mais elle ne peut pas résoudre cette contradiction; ainsi, comme ses compagnons de misère, elle commet l'acte de violence, qui est en même temps un effort pour faire disparaître le gardien de sa prison et aussi un acte de vengeance contre celui qui a trahi ses espérances. Elle comprend qu'en se mariant, elle a essayé de pénétrer dans un monde où elle était étrangère. Par cet acte, elle a fait violence à cette partie d'elle-même qui exige une liberté complète:

Son crime, qui a précédé tous les autres, fut sans doute de se lier à un homme, d'enfanter, de se soumettre à la loi commune, alors qu'elle était née hors la loi.⁵⁷

De même, son empoisonnement de tous ceux qu'elle rencontre est la manifestation de ces désirs contradictoires de détruire ce qui menace sa liberté, de se venger de ce qui n'a pas réussi à assurer sa sécurité; c'est aussi de chercher la sécurité en encourageant l'amour qu'on ressent pour elle, puis de le détruire - les moyens de satisfaire à son démon de l'individualisme sont innombrables. C'est le même démon qui aiguillonne tous les passionnés mauriaciens.

Mauriac parle ailleurs de cette même contradiction entre le conservatisme et la liberté dans d'autres termes. C'est, croit-il, également la contradiction entre le besoin d'être seul, et le besoin d'éviter la solitude. La seule solution possible est la suivante:

Un homme se lève, assiste à la messe, communie. Toutes les heures qui suivent sont baignées de Dieu. Qu'il travaille, qu'il médite, qu'il parle à un ami, la Grâce sacramentelle imbibe cette journée, au point que s'il fut jamais enclin à l'ennui, à la terreur de la solitude, l'en voilà guéri à jamais. Etre seul et pourtant n'être pas seul, cette absurde exigence est miraculeusement contentée. Qui d'entre nous oserait nier que le tourmentent à la fois l'horreur du monde et l'impuissance à demeurer seul dans une chambre?... Entre les affres de l'absence et cette présence perpétuelle à quoi ne résiste aucun amour, que choisir?⁵⁸

Ainsi la contradiction est-elle résolue, pour le catholique Mauriac, dans l'amour divin. Il nous laisse comprendre, pourtant, que les moments où cette paix se fait sentir

sont très rares. Il est naturel - et même souhaitable - que les hommes soient tourmentés par des conflits intimes. La souffrance est caractéristique de notre vie terrestre; Mauriac serait d'accord avec Rimbaud qui écrit: "La vraie vie est ailleurs". Pour être un homme complet, il faut accepter sa souffrance. Mauriac n'a que faire des "satisfaits", envers qui il est impitoyable. La conscience tourmentée est un sol favorable au développement spirituel. Celui qui est esclave de ses passions, si plongé qu'il soit dans le péché, est du moins capable de l'amour. C'est sa vertu d'avoir reconnu sa misère; il ne cherche pas à s'aveugler sur sa condition au moyen d'un soporifique: le train-train- journalier, la fausse piété, ou les menus plaisirs. Mauriac accorde la préférence à son "passionné":

Le héros du Noeud de vipères ou l'empoisonneuse Thérèse Desqueyroux, aussi horribles qu'ils apparaissent, sont dépourvus de la seule chose que je haisse au monde et que j'ai peine à supporter dans une créature humaine, et qui est la complaisance et la satisfaction. Ils ne sont pas contents d'eux-mêmes, ils connaissent leur misère.⁵⁹

L'âme tourmentée, la conscience divisée est la seule qui soit vraiment vivante; on peut bien dire que, du point de vue théologique, de telles âmes accomplissent leur destinée véritable:

Fuir sa douleur, éviter sa croix, ne pas la connaître, voilà toute l'occupation du monde; mais c'est en même temps se fuir soi-même, se perdre. Car c'est notre douleur qui nous donne notre visage particulier: c'est notre croix qui fixe, qui arrête nos contours.⁶⁰

Attendre le bonheur sur terre, c'est donc refuser de voir la réalité de la vie. Commettre des actes de violence, de vice ou de destruction, en conformité avec une certaine lex talionis, c'est donc se faire complice du démon, qui, lui, prétend que nous avons droit au bonheur terrestre. Mauriac s'empresse d'ajouter que de tels actes sont néanmoins et humains et pardonnables en considération de l'intensité de la lutte qui nous remplit quelquefois de panique. L'étoffe de ses romans n'est rien moins que l'expression poétique de cette même lutte - poétique forcément, parce qu'une telle lutte échappe à toute définition logique, et doit être directement observée pour être bien comprise. Sans doute Mauriac, le catholique, court un risque en décrivant en détail les passions que ressentent ses personnages, et il y a une certaine justification à l'accusation qu'il invite ses lecteurs, comme des complices, à partager sa délectation dans la peinture des passions. C'est ici un problème personnel dont Mauriac est tout à fait conscient; l'essai Dieu et Mammon est consacré à un examen de conscience, provoqué par une lettre accusatrice et exquisement malicieuse d'André Gide.⁶¹ Certes, le don poétique qui permet à Mauriac de créer une atmosphère évocatrice suffit à scandaliser pas mal de gens. Il reste cependant vrai qu'il est dans les intentions de Mauriac d'être complètement charitable en présentant une humanité déchue; qu'il n'y réussisse pas

toujours sans scandaliser témoigne chez lui d'un conflit pareil à celui de ses personnages. Ce qu'il dépeint, dit-il, c'est la condition humaine, même si elle n'est pas très belle.

La question se pose alors: si tel est le destin de l'homme, n'y a-t-il rien qu'il puisse faire pour parer à ces influences diaboliques et pour avoir quelque répit? Ou, comme demande la petite Emmanuèle dans la pièce de théâtre, Asmodée, "...croyez-vous que le bonheur soit permis?"⁶² Voilà en effet la question. Quelle est l'étendue de la liberté humaine? L'homme est-il condamné à être d'une part déshérité, mal aimé et possédé pour s'accomplir en homme, ou bien, d'autre part, à ressembler à Bernard Desqueyroux? Que peut-il pour se délivrer de ce destin inexorable?

Mauriac ne fournit nulle part de réponse tout à fait satisfaisante à cette question. On ne rencontre pas dans son oeuvre de héros énergiques qui croient à des valeurs positives et qui ont cet esprit de conquête qui se moque d'une destinée inexorable, qui s'engagent dans une aventure spirituelle qui les fait avancer sans cesse. Au lieu de cela, le personnage principal semble incarner le concept de la fatalité du péché. Thérèse, par exemple, ne prend jamais de décision positive; elle est toujours passive. Un critique définit ainsi le péché de Thérèse:

...le péché passif, involontaire, celui qu'on commet malgré soi, sans rien faire pour cela.⁶³

Son empoisonnement de son mari ne fut pas prémédité:

...elle s'est engouffrée dans le crime béant; elle a été aspirée par le crime....⁶⁴

L'influence qu'elle a sur les autres prend place malgré elle, sans qu'elle sache ce qui se passe; ce n'est que plus tard, lorsqu'il est trop tard, qu'elle reconnaît le mal qu'elle a fait. Même quand elle essaie de lutter, ses efforts se soldent en général par un échec:

Je grimpe, je grimpe, je grimpe... et puis je glisse d'un seul coup et me retrouve dans cette volonté mauvaise et glacée: mon être même, lorsque je ne tente aucun effort, - ce sur quoi je retombe quand je retombe sur moi-même.⁶⁵

Peu à peu, au moyen de tous les actes qu'elle commet involontairement, et poussée par son hérédité, elle tisse le filet inexorable de son destin. Et ce sont cependant ces actes qui composent l'évidence sur laquelle elle sera jugée. C'est un autre grand thème mauriacien: nos actes nous suivent et nous définissent.

On retrouve cet élément de passivité chez d'autres héros. Bob Lagave, le garçon débauché de Destins, médite sur son passé:

Entre toutes les actions dont le souvenir l'assailait, qu'avait-il voulu? Qu'avait-il prémédité? Bien avant qu'il connût ce qui s'appelle le mal, combien de voix l'avaient de toutes parts appelé, sollicité! Ah! non, il n'avait pas choisi telle ou telle route; d'autres avaient choisi pour lui... Son tendre visage avait été sa condamnation. Il ne faut pas que les anges soient visibles; malheur aux anges perdus parmi les hommes!⁶⁶

Dans Les chemins de la mer, Pierre Costadot réfléchit sur sa propre condition:

...une journée se trouvait marquée, obscurcie, salie par un acte accompli sans témoin... Ce seul manquement interrompait, brisait toute une longue période d'efforts, d'ennoblissement. Tant de luttes n'avaient servi qu'à construire un barrage derrière lequel les eaux troubles s'étaient élevées, avaient grossi jusqu'à ce qu'aucune force humaine ni divine ne pût plus le contenir.⁶⁷

Dans Le désert de l'amour, Maria Cross considère son passé dans un passage qui ressemble étroitement à la citation du Journal de Mauriac mentionnée plus haut:^A

Mais à quoi bon cet effort vers la perfection lorsque c'est notre destin de ne rien tenter qui ne soit louche en dépit de notre bon vouloir? Tous les buts que Maria s'était glorifiée d'atteindre, le pire d'elle-même savait y trouver son profit.⁶⁸

Dans le même roman, Raymond Courrèges a les pensées suivantes, qui semblent donner raison à tous ceux qui croient que la théologie de Mauriac est foncièrement janséniste:

Au seuil de notre jeunesse, les jeux sont faits, rien ne va plus; peut-être sont-ils faits depuis l'enfance: telle inclination, enfouie dans notre chair avant qu'elle fût née, a grandi comme nous, s'est combinée avec la pureté de notre adolescence et, lorsque nous avons atteint l'âge d'homme, a fleuri brusquement sa monstrueuse fleur.⁶⁹

Gabriel Gradère, passant en revue sa vie de débauche et de dépravation, écrit les mots suivants dans sa "confession" à l'abbé Alain Forcas:

Nous sentons tellement que cette puissance pour nous avilir dépasse les forces de l'individu misérable et que pour être entraîné à ce rythme il faut une vitesse acquise et accrue de génération en génération. Que de morts s'assouvissent en nous et par nous!⁷⁰

^A Voir page 91.

De façon ou d'autre, chacune de ces citations avance le concept que l'individu est plus passif qu'actif. Quand l'un des personnages fait un acte positif, comme Gabriel Gradère en tuant sa maîtresse Aline, le récit en paraît artificiel et peu convaincant. Par contraste, le péché qui cause la souffrance de tant de ces héros n'est pas souvent mis à exécution; c'est plutôt une délectation couchée, un abandon de soi à des fantaisies voluptueuses (comme dans le cas d'Elisabeth Gornac), une autre expérience passive. Et, comme le fait remarquer Claude-Edmonde Magny, l'amour aussi chez Mauriac consiste moins à aimer qu'à être aimé.⁷¹ Maria Cross, Jean Azévédo, Georges Filhot, Bob Lagave, Tota Revaux, le jeune Philipe du Noeud de vipères, Gabriel Gradère, Robert Costadot, Nicolas Plassac sont importants par l'amour qu'ils inspirent chez autrui, mais ils n'ont rien fait de positif pour attirer cet amour. De la même façon, c'est grâce à une réaction négative que ces gens apprennent qu'ils sont aimés; comme nous le disions dans le chapitre précédent, ils savent qu'ils sont aimés, non pas par le bonheur qu'ils causent, mais plutôt par la jalousie et la souffrance qu'ils découvrent chez celui qui les aime.

On peut se permettre un jeu amusant, mais non sans signification, sur les sens différents du mot "passion" en ce qui concerne l'oeuvre de Mauriac. D'abord, le mot "passion" décrit une émotion intense, qu'il s'agisse de

l'amour, du désir de posséder des richesses, ou du besoin de s'imposer dans la vie des autres. Ensuite, le mot "passion" décrit les souffrances du Christ en Croix, souffrances par lesquelles Il a racheté les péchés du monde et donné aux hommes l'espoir du salut. Ces deux sens du mot sont étroitement apparentés. Plus le pécheur est plongé dans le péché, plus il est prêt à devenir un saint. Ou, comme le dit un critique, les mots de Saint Augustin "Tout peut nous mener à Dieu, même nos péchés," deviennent chez Mauriac "Ce sont nos péchés qui nous mènent à Dieu."⁷² Mauriac exprime ailleurs cette même idée:

Ceux qui semblent voués au mal, peut-être étaient-ils élus avant tous les autres, et la profondeur de leur chute donne la mesure d'une vocation trahie. Il n'existerait pas de bienheureux s'ils n'avaient détenu le pouvoir de se damner; peut-être ceux-là seuls se perdent qui eussent pu devenir des saints.⁷³

Le pécheur qui cède à ses passions cause sa propre souffrance, et toute souffrance fait partie de la Passion du Christ, de sorte que le pécheur, lui aussi, joue un certain rôle dans la Rédemption. Enfin, le mot de "passion" est le contraire de l'action, c'est-à-dire que le troisième sens est celui de "passivité". Ainsi, dans une sorte de boutade, on pourrait dire que les "passionnés" mauriciens sont les victimes de la passion en ce qu'ils éprouvent des sentiments forts, qu'ils souffrent à cause de ceux-ci, et qu'ils ne peuvent rien faire pour combattre un tel sort.

Mauriac laisse-t-il à ces personnages une marge de liberté? Il répondrait que oui. A ceux qui lui reprochent l'absence de développement chez Thérèse, il répondrait que ce n'était pas dans ses intentions de la présenter comme un personnage en état de devenir. Elle ne crée pas sa propre destinée; elle la subit. Puisqu'il en est ainsi pour tous les hommes, selon la croyance de Mauriac, c'est le devoir de chacun de découvrir sa vraie nature, de découvrir, comme le dirait le catholique Mauriac, sa vraie vocation. C'est un essentialiste, non pas un existentialiste. Il tâche de découvrir chez Thérèse la couche profonde qui révèle son véritable essence. Il traite tous ses personnages de la même façon. Donc, en définissant la mesure de liberté dont jouit chaque personnage, il définit, pour ainsi dire, la "mission" de ce personnage, mission qui a existé de toute éternité.

Déjà dans Thérèse Desqueyroux nous entrevoyons ce qu'est la mission de Thérèse. Puisqu'elle est détournée du suicide deux fois, il nous est permis de nous douter de ce que son créateur ait des projets à son sujet. Nous avons une indication claire de cette mission quand, à la fin du roman, Bernard lui demande pourquoi elle voulait le tuer:

(Bernard) écoutait ses propres paroles avec étonnement, avec agacement. Thérèse sourit, puis le fixa d'un air grave. Enfin! Bernard lui posait une question, celle même qui fût d'abord venue à l'esprit de Thérèse si elle

avait été à sa place... Elle avait, à son insu, troublé Bernard. Elle l'avait compliqué; et voici qu'il l'interrogeait comme quelqu'un qui ne voit pas clair, qui hésite. Moins simple... donc, moins implacable. Thérèse jeta sur cet homme nouveau un regard complaisant, presque maternel.⁷⁴

Thérèse, grâce à sa lucidité, a réussi un peu à tirer Bernard de ses "ornières". Il commence à comprendre que la vérité n'est pas quelque chose qui se réduit à quelques maximes utiles, mais qu'elle est infiniment plus complexe. Pour la première fois, Thérèse sent de l'affection pour cet homme, parce qu'il est devenu plus humain.

On pourrait dire aussi, sans exagération, que Thérèse est responsable, à son insu, de délivrer Catherine Schwartz, dans Thérèse chez le docteur, d'un amour paralysant pour un homme qu'elle admirait autrefois, mais qui n'est plus qu'un fantoche.

La "mission" de Thérèse s'éclaire dans La fin de la nuit. Il est important de se rappeler qu'elle voit chez elle-même et chez les autres des traits qui échappent à la plupart de gens. Elle sait, par exemple, que ce sont nos actes accumulés qui montrent notre vrai visage:

Où que je traîne ce corps exténué, ce coeur mourant de faim, mon acte m'entoure... O mur vivant! Non, pas un mur, mais une haie vive, chaque année plus enchevêtrée.⁷⁵

Parce qu'elle est consciente de sa puissance destructrice, elle peut, à un moment donné, refuser de se soumettre de nouveau à cette loi. Passive devant la nature de son destin, elle est quand-même libre dans ce sens:

....c'est le pouvoir départi aux créatures les plus chargées de fatalité, - ce pouvoir de dire non à la loi qui les écrase. Lorsque Thérèse, d'une main hésitante, écarte ses cheveux sur son front ravagé, afin que le garçon qu'elle charme, la prenne en horreur et s'éloigne d'elle, ce geste donne son sens à tout le livre. En chaque rencontre, la malheureuse la renouvelle, ne cessant de réagir contre la puissance qui lui est donnée pour empoisonner et pour corrompre.⁷⁶

Ce n'est pas, pourtant, par ce seul geste que Thérèse réussit à tuer l'amour de George Filhot, pour assurer le bonheur de sa fille. C'est aussi en employant les mêmes moyens qui avaient animé Bernard, et qu'elle emploie aussi pour émouvoir Mondoux:

J'exige des autres qu'ils soient clairvoyants. Ce qui m'irrite chez Marie, c'est sa puissance d'illusion. J'ai toujours eu cette manie de détacher les bandeaux; je n'avais de cesse que tout le monde autour de moi vît clair. Il faut qu'on me rejoigne dans le désespoir. Je ne comprends pas qu'on ne soit pas désespéré.⁷⁷

Thérèse oblige d'abord Mondoux à voir clair en lui-même pour chercher l'explication de son attitude envers les femmes. Dans une ruse un peu maladroite et ouse-laisse trop voir la main de l'auteur, Mauriac veut nous faire croire que c'est "Sainte Thérèse" qui a "sauvé" Mondoux.

Écoutons George Filhot:

-Comment va votre ami Mondoux?
-Oh! c'est inouï! Croiriez-vous... mais c'est vrai, vous ne le connaissez pas.... Figurez-vous, tout à coup il a découvert les femmes. Il dit que c'est merveilleux et qu'on a tout ce qu'on veut. Pauvre Mondoux! C'est devenu une idée fixe...⁷⁸

Comme pour Mondoux, en obligeant Georges à se comprendre,

Thérèse révèle le plus clairement la nature de sa mission. Une fois de plus, elle le fait au moyen de son pouvoir destructeur; elle croit donc qu'elle lui a fait du mal comme elle le fait toujours. En d'autres termes, elle fait le bien malgré elle - encore un aspect de la passivité des personnages de Mauriac. Georges pourtant se rend compte du bien qu'elle lui a fait:

Que lui dirait-il (à Thérèse)? Qu'elle pouvait s'endormir sans inquiétude à son sujet; qu'elle ne lui avait fait aucun mal, qu'elle n'avait fait de mal à personne; que c'était sa mission d'entrer profondément dans les coeurs à demi morts, pour les bouleverser; qu'elle mordait, jusqu'au tuf d'un être, et qu'alors il était assuré de donner son fruit... Il ne serait plus jamais content de lui-même, plus jamais satisfait... Il apprendrait à connaître les limites en lui, au delà desquelles s'étend cette passion infinie....⁷⁹

Thérèse a obligé Georges à prendre conscience de sa croix, et sous-entend Mauriac, elle a contribué aussi (sans le savoir!) à le rapprocher de Dieu. Ainsi, la liberté de Thérèse est demi-consciente (quand elle refuse d'être elle-même), et demi-inconsciente (quand elle fait du bien malgré elle). En dépit de cela, elle reste divisée contre elle-même jusqu'à la fin de sa vie. Nous pouvons dire, avec un critique:

Faced by her anomalous nature, we are forced by an overwhelming sense of pity to accept the dichotomy of good and evil as a conflict of absolutes. Seen in this light, the soul of Thérèse reveals a purpose beyond itself,⁸⁰

Une mission, pourrait-on ajouter, dont il n'est pas nécessaire qu'elle soit conscient pour qu'elle s'accomplisse.

La marge de libre arbitre accordée aux personnages de Mauriac peut paraître bien mince aux yeux de ceux qui ne partagent pas ses convictions religieuses; Sartre a critiqué brillamment mais assez superficiellement le manque de liberté que Mauriac laisse à ses personnages dans La fin de la nuit.⁸¹ Cette même attitude se retrouve chez certains coreligionnaires de Mauriac:

(Thérèse est) privée de cet élément d'aspiration vers un dépassement de soi-même (oeuvre à écrire, action sociale à exercer, apostolat d'une vertu ou d'un vice, bref, affirmation de soi dans sa plus vitale expression).⁸²

Voilà en effet la solution du problème de la plupart de ces personnages. Ce n'est pas pourtant dans les intentions de Mauriac d'écrire des romans qui traitent des problèmes sociaux et intellectuels. Il étudie plutôt l'homme qui, seul avec lui-même et avec ses passions, traverse une crise; dans cette situation, l'auteur le pousse le plus loin possible dans le sens de son angoisse. Mais même à cette extrémité, Mauriac veut montrer que leur vie n'est pas sans espoir et que leur volonté n'est pas sans influence. Pour Mauriac, ces personnages prennent une certaine dignité simplement parce qu'ils ont pris conscience de leurs péchés, ou, si l'on préfère, de leur misère. Il ne faut pas être catholique pour accepter cette attitude. Par exemple, le critique Nelly Cormeau, qui s'avoue agnostique, trouve que le sens du péché chez les croyants ressemble au sens de la responsabilité

personnelle chez les incroyants.⁸³ Écoutons aussi Marcel Arland, qui parle de Thérèse (mais ce qu'il écrit s'applique également aux autres passionnés):

C'est à cause de cet être en elle-même, qui la juge et la désavoue, qu'elle n'est pas perdue.⁸⁴

Raymond Courrèges, après une vie de débauche, est pour ainsi dire sauvé dès qu'il est obligé de voir clair en lui-même et de comprendre la futilité de la vie qu'il menait. Il doit maintenant s'appliquer à la recherche de son vrai moi, ayant compris la fausseté des motifs sur lesquels la tension de sa vie avait été fondée. A ce moment, il commence à voir d'autres possibilités qui avaient cependant toujours existé. Maintenant il peut examiner ses passions plus objectivement:

...tout sert la passion: le jeûne l'exaspère, l'assouvissement la fortifie; notre vertu la tient éveillée, l'irrite, elle nous terrifie, nous fascine; mais si nous cédon, notre lâcheté ne sera jamais à la mesure de son exigence... Ah! forcené! Il aurait fallu demander à son père comment il a vécu avec ce cancer. Qu'y a-t-il au fond d'une vie vertueuse? Quelles échappatoires? Que peut Dieu?⁸⁵

Il faut se rappeler que d'après Mauriac, c'est par suite de sa vie agitée que Raymond est devenu capable de cette perspective. Dans ce sens, Mauriac rejoint Baudelaire: pour découvrir la meilleur partie de nous-même, il faut d'abord avoir connu la pire. L'enfer est une condition nécessaire du ciel.

L'extrait suivant du journal de Louis du Noeud de vipères est significatif en ce qu'il montre que cet homme

tout comme Thérèse, n'était pas perdu, puisqu'il est arrivé à reconnaître sa misère. Il parle d'un jeune garçon, son neveu, et il s'adresse à Isa, sa femme, dont il déteste la piété:

Tes principes étalés, tes allusions, tes airs dégoûtés, ta bouche pincée n'auraient pu me donner le sens du mal, qui m'a été rendu, à mon insu, par cet enfant; je ne m'en suis avisé que longtemps après. Si l'humanité porte au flanc, comme tu l'imagines, une blessure originelle, aucun oeil humain ne l'aurait discerné chez Luc: il sortait des mains du potier, intact et d'une parfaite grâce. Mais moi, je sentais auprès de lui ma difformité.⁸⁶

Et il écrit encore:

Au vrai, personne n'avance à visage découvert, personne. La plupart singent la grandeur, la noblesse. A leur insi, ils se conforment à des types littéraires ou autres. Les saints le savent, qui se haïssent et se méprisent parce qu'ils se voient. Je n'eusse pas été si méprisé si je n'avais été si livré, si ouvert, si nu.⁸⁷

A mesure qu'il voit plus clair, il se rend compte de ce que son être n'est pas uniquement, comme il l'avait cru, un "noeud de vipères". Il comprend qu'il y a en lui-même d'autres possibilités qu'il n'avait jamais soupçonnées, et qu'il a passé toute sa vie à nourrir une haine injustifiable pour sa famille. Maintenant, il est vieux, trop vieux, croit-il, pour changer; mais il n'en est pas sûr, et c'est dans cette incertitude que se trouve la clef de son salut. Possédé, il entrevoit la possibilité que le démon qui l'habite soit exorcisé:

Si j'étais plus jeune, les plis seraient moins marqués, les habitudes moins enracinées; mais je doute que, même dans ma jeunesse, j'eusse pu

rompre cet enchantement. Il faudrait une force, me disais-je. Quelle force? Quelqu'un. Oui, quelqu'un en qui nous nous rejoindrions tous et qui serait le garant de ma victoire intérieure, aux yeux des miens; quelqu'un qui porterait témoignage pour moi, qui m'aurait déchargé de mon fardeau immonde, qui l'aurait assumé.⁸⁸

C'est pour de tels passages que Le noeud de vipères a mérité la réputation du seul roman de Mauriac qui soit en même temps catholique et convaincant. Si nous devons considérer Mauriac comme un romancier catholique - ainsi qu'il voudrait l'être⁸⁹ - il faut donc constater qu'il n'est convaincant que quand il est lui-même, c'est-à-dire, quand il est le poète qui sait évoquer un être en proie à ses passions, dans un milieu où la nature est complice:

...selon (sa) contestable optique, toutes les énergies, toutes les forces positives de la vie seraient les puissances charnelles et que les forces spirituelles ne se trouveraient jamais appelées qu'à jouer un rôle modérateur ou d'interdiction: un rôle de police.⁹⁰

Les conversions à la dernière minute des personnages tels qu'Edward Dupont-Gunther,⁹¹ le frère de Florence dans Préséances, Fabien Dézaymeries,⁹² Gisèle de Plailly,⁹³ Bob Lagave,⁹⁴ Irène de Blénauge,⁹⁵ Gabriel Gradère,⁹⁶ Nicolas Plassac,⁹⁷ et Jean de Mirbel⁹⁸ restent, dans la plupart des cas, peu convaincantes, parce que l'auteur n'a pas réussi à alléger l'atmosphère de mal dans le reste du roman afin de rendre vraisemblable cette introduction de la "supposition céleste". En outre, Mauriac a essayé sans succès de fonder deux romans sur des abstractions,

de cette part de la foi qui est intellectuelle plutôt qu'émotive - entreprise dangereuse pour un écrivain qui se fie plus à l'intuition qu'à la logique.⁹⁹ Pour illustrer la contradiction implicite entre son désir de faire oeuvre chrétienne et son manque de succès, Donat O'Donnell, dans son étude intitulée Maria Cross trouve une signification spéciale à la citation suivante de Dieu et Mammon:

La critique catholique fut-elle profondément injuste envers mes ouvrages? Ce qu'elle y subodorait de pourriture, oserais-je prétendre que je ne le sens pas rôder sur mon oeuvre comme sur ces cimetières que tout de même la croix domine?¹⁰⁰

O'Donnell fait remarquer le contraste entre l'activité de l'élément de corruption, qui rôde et qui menace, et, d'autre part, la croix inerte et écartée, la croix ornée des cimetières bourgeois. Il continue:

Now this infused suggested contrast between the inertia of the cross and the activity of evil has a peculiar limited significance for Mauriac's own work. The accusation of blending pornography with pietism was not altogether unfounded, and the metaphor here does more to admit than to rebut it.... the cross is a hollow symbol, standing for something important to Mauriac himself but not for any vital principle in his work, still less for anything of general significance.¹⁰¹

Nous sommes complètement d'accord avec cette opinion. Mauriac, le catholique, n'a pas exorcisé cet antagoniste séduisant de ses romans. Il n'a certainement pas fait une littérature édifiante, destinée à gagner des âmes pour l'église dans la manière traditionnelle. Cependant, ce

n'est pas là sa fonction de romancier. Il a affirmé lui-même, avec une précision heureuse, son but et sa réussite:

Je suis un métaphysicien qui travaille dans le concret. Grâce à un certain don d'atmosphère, j'essaye de rendre sensible, tangible, odorant, l'univers catholique du mal. Ce pécheur dont les théologiens nous donnent une idée abstraite, je l'incarne.¹⁰²

Nul doute qu'il n'ait réussi à incarner ce pécheur dont il parle, et jamais avec plus de succès que dans la figure hantée de Thérèse Desqueyroux. Son mystère la suit dans la tombe. Dans cette créature, le bien et le mal se rencontrent, mais ne se réconcilient jamais, et son portrait, avec ceux de ses semblables, révèle ses propres limites: celles d'un individu qui cherche mais qui ne réussit pas à trouver d'unité parfaite en lui-même - qui reste jusqu'à la fin un possédé.

Notes sur le Chapitre IV

- 1 Journal II, dans Oeuvres complètes, t.11, p. 155.
- 2 Thérèse Desqueyroux, dans Oeuvres complètes, t.2, p. 181.
- 3 Ibid., p. 180.
- 4 Ibid., p. 184.
- 5 Ibid.
- 6 Ibid., p. 191.
- 7 Ibid., p. 192.
- 8 Ibid., p. 193.
- 9 Ibid., p. 194.
- 10 Ibid., p. 200.
- 11 Ibid., p. 230.
- 12 Ibid., p. 213.
- 13 Ibid., p. 237.
- 14 Ibid., p. 214.
- 15 Ibid., pp. 215-216.
- 16 Impossible à considérer cet acte sans faire quelques remarques sur le style (il faudrait plutôt toute une étude séparée). Une analyse du style montrerait l'habileté avec laquelle Mauriac prépare le lecteur à cet "acte". Il faudrait d'abord souligner l'unité poétique de toute l'oeuvre, unité si délicate qu'elle rend complètement vraisemblable cet empoisonnement. L'atmosphère et le ton sont si bien établis que le lecteur croit entrer dans le même état halluciné que Thérèse. Une telle analyse indiquerait aussi ce qu'il y a d'ambigu et de mystérieux dans la situation, grâce à l'emploi de la litote.
- 17? Thérèse Desqueyroux, p. 270.
- 18 La fin de la nuit, dans Oeuvres complètes, t. 2, p. 375.
- 19 Boisdeffre, Pierre de, Métamorphose de la littérature, p. 188.

- 20 cf. Sartre, Jean-Paul, dans la NRF, janvier-juin 1939, p. 215: "Je connais peu de scènes plus vulgaires que celle-là et le curieux c'est qu'il faut de toute évidence imputer cette vulgarité à M. Mauriac lui-même."
- 21 La fin de la nuit, pp. 454-455.
- 22 Ibid., p. 456.
- 23 Thérèse Desqueyroux, p. 241.
- 24 La fin de la nuit, p. 493.
- 25 Rousseaux, André, Littérature du XXe siècle, t.II, p. 197.
- 26 La fin de la nuit, p. 431.
- 27 Ibid., p. 489.
- 28 Les anges noirs.
- 29 Le fleuve de feu.
- 30 L'agneau.
- 31 Asmodée.
- 32 Galigai.
- 33 Même dans son premier roman, L'enfant chargé de chaînes, Mauriac avait présenté un cas semblable à celui de Georges Filhot. Jean-Paul Johanel, étudiant bourgeois, rencontre à une réunion un jeune ouvrier grossier et assez bête, Georges Elie, qui est séduit par les paroles de Jean-Paul au sujet de l'amitié qui devrait exister entre apprentis et étudiants. Mais Jean-Paul s'ennuie vite de Georges et l'écarte brutalement de sa vie; par la suite, Georges devient dur et cynique.
- 34 Brée, Germaine et Margaret Guiton, An age of fiction, p. 114.
- 35 Thérèse Desqueyroux, p. 282.
- 36 La chair et le sang.
- 37 Le désert de l'amour.
- 38 Le rang (Plongées).
- 39 Thérèse Desqueyroux, p. 284.

- 40 Thérèse Desqueyroux, p. 284.
- 41 Le fleuve de feu, dans Oeuvres complètes, t.1, p. 222.
- 42 Les chemins de la mer, dans Oeuvres complètes, t.5, p. 69.
- 43 Destins, dans Oeuvres complètes, t.1, p. 526.
- 44 Thérèse Desqueyroux, p. 187.
- 45 Ibid., p. 197.
- 46 Ibid., pp. 264-265.
- 47 La fin de la nuit, p. 441.
- 48 Brée et Guiton, op. cit., p. 119.
- 49 Clouard, Henri, Histoire de la littérature française symbolisme à nos jours, t.2, p. 278.
- 50 Palante, Alain, Mauriac, le roman et la vie, p. 124.
- 51 Turnell, Martin, The art of French fiction, p. 336.
- 52 Sackville-West, Edward, Inclinations, p. 232.
- 53 Thérèse Desqueyroux, p. 196.
- 54 Ibid., p. 183.
- 55 Ibid., p. 280.
- 56 Crémieux, Benjamin, "Thérèse Desqueyroux", NRF, t. 28, janvier-juin 1927, p. 687.
- 57 La fin de la nuit, p. 377.
- 58 Souffrances et bonheur du Chrétien, dans Oeuvres complètes, t.7, p. 259.
- 59 Le romancier et ses personnages, dans Oeuvres complètes, t.8, p. 300.
- 60 Dieu et Mammon, dans Oeuvres complètes, t.7, p. 295.
- 61 Voir cette lettre dans ibid., pp. 330-331.
- 62 Asmodée, dans Oeuvres complètes, t.9, p. 117.
- 63 Magny, Claude-Edmonde, Histoire du roman français depuis 1918, t.1, p. 137.

- 64 Thérèse Desqueyroux, p. 239.
- 65 La fin de la nuit, p. 393.
- 66 Destins, p. 489.
- 67 Les chemins de la mer, p. 181.
- 68 Le désert de l'amour, p. 119.
- 69 Ibid., p. 145.
- 70 Les anges noirs, dans Oeuvres complètes, t.3, p. 146.
- 71 Magny, Claude-Edmonde, op.cit., p. 135.
- 72 Bernoville, Gaétan, préface à North, Robert, Le catholicisme dans l'oeuvre de François Mauriac, p. xxv.
- 73 Les anges noirs, p. 274.
- 74 Thérèse Desqueyroux, p. 277.
- 75 La fin de la nuit, p. 310.
- 76 Ibid., p. 537 (dans la préface de l'auteur).
- 77 Ibid., p. 394.
- 78 Ibid., p. 485.
- 79 Ibid., p. 503.
- 80 Sackville-West, Edward, op.cit., p. 234.
- 81 Sartre, Jean-Paul, op.cit., pp. 212-232.
- 82 Crémieux, Benjamin, op.cit., pp. 687-688. Voir aussi certains articles, surtout dans les revues franco-canadiennes. Voir également les jugements du fameux abbé Louis Bethléem dans la Revue des lectures, 1928, cités dans O'Donnell, Donat, Maria Cross, pp. 5-6.
- 83 Cormeau, Nelly, L'art de François Mauriac, p. 66.
- 84 Arland, Marcel, "La fin de la nuit", NRF, t.44, janvier-juin 1935, p. 450.
- 85 Le désert de l'amour, p. 163.
- 86 Le noeud de vipères, dans Oeuvres complètes, t.3, p. 437.

- 87 Ibid., p. 517.
- 88 Ibid., p. 515.
- 89 Le roman, dans Oeuvres complètes, t.8, p. 281: "...impossible de travailler à mieux faire connaître l'homme, sans servir la cause catholique."
- 90 Palante, Alain, op.cit., p. 181.
- 91 La chair et le sang.
- 92 Le mal.
- 93 Le fleuve de feu.
- 94 Destins.
- 95 Ce qui était perdu.
- 96 Les anges noirs.
- 97 Galigai.
- 98 L'agneau.
- 99 Les anges noirs, sur le thème de la possession diabolique, et L'agneau, sur le thème du rachat par le sacrifice.
- 100 Dieu et Mammon, p. 292.
- 101 O'Donnell, Donat, Maria Cross, p. 225.
- 102 Journal II, p. 154.

CONCLUSION

Le sujet de cette étude est le problème de l'individu chez Mauriac. On pourrait dire, une fois l'étude achevée, que ce problème reste toujours un problème en ce que Mauriac lui-même n'arrive pas à le résoudre tout à fait. Il voudrait bien s'affirmer en tant qu'écrivain catholique: il voudrait considérer les problèmes spéciaux de l'individu de l'époque contemporaine dans le cadre des valeurs absolues de la religion. Il cherche à accommoder un monde sans valeurs définies à celui où le bien et le mal serait clairement définies. C'est un but qui reste purement théorique, cependant, et, si Mauriac ne s'était pas déclaré dans ses autres oeuvres à ce sujet, on ne serait pas certain de ses intentions après la lecture de ses romans seulement. En fait, chez Mauriac il n'y a pas de frontière bien définie entre le bien et le mal: c'est un monde presque nietzschéen que le sien. Thérèse, par exemple, ne se soucie pas des valeurs absolues; c'est plutôt à son propre conflit qu'elle s'intéresse, et tout son pouvoir destructeur s'applique à la solution de ce conflit. Sa lucidité l'aide, dans une certaine mesure, à prendre conscience de la dualité de sa nature et de l'existence de ce conflit, mais elle ne réussit pas à le dominer et à comprendre pourquoi elle est déshéritée, mal aimée, et possédée. On pourrait donc dire qu'un autre concept nietzschéen, celui de la volonté de puissance, est à la base des forces qui la "possèdent" et qui la poussent

malgré elle. Cette volonté de puissance ne s'assouvit ni sur le plan social, ni sur le plan des relations humaines, ni sur le plan de la compréhension de soi-même. Frustrée de tous côtés, cette volonté s'exprime par des actes de violence, qui ne font qu'aggraver le dilemme du personnage, puisqu'il n'arrive qu'à faire le mal là où tous ses efforts étaient, croyait-il, vers le bien. Et, à la fin, la volonté de puissance est frustrée en ce que le héros n'arrive pas à dominer ce conflit ni à attacher à sa vie un sens clair et satisfaisant.

Cette contradiction chez Mauriac entre sa croyance personnelle en des valeurs absolues, et l'impossibilité où il se trouve d'affirmer ces croyances dans son oeuvre romanesque, renforce notre idée que notre auteur n'a pas réussi à montrer l'homme de façon satisfaisante ce qu'il est, bien qu'il approfondisse et élargisse notre connaissance de la nature humaine. L'élément de nietzschéisme chez ce catholique nous oblige à conclure que "la supposition céleste" qu'il voudrait bien introduire dans ses romans reste toujours et seulement une supposition. Mauriac, pas plus que son personnage, n'arrive à trouver l'unité qu'il voudrait tant atteindre. C'est un univers négatif que le sien, où il n'y a pas de valeurs absolues ni de dessein clair: tout est fragmentaire et incomplet. Comme Thérèse, il ne réussit pas à trouver une langue pour communiquer totalement; il n'arrive qu'à faire une expression

toute personnelle d'un dilemme non résolu. Son univers reste confus, donc, et son personnage reste inassouvi et frustré; la lucidité de celui-ci et ses examens inexorables de conscience ne servent qu'à accroître son angoisse. Le lecteur n'a qu'à entretenir l'espoir douteux que la fin de la vie de Thérèse sera également pour lui-même la fin de la nuit créée par Mauriac.

BIBLIOGRAPHIEI. ROMANS ET NOUVELLES DE MAURIAC EN ORDRE CHRONOLOGIQUE

- 1913 - L'enfant chargé de chaînes, dans Oeuvres complètes, t.10.
- 1914 - La robe prétexte, dans " " , t.1.
- 1920 - La chair et le sang, dans " " , t.10.
- 1921 - Préséances, dans " " , t.10.
- 1922 - Le baiser au lépreux, dans " " , t.1.
- 1923 - Le fleuve de feu, dans " " , t.1.
- 1923 - Genitrix, dans " " , t.1.
- 1924 et 1935 - Le mal, dans " " , t.6.
- 1925 - Le désert de l'amour, dans " " , t.2.
- 1927 - Thérèse Desqueyroux, dans " " , t.2.
- 1928 - Destins, dans " " , t. 1.
- 1929 - Trois récits, dans " " , t.6.
- 1930 - Ce qui était perdu, dans " " , t.3.
- 1932 - Le noeud de vipères, dans " " , t.3.
- 1933 - Le drôle, dans " " , t.10.
- 1933 - Le mystère Frontenac, dans " " , t.4.
- 1933 - Thérèse à l'hôtel, dans " " , t.2.
- 1933 - Thérèse chez le docteur, dans " " , t.2.
- 1935 - La fin de la nuit, dans " " , t.2.
- 1936 - Les anges noirs, dans " " , t.3.
- 1938 - Plongées, dans " " , t.6.
- 1939 - Les chemins de la mer, dans " " , t.5.
- 1941 - La pharisienne, dans " " , t.5.
- 1951 - Le sagouin, dans " " , t.12.

1952 - Galigai, dans Oeuvres complètes, t.12.

1954 - L'agneau, dans " " , t.12.

II. AUTRES OEUVRES DE MAURIAC CITEES DANS CETTE ETUDE

La province, 1926, dans Oeuvres complètes, t.4.

Le roman, 1928, dans Oeuvres complètes, t.8.

Dieu et Mammon, 1929, dans Oeuvres complètes, t.7.

Souffrances et bonheur du chrétien, 1931, dans Oeuvres complètes, t.7.

Le romancier et ses personnages, 1933, dans Oeuvres complètes, t.8.

Journal I, 1934, dans Oeuvres complètes, t.11.

Asmodée (pièce), 1938, dans Oeuvres complètes, t.9.

Les mal aimés (pièce), 1945, dans Oeuvres complètes, t.9.

La pierre d'achoppement, Monaco, Editions du Rocher, 1951.

III. OUVRAGES ET ARTICLES CRITIQUES CONSULTES

Albérès, R.-M. Bilan littéraire du vingtième siècle. Paris, Aubier, Editions Montaigne, 1956.

Anonyme. "François Mauriac", Commonweal, Vol. LVII, No. 7, Nov. 21, 1952, p. 157.

Anonyme. "The artist's dilemma: M. Mauriac's triumph of faith", Times Literary Supplement (London), May 18, 1946, pp. 229-230.

Arvin, Neil C. "François Mauriac", Sewanee Review, Vol. 50, No. 3, July-September 1942, pp. 362-373.

Bellancourt, Max. "François Mauriac ou l'homme chargé de chaînes", French Review, Vol. XXVII, No. 2. Dec. 1953, pp. 101-107.

Bessent, Edna. "Solitude in the novels of François Mauriac", French Review, Vol. VIII, No. 1, Nov. 1934, pp. 129-134.

- Boisdeffre, Pierre de. "François Mauriac", dans Métamorphose de la littérature de Barrès à Malraux, Paris, Editions Alsatia, 1950, pp. 153-221.
- Bory, Jean-Louis, "Mauriac parmi nous", La Table Ronde, octobre 1953, pp. 121-126.
- Braybrooke, Neville. "François Mauriac", Dalhousie Review, Vol. 33, No. 3, Autumn 1953, pp. 168-176.
- Brée, Germaine and Margaret Guiton. "Private Worlds: François Mauriac", dans An Age of Fiction, New Brunswick, N.J., Rutgers University Press, 1957, pp. 113-122.
- Brodin, Pierre. "François Mauriac", dans Les écrivains français de l'entre-deux-guerres, Montréal, Valiquette, 1943, pp. 191-210.
- Carter, A.E. "François Mauriac and the classical tradition", University of Toronto Quarterly, Vol. XIV, No. 3, April 1945, pp. 225-232.
- Catalogne, Gérard de. "Présentation de François Mauriac", dans Les compagnons du spirituel, Editions de l'Arbre, 1945, pp. 35-73.
- Charbonneau, Robert. "Mauriac", dans Connaissance du personnage, Montréal, Editions de l'Arbre, 1944, pp. 63-80.
- Charpentier, Mme. Fulgence. "Pour ou contre François Mauriac?", Revue de l'Université d'Ottawa, Vol. 14, 1944, pp. 153-167.
- Clouard, Henri. Histoire de la littérature française du symbolisme à nos jours. 2 tomes. Paris, Editions Albin Michel, 1949, passim.
- Cormeau, Nelly. L'Art de François Mauriac. Paris, Bernard Grasset, 1951.
- David, Jacques. "Actualité de François Mauriac", Revue de l'Université Laval, Vol. III, No. 5, janvier 1949, pp. 427-435.
- Davies, R.T. "Reservations about Mauriac", Essays in Criticism, Vol. 9, No. 1, Jan. 1959, pp. 22-36.
- Delmas, Claude. "Aspects de François Mauriac", Revue de l'Université Laval, Vol. V, No. 1, septembre 1950, pp. 20-37.
- Dolléans, Edouard. "François Mauriac", dans Drames intérieurs, Paris, Les Editions Denoël, 1944, pp. 265-284.

- Drake, William A. "François Mauriac", dans Contemporary European Writers, London, George G. Harrap, 1927, pp. 268-278.
- DuBos, Charles. Journal. tomes 2 et 3. Paris, Corrêa, 1948.
- "Mauriac et Gide", Nouvelles littéraires, 18 mai 1950, p. 5.
- Ehrard, Jean E. "Explorations psychologiques", dans Le roman français depuis Marcel Proust, Paris, Editions de la Nouvelle Critique, 1932, pp. 172-177.
- Exupérien, Frère. François Mauriac. Namur-Bruxelles, La Préature: Gembloux, J. Duculot, 1950.
- Faguet, Emile. "Les poésies de M. François Mauriac", Revue des Deux Mondes, t. 12, 1912, pp. 196-204.
- Fernandez, Rmon. "François Mauriac et le roman moderne", préface à Dieu et Mammon, Paris, Editions du Siècle, Catalogne, 1933.
- "Fidus". "M. François Mauriac", Revue des Deux Mondes, t. 15, 15 juin 1933, pp. 787-806.
- Fowlie, Wallace. "François Mauriac", The Kenyon Review, Vol. V, No. 2, Spring 1943, pp. 189-200.
- "Mauriac's dark hero", Sewanee Review, Vol. 56, No. 1, January-March 1948, pp. 39-57. (réimprimé dans A Guide to contemporary French literature, Meridian Books, 1957, pp. 140-164.)
- Gandon, Yves. "François Mauriac ou la fièvre du style", dans Le démon du style, Paris, Librairie Plon, 1938, pp. 55-70.
- Germain, André. "François Mauriac", dans De Proust à Dada, Paris, Aux Editions du Sagittaire, chez Simon Kra, 1924, pp.125-160.
- Gide, André. Pages de Journal. Gallimard, Paris, 1934, passim.
- Greene, Graham. "François Mauriac", dans The lost childhood and other essays, London, Eyre and Spottiswoode, 1951, pp. 69-73.
- Hopkins, Gérard. "François Mauriac et les Anglais", traduit par Léo Lack, Mercure de France, 1er avril 1948, pp. 590-596.

- Hourdin, Georges. Mauriac, romancier chrétien. Paris, Editions du Temps Présent, 1945.
- Jaloux, Edmond. "François Mauriac, romancier", préface au Romancier et ses personnages, Paris, Corrêa, 1933.
- Jarrett-Kerr, Martin. François Mauriac. New Haven, Yale University Press, 1954.
- Kanters, Robert. "De la solitude à la grandeur, ou l'art de François Mauriac", La Table Ronde, t. 40, avril 1951, pp. 143-144.
- Lalou, René. Histoire de la littérature française contemporaine. 2 tomes. Paris, Presses Universitaires de France, 1947, passim.
- "François Mauriac", Hommes et Mondes, No. 60, juillet 1951, pp. 280-285.
- Landry, Anne Gertrude, Sister, C.D.P. Represented discourse in the novels of François Mauriac. Washington, The Catholic University of America Press, 1953.
- Lefèvre, Frédéric. "François Mauriac", dans Une heure avec...., Paris, Editions de la NRF, 1924, pp. 217-225.
- Luppé, A. de. "François Mauriac, romancier," Le Correspondant, t. 302, 1926, pp. 694-706.
- Magny, Claude-Edmonde. "Un romancier quiétiste: François Mauriac", dans Histoire du roman français depuis 1918, t. 1, Paris, Editions du Seuil, 1950, pp. 128-145.
- Majault, Joseph. Mauriac et l'art du roman. Paris, Robert Laffont, 1946.
- Maurois, André. "François Mauriac", French Review, Vol. XVII, No. 6, May 1944, pp. 320-339.
- Moloney, Michael F. Mauriac, a critical study. Denver, Alan Swallow, 1958.
- North, Robert J. Le catholicisme dans l'oeuvre de François Mauriac, précédé d'une étude de Gastan Bernoville. Paris, Editions du Conquistador, 1950.
- O'Brien, Justin. "Gide, Mauriac, and Cocteau, portraitists of the adolescent", French Review, Vol. X, No. 5, March 1937, pp. 377-385.

- O'Donnell, Donat. "François Mauriac, Catholic and novelist", Kenyon Review, Vol. X, No.3, Summer 1948, pp. 454-471.
- Maria Cross, imaginative patterns in a group of modern Catholic writers. New York, Oxford University Press, 1952.
- "The magic of Mauriac", Commonweal, Vol. LVIII, No. 6, May 15, 1953, pp. 144-150.
- Palante, Alain. Mauriac, le roman et la vie. Paris, Le Portulan, 1946.
- Parinaud, André. "Dialogue avec François Mauriac", Hommes et Mondes, No. 77, décembre 1952, pp. 549-554.
- Pauwels, Louis. "Un entretien avec François Mauriac", Paru, No. 32, juillet 1947, pp. 10-13.
- Pell, Elsie Estelle. François Mauriac in search of the infinite. New York, Philosophical Library, 1947.
- Penn, Dorothy. "Three French writers of contemporary Catholic realism", French Review, Vol. XII, No. 1, October 1938, pp. 128-137.
- Peyre, Henri. "François Mauriac", dans The contemporary French novel, New York, Oxford University Press, 1955, pp. 101-122.
- Prévost, Jean. "De Mauriac à son oeuvre", NRF, t. 34, janvier-juin 1930, pp. 349-367.
- Rideau, Emile. Comment lire François Mauriac. Paris, Aux Etudiants de France, 1945.
- Robichon, Jacques. François Mauriac. Paris, Editions Universitaires, 1953.
- "Mauriac et le travail du romancier", Mercure de France, t. 332, janvier 1958, pp. 21-42.
- Rousseaux, André. "François Mauriac ou l'adolescence prolongée", dans Ames et visages du XX^e siècle, Paris, Editions Bernard Grasset, 1943, pp. 36-64.
- Littérature du vingtième siècle. tomes 1 et 5. Paris, Editions Albin Michel, 1943.
- Sackville-West, Edward. "The true realism: François Mauriac", dans Inclinations, London, Secker and Warburg, 1949, pp. 229-238.

- Sartre, Jean-Paul. "M. François Mauriac et la liberté", NRF, t. 52, janvier-juin 1939, pp. 212-232.
- Sigaux, Gilbert. "Sur François Mauriac", Biblio, mai 1951, pp. 3-4.
- Simon, Pierre-Henri. Mauriac par lui-même. Paris, Aux Editions du Seuil, 1953.
- Stansbury, Milton. "François Mauriac", dans French novelists of today, University of Pennsylvania Press, 1935, pp. 33-51.
- Stratford, Philip. "One meeting with Mauriac", Kenyon Review, Vol. XXI, No. 4, Autumn 1959, pp. 611-622.
- Table Ronde, "François Mauriac, prix Nobel", No. 61, janvier 1953, pp. 9-162. (Une trentaine d'articles sur Mauriac.)
- Turnell, Martin. "The religious novel", Commonweal, Vol. LV, No. 3, October 26, 1951, pp. 55-57.
- "François Mauriac", dans The art of French fiction, New York, New Directions, 1959, pp. 285-360.
- Viatte, Auguste. "François Mauriac, romancier et humaniste," Revue de l'Université Laval, Vol. VII, No. 6, février 1953, pp. 511-515.
- Walter, Felix. "From human to humane in the modern French novel", University of Toronto Quarterly, Vol. VI, No.2, January 1937, pp. 199-214.

IV. REVUES DES ROMANS DE MAURIAC UTILES A CETTE ETUDE

- "A.T." "Thérèse Desqueyroux", Revue de l'Université d'Ottawa, Vol. 13, 1943, pp. 500-501.
- Arland, Marcel. "Ce qui était perdu", NRF, t. 35, juillet-décembre 1930, pp. 407-412.
- "Le mystère Frontenac", NRF, t. 40, janvier-juin 1933, pp. 519-521.
- "La fin de la nuit", NRF, t. 44, janvier-juin 1935, pp. 407-412.
- "Les anges noirs", NRF, t. 46, janvier-juin 1936, pp. 586-588.

- "Les chemins de la mer", NRF, t. 52, janvier-juin 1939, pp. 875-880.
- Berton, Claude. "Préséances", La Vie des Peuples, t. VI, No. 24, 10 avril 1922, pp. 1053-1061.
- "Le baiser au lépreux", La Vie des Peuples, t. VII, No. 26, 10 juin 1922, pp. 514-519.
- Bidou, Henry. "Genitrix", Revue de Paris, fév. 1924, pp. 700-709.
- "Le désert de l'amour", Revue de Paris, mai 1925, pp. 214-216.
- "Destins", Revue de Paris, août 1928, pp. 212-218.
- "Trois récits", Revue de Paris, juillet 1929, pp. 209-212.
- "Ce qui était perdu", Revue de Paris, août 1930, pp. 939-943.
- "Le noeud de vipères", Revue de Paris, avril 1932, pp. 920-924.
- "La fin de la nuit", Revue de Paris, mars 1935, pp. 207-215.
- "Les chemins de la mer", Revue de Paris, fév. 1931, pp. 917-920.
- Blanzat, Jean. "Galigai", La Table Ronde, juin 1952, pp. 144-146.
- "C.V." "Le mal", Les Carnets Viatoriens, jan. 1943, pp. 65-66.
- Charpentier, John. "Le désert de l'amour", Mercure de France, 15 juin 1925, pp. 741-745.
- "Thérèse Desqueyroux", Mercure de France, 15 avril 1927, pp. 416-420.
- "Destins", Mercure de France, 15 avril 1928, pp. 385-387.
- "Trois récits", Mercure de France, 15 juin 1929, p. 649.
- "Ce qui était perdu", Mercure de France, 15 août 1930, pp. 142-144.
- "Le noeud de vipères", Mercure de France, 15 mai 1932, pp. 668-671.

- Charpentier, John. "Le mystère Frontenac", Mercure de France, 15 avril 1933, pp. 410-412.
- "La fin de la nuit", Mercure de France, 15 mars 1935, pp. 582-584.
- "Les anges noirs", Mercure de France, 1er mars 1936, pp. 357-359.
- "Plongées", Mercure de France, 1er juillet 1938, p.165.
- "Les chemins de la mer", Mercure de France, 15 mars 1939, pp. 647-649.
- Crémieux, Benjamin. "Le baiser au lépreux", NRF, t. 18, janvier-juin 1922, pp. 495-497.
- "Thérèse Desqueyroux", NRF, t. 28, janvier-juin 1927, pp. 683-689.
- Dubos, Charles. "Le désert de l'amour", NRF, t. 24, janvier-juin 1925, pp. 936-944.
- Dunlea, William. "The free and enslaved, a review of Flesh and Blood by François Mauriac", Commonweal, Vol. LXII, No. 10, June 10, 1955, p. 261.
- Fernandez, Ramon. "Genitrix", NRF, t. 22, janvier-juin 1924, pp. 224-227.
- "Destins", NRF, t. 30, janvier-juin 1928, pp. 541-544.
- "Le noeud de vipères", NRF, t. 38, janvier-juin 1932, pp. 758-762.
- Fouchet, Max-Pol. "L'Agneau", Mercure de France, 1er septembre 1954, pp. 114-119.
- Gagnon, Louis-Philippe. "La pharisienne", Le Canada-Français, Vol. XXIX, No. 8, avril 1942, pp. 636-644.
- Hilaire, le père. "La pharisienne", Revue de l'Université d'Ottawa, Vol. 12, 1942, pp. 365-366.
- LeGrix, François. "Le baiser au lépreux", La Revue Hebdomadaire, t. III, mars 1922, pp. 204-214.
- LeSage, Laurence. "Reviews of Thérèse and The Vipers' Tangle," Sewanee Review, Vol. 56, No. 3, Summer 1948, pp. 533-535.
- Lynch, John A. "Galigai", Commonweal, Vol. LVII, No. 7, Nov. 21, 1952, pp. 177-179.

- Madaule, Jacques. "François Mauriac as a novelist", Service d'Information Français, Ottawa, QF No. 971, 1954, pp. 4-5, (Review of "L'Agneau").
- Rachilde. "Le fleuve de feu", Mercure de France, 15 juillet 1923, pp. 474-476.
- "Genitrix", Mercure de France, 15 février 1924, p. 172.
- Rivière, Jacques. "Le fleuve de feu", NRF, t. 21, juillet-décembre 1923, pp. 98-101.
- Rousseaux, André. "La fin de la nuit", La Revue Universelle, 1er février 1935, pp. 355-358.
- Roz, Firmin. "Genitrix", Revue Bleue, 1er mars 1924, pp. 171-173.
- "Destins", Revue Bleue, 21 avril 1928, pp. 242-246.
- "Le nœud de vipères", Revue Bleue, 16 avril 1932, pp. 245-248.
- "Le mystère Frontenac", Revue Bleue, 18 mars 1933, pp. 184-185.
- "M. François Mauriac contre la fatalité: La fin de la nuit", Revue Bleue, 2 février 1935, pp. 101-104.
- "S.P.", "Le sagouin", Mercure de France, 1er octobre 1951, pp. 308-309.
- "Galigaï", Mercure de France, 1er août 1952, pp. 688-689.
- Thibaudet, Albert. "La chair et le sang", NRF, t. 15, juillet-décembre 1920, pp. 941-943.
- "Préséances", NRF, t.17, juillet-décembre 1921, pp. 358-359.
- Thiébaud, Marcel. "Le sagouin", Revue de Paris, octobre 1951, pp. 155-156.
- "L'Agneau", Revue de Paris, août 1954, pp. 145-151.
- Vaudal, Jean. "Plongées", NRF, t. 50, janvier-juin 1938, pp. 671-674.
- Watts, Harold W. "The Catholic as novelist: La pharisienne", The Quarterly Review of Literature, Vol. II, No. 4, 1947.
- Young, Vernon. "The desert of love, The Weakling, The Enemy", Sewanee Review, Vol. 60, No. 4, October-December 1952, pp. 725-728.